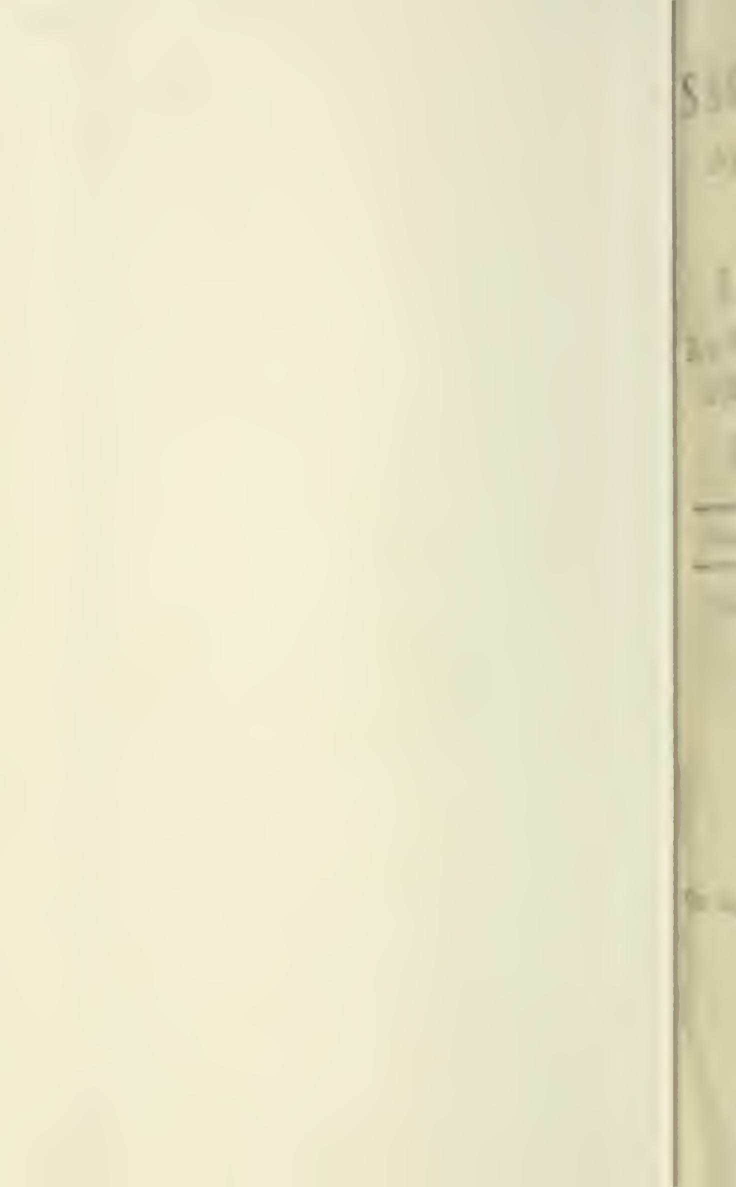




LES SACRIFICES DE L'AMOUR,

OU

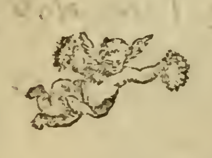
LETTRES

De la Vicomteſſe de SENANGES, *&*
du Chevalier de VERSENAY.

PAR M. DORAT.

Vulnus alit venis, & cæco carpitur igni.

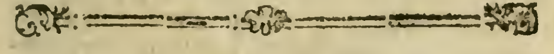
PREMIERE PARTIE.



A AVIGNON

Chez JEAN-ALBERT JOLY, Imprimeur & Libraire.

1793.



IDÉES SUR LES ROMANS.

CE ne feroit peut-être pas une entreprife indigne d'un homme de goût, de jetter un coup d'œil fur les variations arrivées dans le genre de nos romans, & de marquer, en fuivant cette chaîne intéreffante, les nuances du caractere national, les altérations qu'il a fouffertes, les influences refpectives des mœurs fur les écrits, des écrits fur les mœurs, les progrès, les révolutions & la décadence de notre galanterie.

Après ces fiecles prefque fabuleux d'héroïfme & de chevalerie, pendant lefquels l'amour étoit plutôt une extafe religieufe qu'un délire profane, & une fuperftition qu'un fentiment, on verroit éclorre ces volumineufes archives, où figurent des caracteres fans vraifemblance, où l'héroïne fait affaut d'efprit avec tout ce qui fe pré-

ſente, tandis que le héros, plus imbécille encore que valeureux, ſe croit obligé de conquérir quelques provinces avant de baiſer la main de ſa maîtreſſe.

En deſcendant vers ce tems où les hommes & les femmes ſe voient de plus près, ſe reſpectent moins & s'abandonnent davantage mais toujours ſous le voile de la décence, dernier veſtige de l'ancien culte, le roman acquereroit de la vie, de l'intérêt & de la vérité. On ſe repoſeroit ſur des intrigues moins compliquées, on applaudiroit à la foibleſſe aux priſes avec la ſéduction, aux douleurs de la réſiſtance, à l'ivreſſe de la défaite, ſurtout à ces repentirs touchans, dont il eſt ſi doux d'avoir à triompher.

Enfin ariveroient ces jours d'aiſance dans les mœurs, & de bouleverſement dans les principes, où les hommes, élégamment vicieux, trompent & ſont trompés, n'attaquent les femmes que pour obtenir, s'ils le peuvent, le droit de les mépriſer, & ſont en cela même plus mépriſables qu'elles; où, je ne ſais quelle philoſophie, en ſe jouant de tout, tarit les ſources

du bonheur, & met un persiflage triste à la place des vrais plaisirs.

C'est alors qu'il faudroit avoir recours aux fastes des Hamilton, & sur-tout au code ingénieux du philosophe charmant à qui nous devons le *Sopha*, les *Égaremens du cœur & de l'esprit*, & *Tanzaï*, de ce juste appréciateur du siecle, de ce peintre profond de la frivolité, qui s'est ménagé des vues sur tous les boudoirs, qui semble y avoir surpris la volupté savante de la prude, les soupirs distraits de la coquette, & l'ivresse de ces dames, qui ont au moins autant de promptitude dans les sensations que de délicatesse dans les sentimens. Ce rapprochement d'époques pourroit devenir curieux, & développer en partie l'histoire si imparfaite du cœur humain ; mais ce plan me meneroit trop loin, & seroit presque la matiere d'un ouvrage. Je me contenterai de quelques réflexions semées sans ordre sur le genre dans lequel je m'essaie aujourd'hui.

Nous avons une foule des romans satyriques, légers, galans ou licencieux ; mais qu'il en est peu où les

mœurs ſoient peintes, & les paſſions en mouvement, où l'homme ſe retrouve tel qu'il eſt dans la nature!

Humiliés par la diſette de ces tableaux intéreſſans & vaſtes, nous avons eu recours à nos voiſins, plutôt par un goût de mode que par un véritable attrait. Il eſt certain qu'ils l'emportent de beaucoup ſur nous dans les peintures fortes; il y a dans le caractere des Anglois je ne ſais quelle ſeve énergique qui ſe communique à leurs écrits. Les compoſitions ſont larges & grandes, quand la liberté taille les pinceaux; & tel homme ſeroit tout dans une république, qu'il n'eſt rien ailleurs.

Les productions du citoyen de Londres ſe reſſentent quelquefois du travail des nerfs, incompatible avec les graces; mais la convulſion paſſée, l'effet ſe développe & reſte. Nos ouvrages ſont pour la plupart des eſpeces de miniatures, où le pointillé domine. Qu'attendre de cet enfantillage élégant? Il éteint l'imagination, & glace la ſenſibilité. Pour arracher à la nature quelques-uns de ſes ſecrets, il faut être nourri de méditations profon-

des, de recueillement solitaires, de l'enthousiasme du bien, & de cette mélancolie qui marquent d'une empreinte auguste toutes les idées qui en émanent. Voilà ce qui distingue les écrivains Anglois. Ils s'emparent des avenues, & en quelque sorte des abords de l'ame, pour arriver plus sûrement au centre; nous jouons sans cesse autour de la superficie: ils prennent la pasiion sur le fait; nous l'exprimons par réminiscence: ils exécutent d'après des physionomies distinctes & variées: nous esquissons d'après des masques qui se ressemblent.

On les a plusieurs fois accusés de s'appesantir sur les détails; mais ces détails mêmes sont le secret du génie. Les observateurs Britanniques ne négligent rien, quand il s'agit de l'étude de l'homme; ils savent que le physique est le flambeau du moral; la contraction d'un muscle leur donne la clef d'un sentiment. Un Anglois qui me regarde me juge: tel François me fréquente long-tems sans me connoître. L'un a le coup d'œil profond, celui de l'autre est vague & déterminé.

C'est du repos de l'ame, de l'esprit

& des ſens ſur les différens objets, que naiſſent ces prétendues inutilités dont les romans de nos voiſins ſont remplis ; elles leur ſervent à réparer les grands effets, & à graduer les impreſſions : dans les nôtres, le peintre paroît preſque toujours, il veut être à la fois tous ſes perſonnages. Ce n'eſt plus une action qui ſe paſſe, c'eſt une ſingerie qui me choque & m'attriſte. A force de vouloir polir chaque partie, nous faiſons un ſquelette de l'enſemble. Nous reſſemblons à ces artificiers ingénieux, qui dirigent ſavamment d'éblouiſſantes étincelles ; l'Anglois eſt le mineur conſommé, qui fouille dans les entrailles de la terre, y exerce ſon art ſouterrain, & n'étonne qu'au moment de l'exploſion.

Ce qui nous rend ſur-tout très-ridicules, c'eſt la manie de paroître ce que nous ne ſommes pas. Les Inſulaires dont nous nous croyons les émules, naiſſent penſeurs ; nous tâchons de le devenir, & lors même que nous y réuſſiſſons, l'effort ſe fait appercevoir (*). C'eſt le cas de nous

(*) Il eſt pluſieurs exceptions en notre fa-

comparer aux nouveaux parvenus : la mal-adresse de leur faste fait deviner leur origine.

Dans le parallele que je viens d'ébaucher, on trouvera, je crois quelle est la cause de la supériorité des romans Anglois sur les nôtres. D'ailleurs ce genre est décrédité parmi nous, par la foule des mauvais ouvrages qu'il a occasionnés. Ils sont ordinairement le fruit d'une imagination incontinente, d'une corruption qui déborde & se répand. Le roman, tel qu'il doit être conçu, est des plus belles productions de l'esprit humain, parce qu'il en est une des plus utiles : il l'emporte même sur l'histoire, ce qu'il ne seroit pas difficile de prouver.

L'histoire n'est le plus souvent qu'un amas incohérent de vices sans grandeur, de foiblesses sans intérêt ; qu'une collection de faits, piquans pour la curiosité seulement, & en pure perte

---

veur ; mais elles ne détruisent pas mon sentiment, que je soumets d'ailleurs à des esprits plus éclairés. En France quelques particuliers donnent le ton : en Angleterre, c'est la nation qui pense.

pour la morale. Le roman, quand il eſt bien fait, eſt pris dans le ſyſtême actuel de la ſociété où l'on vit ; il eſt, oſons le dire, l'hiſtoire uſuelle, l'hiſtoire utile ; celle du moment.

Mais qu'attendre, encore une fois, de la plupart des écrivains, qui parmi nous déshonorent cette branche de la littérature ? Ils compoſent des romans dans un âge où ils ne ſont pas même en état de lire ceux qu'on a faits. O Fenelon ! ô Richardſon ! vous n'êtes que des romanciers, & la poſtérité vous nomme à côté des plus grands poëtes.

Ces noms, en excitant la vénération, réveillent des regrets, & amenent une réflexion juſte ; c'eſt qu'il devient plus impoſſible de jour en jour qu'ils ſoient jamais remplacés.

Les ouvrages qui laiſſent une trace après eux, naiſſent preſque toujours dans ces tems de gloire & d'émulation, où les eſprits ont une tendance générale vers les objets agréables & inſtructifs ; aujourd'hui tout eſt mort, ou du moins tout ſommeille : la littérature n'offre plus qu'un champ ravagé, on a détérioré juſqu'aux ger-

mes. Qu'êtes-vous devenus jours de l'enthousiasme, beaux jours de cette effervescence, productrice des belles actions & des bons écrits? L'élan de l'ame expire sous la combinaison. Une raison seche & mesquine étouffe l'instinct de grandeur qui nous animoit. La nation eut des hommes qui sentoient ses forces; elle a des sages qui la calculent, elle est désanchantée. Dans cette crise s'est pourtant élevé un écrivain, qui a, pour ainsi dire, exhalé dans ce siecle les derniers soupirs de la véritable éloquence. On va reconnoître, sans que je le nomme, l'auteur brûlant de la Nouvelle Héloïse. Ce qu'il y a de remarquable, c'est qu'il doit une partie de sa célébrité au contraste de ses ouvrages avec le caractere actuel de la nation. Il a recommandé l'égalité, la tempérance, la modération, la paix; on l'a regardé comme un homme à paradoxes, & on l'a décidé insociable, parce qu'il a dit à ses contemporains : Revenez à la nature, soyez heureux. Il est même extraordinaire qu'on le laisse aussi paisible, & que ses ennemis lui permettent d'arranger des plantes à un cin-

quieme étage, après l'audace qu'il a affecté d'être ici la satyre vivante des mœurs, & d'apporter parmi nous le scandale de la vertu.

Précédé dans la carriere par un tel concurrent, comment osé-je y paroître? Je n'ai de commun avec lui que le sentiment de l'honnêteté.

Le but moral de mon ouvrage est de prouver, d'un côté, qu'une femme qui aime peut remplir tous les devoirs qui contrarient sa passion, & n'en peut être que plus intéressante; de l'autre, qu'il n'y a point de sacrifice que cette femme ne puisse obtenir de l'homme le plus amoureux, s'il est vraiement digne d'être aimé.

J'ai taché de distinguer autant qu'il m'a été possible, le style de mes différens personnages. Quand l'amante s'exprime comme l'amant, ni l'un ni l'autre n'attache. Les hommes, en écrivant, ont plus de vivacité, peut-être plus d'élan, les femmes plus de sensibilité, de mollesse & d'abandon; elles puisent tout dans leur ame,

Je n'ai point chargé ces lettres d'incidens romanesques. J'ai mis en jeu des caracteres & des passions. La peinture

ture des mœurs suffit à l'esprit, & tout est événement pour le cœur. Que de nuances ! que de révolutions ! quelle instabilité dans le même sentiment ! Malheur à celui qui, pour écrire, en est toujours réduit à imaginer. Il parle souvent une langue étrangere, & l'on est bientôt las de l'entendre.

Je ne me suis point astreint à faire suivre les reponses : j'ai craint l'ordre fastidieux de cette marche. Je n'aime pas plus les livres trop méthodiques, que les jardins trop alignés. Quelquefois mon héroïne répond à une lettre qu'on n'a point vue, & laisse sans replique celle qu'on vient de lire. On se plaît à franchir les intermédiaires, sur-tout dans un sujet où l'imagination peut si aisement y suppléer.

Je n'ai pas non plus coupé l'intérêt (quel qu'il soit) par ces lettres épisodiques & fastueusement raisonnées, qui forcent le lecteur à la discussion, quand il voudroit ne se livrer qu'au sentiment.

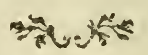
Ce que j'ose me promettre, c'est que si je ne trouve point grace devant quelques critiques séveres, je serai con-

ſolé par ces juges plus indulgens, qui cherchent moins dans un ouvrage les graces de l'exécution, que l'eſprit général qui l'a dicté.

Combien je m'applaudirai ſur-tout, ſi le mien peut exciter le déchaînement de ces petits Ariſtarques, ſi vains, ſi réjouiſſans, qui ont toute la témérité de l'enfance & tout l'orgueil de la médiocrité, qui ſe croient appellés à retenir le goût chancelant, & à maintenir dans l'Europe une ſorte de diſcipline littéraire, qui, en méditant ſur leurs propres ouvrages, ont peine à concevoir,

Comment l'eſprit humain peut aller juſque là;

& dont quelques bonnes ames encouragent le ridicule, pour l'amuſement & le plaiſir des gens raiſonnables.



LETTRES
DE LA VICOMTESSE
DE SENANGES
ET DU CHEVALIER
DE VERSENAY.

LETTRE PREMIERE.

*Le chevalier, au baron de ***.*

QUe je vous porte envie, mon cher baron ! Quoique vous ſoyiez encore dans l'âge où l'on ne renonce à rien, vous avez quitté Paris, pour vivre dans vos terres ; vous préférez à ſon tumulte la douceur d'une retraite philoſophique & tranquille. C'eſt-là que votre ame

s'éleve, qu'elle se fortifie contre les besoins factices qui désolent les sociétés. Car tout me prouve que l'homme social est puni par les goûts mêmes dont il avoit espéré ses plaisirs. Vous voilà hors de la tourmente. Vous n'avez point de liens (j'en excepte ceux de l'amitié) qui mettent votre repos à la merci des autres. Une fortune considérable ne vous rend dépendant des hommes que par le bien que vous aimez à leur faire. Vos vassaux sont heureux. Vous animez leur travail : l'industrie naît de l'encouragement que vous lui donnez. La fertilité des campagnes est le luxe de votre domaine, & votre bonheur est, pour ainsi dire, réfléchi dans tous les êtres qui vous environnent. Quelle riante perspective ! Mais plus mes vœux m'y portent, plus les circonstances m'en écartent. Le calme n'a jamais été si loin de moi.

Qu'allez-vous penser en lisant ma lettre ? Est-ce là le ton de mon âge ? Que voulez-vous ? mon style prend la teinte de mon ame : cette ame, si ardente, est triste, melancolique, & n'en est pas moins agitée.

Il y a six ans que je suis entré dans le monde. L'ardeur de m'avancer, un goût vif pour le plaisir, l'effervescence de la jeunesse, une imagination brûlante, m'ont jusqu'ici répandu hors de moi. Dans l'âge où j'ai paru, tout enivre ; les souvenirs du passé sont doux, le présent transporte ; on voit l'avenir en beau : la tête fermente, le cœur s'allume, on vit dans un monde enchanté. Heureux tems où l'on jouit pour jouir encore, où les lueurs d'une raison momentanée ne montrent que les agréments de la vie sans en éclairer les écueils ! Mon ami, je sors des jardins d'Armide, le désert étoit au bout.

Ne croyez point, encore une fois

que cet état ſoit de langueur : c'eſt au contraire l'inquiétude vague d'une ame avertie d'un plaiſir nouveau.

Je n'ai point à me plaindre de la fortune. J'ai un régiment ; je plais à une des femmes de la cour dont on vante le plus l'eſprit & la figure : ſon crédit augmente de jour en jour ; ma poſition fait des jaloux & ne me rend point heureux. Vous l'avouerai-je ? c'eſt cette même femme dont le zele m'a été ſi utile, & qui d'ailleurs poſſede tous les charmes, toutes les ſéductions ; c'eſt elle en partie qui eſt la cauſe de mon chagrin. Vous l'avez rencontrée quelquefois : il eſt impoſſible de réunir plus d'avantages extérieurs & de moyens d'être aimable. Elle a pour plaire des ſecrets qui ne ſont qu'à elle. Elle eſt belle, & l'on ſeroit tenté de l'en diſpenſer. Elle a tant de graces, que ſa beauté lui devient preſque

inutile. Mais, hélas ! tout cela n'eſt que la magie du moment. Le caractere eſt celle de tous les jours; le ſien eſt léger, ſuperficiel, altier. Sa tête la trompe ſur les mouvemens de ſon cœur : Dieu ſait ce qui réſulte de ce calcul. Elle eſt jalouſe avec hauteur, exigeante ſans tendreſſe, capricieuſe à un excès que je peindrois mal, & le caprice eſt preſque toujours chez les femmes en proportion de leur froideur. Il eſt en elles, je l'imagine au moins, une eſpece de révolte contre la nature; elles ſe vengent de n'être pas ſenſibles, & nous puniſſent de ne pas réuſſir à leur créer un cœur.

La marquiſe d'Ercy joint à tous ces défauts une ambition déméſurée qui la ſubordonne en quelque ſorte à toutes les variations du crédit. Son ame, oſons le dire, eſt gâtée par l'intrigue, par ce beſoin de briller, le poiſon des vertus douces,

des plaiſirs vrais & de toute félicité.

Vous voyez que je ne l'aime plus, puiſque je la juge. De là les idées ſombres qui s'emparent de moi. Je lui ai les plus grandes obligations, & avec celles de ſon âge, vous ſavez qu'on ne s'acquitte que par l'amour. De jour en jour le mien s'éteint; mais il ſemble que ma reconnoiſſance augmente à meſure qu'il diminue. D'après ce que je vous confie, je ſuis trop honnête pour n'être pas très-malheureux. Je n'ai pas enviſagé un ſeul inſtant que, ſi je bleſſe ſon amour-propre, je m'expoſe à ſa vengeance, je ne me ſouviens que de ſes bontés paſſées : elles laiſſent dans mon ame des traces profondes. Je pleure la perte d'un illuſion qui me voiloit ce qui me détache. J'aurois voulu la garder juſqu'au dernier ſoupir, & pouvoir transformer toujours en vertus les défauts de ma bienfaictrice.

Plaignez-moi, baron, plaignez-moi : le mal eſt ſans remede. J'aide moi-même la fatalité qui m'entraîne vers cette ingratitude que je me reproche. J'aime un autre objet. J'ai le double tourment d'un amour qui expire & d'une paſſion qui va naître. L'embarras de quitter une femme, la crainte de ne pas plaire à une autre, la ſatiété de tout ce qui n'eſt pas elle, le combat des principes contre les ſentimens, voilà ce que j'éprouve, ce qui me déſeſpere : & cette ſituation eſt peut-être l'époque la plus intéreſſante de ma vie, par le degré d'importance que j'attache au nouveau penchant qui m'occupe. Vous connoiſſez celle qui en eſt l'objet. Que dis je, vous l'avez toujours eſtimée. Je me rappelle avec délices les éloges que vous m'en faiſiez autrefois. Ils me ſembloient outrés ; que je les trouve foibles aujourd'hui ! Après tout ce que je viens de dire, ai-je beſoin

de vous nommer la vicomteſſe de Senanges ? C'eſt elle, oui, c'eſt elle qui va me fixer pour jamais.

Il y a deux mois environ, que je me trouvai chez la princeſſe de***. L'aſſemblée étoit nombreuſe, en femmes ſur-tout. Quelques-unes étoient jolies, toutes croyoient l'être, pas une ne me ſembloit intéreſſante. On annonça madame de Senanges. Comme j'en avois beaucoup entendu parler, & que je la rencontrois pour la premiere fois, je me félicitai en ſecret de l'occaſion qui s'offroit de la connoître. A peine fut-elle entrée, les regards ſe tournerent vers elle, ceux des hommes pour l'admirer, ceux des dames dans une autre intention. Après l'examen le plus rigoureux & le plus ſérieuſement prolongé, ne pouvant ſe diſſimuler des charmes qui frappoient tous les yeux, elles ne furent plus maîtreſſes de leur dépit, & le laiſſerent éclater dans

leurs propos, dans leurs queſtions, leurs réponſes ou l'affectation de leur ſilence. La princeſſe elle-même, qui n'eſt plus dans l'âge des pétentions, trouvoit que madame de Senanges étoit vraiment trop jolie ce jour-là, & que l'on ne tombe pas ainſi dans un cercle de femmes pour les éclipſer toutes, à l'heure qu'elles y penſent le moins. Je m'apperçus de la conjuration, & n'eut garde d'en être complice. La converſation languiſſoit. Elle ne ſe réveilloit que par ces triſtes monoſyllabes qui annoncent l'ennui. Madame de Senanges commençoit à ſe déconcerter. Ses beaux yeux erroient de toutes parts avec un embarras qu'elle ne ſe donnoit pas la peine de cacher; elle ſembloit implorer une indulgence dont elle a ſi peu beſoin. Je vins à ſon ſecours : je mis l'entretien ſur les événemens qui occupoient alors la ſociété. Je n'oublierai jamais le

regard qu'elle me jetta, comme pour me remercier de mon adresse. Son ame y étoit toute entiere, & la modestie qui l'accompagnoit, n'enlevoit rien à son expression : ce regard me perdit. Madame de Senanges fut charmante tout le tems de sa visite. Elle parla avec cette négligence que vous lui connoissez, & le son de sa voix pénétroit jusqu'à mon cœur. Il lui échappa une foule de traits spirituels que je fis valoir pour les autres, & que je recueillis pour moi. Elle se vengea de ces dames en les faisant oublier, & ramena par sa gaité douce quelques-unes de celles qu'elle avoit aigries par sa figure.

Après ce triomphe, auquel j'étois ravi d'avoir contribué, elle sortit, & je la suivis, par une de ces imprudences dont on ne se rend pas compte, & que j'ai regardée depuis comme l'indiscrétion d'un cœur qui ne m'appartenoit déja plus.

Depuis ce moment l'image de madame de Senanges me ſuivoit ſans ceſſe. La chercher au bal, au ſpectacle ; n'y regarder qu'elle, être toujours à ſon paſſage, c'étoient-là mes ſeuls plaiſirs. Plus de courſes, de ſoupés ; plus de ces tournées fatiguantes que l'on nomme viſites, & que je ſuis tenté de nommer à préſent un commerce d'ennuis entre des eſprits froids & des cœurs déſœuvrés.

Comme tout change aux yeux des amans ! L'amour fait un univers pour les ames qui ſentent, & c'eſt cet univers-là que j'habite. Au milieu de la foule, je ſuis ſeul.

Six ſemaines s'étoient écoulées depuis notre premiere entrevue. Je ne pouvois plus ſouffrir de ne la voir que dans les lieux où tout le monde va. J'abhorre les regards publics ; il me ſemble qu'ils profanent ce que j'aime. Enfin j'appris que le vieux duc de *** mon parent alloit

ſouvent chez elle, & qu'il étoit depuis long-tems au nombre de ſes plus intimes amis : je le priai de m'y préſenter. Il me promit d'en parler, me tint parole, obtint ce que je deſirois avec tant d'ardeur, & m'y mena quelques jours après.

Voilà où j'en ſuis, mon cher baron ; je la vois deux ou trois fois par ſemaine. Que les autres jours ſont triſtes & ennuyeux ! je jouis de ſa converſation, je m'enivre d'amour auprès d'elle. Je n'ai pas encore oſé me découvrir. Rien ne perce dans mes diſcours : elle n'a pas l'air d'entendre mes regards ; mais je la vois, je ſuis heureux.

Je vous ouvre mon cœur, je vous expoſe ſa ſituation, penible d'un côté, inquiete de l'autre. Je me jette dans les bras de l'amitié. Vous le ſavez, mon ami, je ne vous ai jamais rien caché. Pour prix de ma confiance, parlez moi de madame de Senanges, & ſurtout ne me

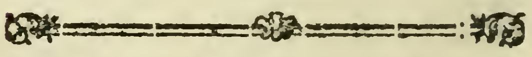
conſeillez jamais de renoncer à mon ſentiment. Une autre grace que je vous demande, c'eſt de lui écrire & de.... Je ne ſais ce que je dis, mais vous êtes indulgent, n'eſt-ce pas; & d'ailleurs les amans ne ſont-ils pas des êtres privilégiés à qui l'on doit tout pardonner ? Vous avez été lié, vous l'êtes encore avec madame de Senanges, vous avez mille détails a me mander; tous ſont intéreſſans pour moi.

Concevez-vous les bruits qu'on fait courir ſur cette femme charmante; Eſt-il vrai qu'elle ſoit coquette ? Eſt-il vrai.... Non, non. Je ne crois rien de ce dont on l'accuſe. Les femmes ſupérieures ſont enviées, calomniées : ne cherchez point à me déſabuſer. Je ne crois, baron, qu'à mon amitié pour vous & à mon amour pour elle.

BILLET

Du chevalier de Versenay à madame de Senanges.

JE vous envoie,, madame, les anecdotes de la cour de *** ; ce livre mérite votre attention. Les héros d'une cour galante & polie seront sans doute de votre goût; vous trouverez dans cet ouvrage des amans vrais & des femmes sensibles; vous ne croyez pas aux uns, vous craignez de ressembler aux autres. Puissiez-vous ne pas penser toujours de même !



LETTRE II.

Du chevalier à madame de Senanges.

AH ! vous avez beau dire, vous avez beau condamner à l'amitié les hommes qui vous connois-

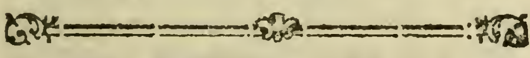
ſent, tous ne vous obéiront pas. Lorſqu'on réunit aux attraits qui enivrent, les qualités qui attachent, il faut s'attendre à un ſentiment plus vif, ſur-tout ne s'en pas *defier*, c'eſt votre terme favori, & il ne vous échappe pas une expreſſion que mon cœur ne retienne. Que vos préjugés ſont cruels! qu'ils ſont peu fondés! Sachez vous juger mieux; ils ſeront bientôt évanouis.

Eh quoi, Mme, ſi quelqu'un vous aimoit, comme vous méritez de l'être, quoi! jamais l'excès, ni la vérité de ſa paſſion ne pourroit vous inſpirer de la confiance? Vous feriez à l'amant le plus tendre l'injure de ne lui croire que de l'adreſſe, & il faudroit, avant d'arriver à votre ame, qu'il diſſipât tous les ombrages de votre imagination? N'importe...... Je m'expoſe à tout, même à votre colere; c'eſt ſur moi que doivent tomber vos ſoupçons. Oui, mon ſort aujourd'hui dépend de

vous ; &, quelqu'affreux qu'il puiſſe être, je ſuis trop heureux qu'il en dépende. Si cet aveu vous déplaît, il faut m'en punir. Parlez-moi avec naïveté de votre caractere ; déſeſpérez-moi ſans pitié. Il me reſtera toujours une conſolation, celle d'idolâtrer un objet charmant, de nourrir en ſilence un ſentiment que rien ne peut changer, & d'avoir à vous ſacrifier tout le bonheur de ma vie.

Du moment que je vous ai vue, madame, j'ai ſenti le deſir de vous connoître ; je ne vous ai pas plutôt connue, que toutes les autres femmes ont diſparu pour moi. Si vous condamnez mon amour, vous ne pourrez attaquer les motifs qui l'ont fait naître. Je ne vous parlerai point de vos agrémens perſonnels.... Eh ! qui en réunit plus que vous ?.... C'eſt votre ame qui m'a décidé, & je m'eſtimerois bien peu, ſi je ſavois réſiſter à un charme de cette nature.

Un autre, madame, vous demanderoit pardon d'un pareil aveu; moi, je m'excuſe de l'avoir différé. Tout attachement vrai a des droits, ſinon au retour, du moins à l'indulgence de celle qu'on aime; & il n'y a que de petites ames qui rougiſſent d'avouer ce qu'il eſt glorieux de ſentir. Encore une fois, ne craignez point de m'affliger, je m'attends à tout...... Mais, de grace, ne m'affligez que le moins qu'il ſera poſſible... Je n'ai pas, je crois, beſoin de ſigner pour être reconnu.



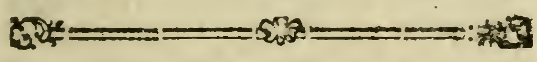
LETTRE III.

De madame de Senanges au chevalier.

VOus me demandez, monſieur, de ne vous affliger que le moins poſſible & vous m'affligez, vous! Quand je le croyois mon ami, quand cette idée faiſoit mon bonheur, il n'eſt.... N'importe, je vou

rends justice ; vous êtes honnête, sans doute, & plus qu'un autre : mais l'amour ne m'en fait pas moins une peur affreuse : eh ! comment ne lui pas préférer l'amitié ? Son charme est pur, il ne doit rien à l'illusion, ne tient point au caprice ; l'estime en forme les liens, le tems les resserre, jamais aucun remords n'en trouble la douceur ; car enfin on ne nous permet pas d'aimer, à nous autres femmes ; l'usage n'a point détruit le préjugé ; il subsiste dans nos cœurs malgré l'exemple : peut-être fort à plaindre, lorsque nous lui sacrifions notre penchant ; sûrement méprisées, alors qu'il nous entraîne, nous sommes condamnées à être coupables ou infortunées. Voilà le sort des femmes, & l'on les croit heureuses ! Elles qu'on attaque si souvent par air, qu'on soumet sans reconnoissance, qu'on calomnie si légérement ! Elles qui ont à craindre, en aimant, non

ſeulement l'inconſtance, l'indiſcrétion d'un ſeul, mais encore le blâme de tous ! Croyez pourtant que je ſais faire des différences, & que j'apprécie tout ce que vous valez. Ma défiance n'eſt pas déſobligeante ; elle ne roule que ſur un ſeul article : je ſerois bien fâchée de la perdre, fut-elle injuſte. Je ſens qu'elle eſt néceſſaire. Réfléchiſſez-y : votre âge, vos liaiſons, les circonſtances où je me trouve, tout devoit vous défendre un ſentiment pour moi ; tout ſembloit, au moins, vous en interdire l'aveu.



LETTRE IV.

Du chevalier à madame de Senanges.

EH bien, madame ! je vais donc me faire une étude de diſſiper, au moins, vos préventions ; &, quand votre défiance aura diſparu, vous conviendrez qu'elle

n'étoit pas l'ennemi le plus cruel que j'eusse à combattre.

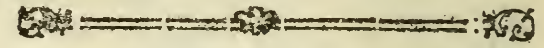
Quoi qu'il en soit ; je ne me repens pas que mon secret me soit échappé. L'aveu que je vous ai fait, a été une jouissance pour mon cœur ; il me donne au moins des droits à votre amitié, & tout sentiment qui part de votre ame, doit faire les délices de la mienne. J'ai connu quelques femmes : presque toutes aimoient mieux inspirer des desirs que de l'amour. Vous seule avez rempli l'idée que je me suis faite de l'être avec qui je voudrois passer ma vie, vous seule avez tout ; & il semble que, dans vous, les graces aient pris plaisir à parer la vertu. Combien je veux vous aimer ! combien, hélas, je voudrois vous plaire ! Je veux, au moins, que vous disiez un jour : pourquoi n'ai je pu m'attacher à lui ? Peut-être il eût fait mon bonheur, & j'étois sûre de faire le sien.

LETTRE V.

Du chevalier à madame de Senanges.

SI vos beaux yeux ſe ſont ouverts trop tôt ; refermez-les. La répétition du nouvel opéra comique n'a point lieu. Les acteurs ſont malades, les roles ne ſont point ſus : l'auteur jure, moi, je me déſeſpere, & vous, madame, vous allez vous endormir. Ne me ſera-t-il point permis de vous faire ma cour, dans la journée ? Vous partez pour huit jours ! Quels ſiecles ! Votre ſociété a pour moi un charme inexprimable, & je n'enviſage qu'avec le plus vif regret les momens de votre abſence. Si vous pouviez lire au fond de mon cœur, & ſavoir à quel point il vous eſt dévoué, vous me pardonneriez des ſentimens auſſi purs que l'ame céleſte à qui j'en dois l'hommage ; ils

feront mon malheur, fans doute; mais il eſt impoſſible que vous m'en faſſiez de crimes. Que de choſes, à propos d'une répetition d'opéra comique !..... Je ne ſais plus ce que je dis ; je ne ſais trop ce que je deviendrai : mais ce que je ſais à merveille, c'eſt que je ne ceſſerai jamais de vous aimer.



LETTRE VI.

De madame de Senanges au chevalier.

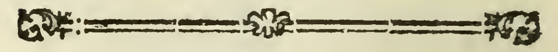
Du château de.....

JE mene une vie bien ſage. Je me couche de bonne heure, je joue peu, je m'enferme pour lire, nous avons beaucoup de monde; nous avons, hélas! un certain monſieur dont je vous ai parlé ; il eſt plus métaphyſique que jamais ; il diſſerte à tort & à travers, tant que la journée dure. Je l'écoute quand je peux : je le comprends rarement.

Je ne le contrarie point, sa poitrine est plus forte que la mienne ; il prend ma foiblesse pour de la docilité, il est assez content de moi. La position du lieu que j'habite est fort agréable, sur-tout celle d'un pavillon délicieux, que la riviere borde & où nous allons prendre l'air, comme s'il ne faisoit pas froid. Malgré tout cela, je reviendrai à Paris avec plaisir. Les printems ne sont plus que des hivers prolongés. Mille graces des trois lettres que vous m'avez écrites.

A propos, la duchesse de ***, dont le château est voisin de la maison où je suis, est venue nous voir hier : elle nous a amené les personnes qui étoient chez elle. La marquise d'Ercy, avec qui vous êtes extrêmement bien, en étoit. L'entretien est tombé sur vous ! vous devez être content, monsieur, très-content de l'intérêt avec lequel elle en a parlé. J'ai cru vous plaire en

ne vous le laiſſant pas ignorer. Il y a toute apparence que vous obtiendrez la place qu'elle ſollicite pour vous à la cour. Je vous en fais mon compliment, ainſi que de votre conſtance : elle augmente la bonne opinion que j'avois de cette dame, & l'eſtime que j'ai pour vous.



LETTRE VII.

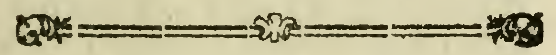
Du chevalier à madame de Senanges.

SI j'étois *extrêmement bien* avec la marquiſe d'Ercy, comme vous avez l'air de le croire, madame, je n'aurois point riſqué, près de vous, un aveu qui ne pouvoit échapper qu'à l'amour le plus tendre, & le plus réſolu à tous les ſacrifices. Je ne vous diſſimulerai point le goût très-vif que j'ai eu pour elle : vous n'ignorez pas, non plus, les ſervices qu'elle m'a rendus. Le goût

eſt paſſé, il ne reſte que la reconnoiſſance, & votre cœur n'eſt point fait pour déſapprouver ce qui honore le mien. Croyez, madame, que mon ame étoit libre, quand j'ai oſé vous l'offrir. C'eſt maintenant qu'elle eſt enchaînée, & qu'elle l'eſt pour toujours. Qu'ils étoient foibles, les nœuds qui m'ont retenu juſqu'ici! que je les ai rompus avec joie! Je finirai par haïr tout ce qui n'eſt point vous. Que ne ſuis-je aſſez heureux pour que vous m'impoſiez des loix! Avec quelle promptitude & quel tranſport vous ſeriez obéie! Mais, hélas! vous ne m'ordonnez rien; & c'eſt froidement que vous ſoupçonnez un cœur où vous ſûtes allumer une paſſion dont j'aime juſqu'aux tourments. Il eſt pur, ce cœur, puiſqu'il eſt à vous, il eſt digne de recevoir votre image, votre image adorée, qui éclipſe tout, à laquelle rien ne peut ſe

mêler, & qu'on profaneroit en la comparant. Je vous idolâtre. Jamais sympathie plus douce, ni plus forte, n'a emporté un être vers un autre. Au comble du malheur, vous me verrez chérir le lien qui m'aura déchiré, me complaire dans mes larmes, & vous offrir ce douloureux hommage, le seul peut-être que vous voudrez accepter.... De grace, fermez l'oreille aux propos, aux conjectures du public; elles seront fausses, toutes les fois qu'elles attaqueront mon honnêteté. Détestez avec moi les mœurs d'un monde persécuteur & malin, où la vertu est toujours jugée désavantageusement, parce que c'est toujours la corruption qui la juge... Vous êtes mon ame, ma vie, mon univers. Je pourrois être bien plus aimable; mais il m'est impossible d'aimer mieux. Encore un coup, disposez de moi, servez-vous de votre empire; ayez des

volontés, des caprices même ; je mettrai mon bonheur à les ſatisfaire, Un billet de deux lignes, un regard un mot de vous m'éleve au comble de la félicité ; & ſi vous m'enlevez tout, juſqu'à l'eſpoir de vous fléchir, au moins ne m'ôterez-vous jamais cette mélancolie douce & voluptueuſe, qui naît d'un mal dont on adore la cauſe.



LETTRE VIII.

Du baron au chevalier.

QUand votre ame ſouffre, mon cher chevalier, vous avez raiſon de venir l'épancher dans la mienne. Quoique l'expérience m'ait aguerri contre de certaines foibleſſes, je connois les larmes qu'elles coûtent, je plains les maux qui en réſultent. Je hais ces philoſophes chagrins qui croient s'approcher de la perfection, à meſure

qu'ils s'endurciſſent ; je penſe, moi, qu'ils s'en éloignent par cette cruelle apathie, cet égoïſme révoltant, qui briſe les liens de la ſociété & en détruit tous les rapports.

J'ai tourné, en tout ſens, dans le tourbillon où vous êtes : je connois le tourment d'être preſſé entre une double intrigue ; d'obéir tantôt à ſon cœur, tantôt au procédé qui le contrarie ; d'avoir à filer une rupture, une intrigue à nouer, deux amours propres de femmes à mener de front. C'eſt à force d'avoir éprouvé le mal aiſe qui naît de ces combats, la ſatiété des jouiſſances, la criſe des infidélités, que j'ai appellé la raiſon à mon ſecours. Je me ſuis laſſé d'être eſclave, j'ai voulu être homme, je le ſuis, & je ne date, pour m'en arroger le titre, que du moment où j'en ai reſaiſi les priviléges.

Je me compare à un voyageur, qui, après avoir erré long-tems dans le creux d'une vallée aride & brû-

laute, respireroit enfin l'air frais & libre des montagnes.

Mon pauvre chevalier, vous êtes encore au fond de la vallée; je vous domine, & c'est pour vous être utile. L'œil de l'amitié vous suit dans ce dédale où le fil échappe à chaque instant. Si elle n'éclaire pas toujours, elle console au moins. Mes yeux sont ouverts; j'ai arraché le bandeau qui les couvroit; mais je les reprends pour essuyer les larmes de mon ami.

Souvenez-vous de la conversation que j'eus avec vous, quand je vis naître votre liaison avec la marquise d'Ercy; j'ai prévu ce qui vous arrive. Elle a un rang à la cour, des *entours* brillans; une figure qu'on cite, un crédit qu'elle a prouvé; en un mot comme vous dites vous autres, elle est sur le *grand trottoir*. Tout cela étoit fait pour déranger une jeune tête. A votre âge on est plus vain que sensible; on se livre à ce qui

flatte, on eſt amuſé le premier mois, languiſſant le ſecond, ennuyé le troiſieme, & l'on finit par briſer avec ſcandale l'idole qu'on s'étoit faite par vanité.

Le moyen que vous puiſſiez aimer long-temps une femme abſorbée dans les calculs de l'intrigue, les incertitudes des projets, & qui remplit les vides de l'ambition par le manege de la coquetterie ! La marquiſe d'Ercy eſt ce qu'on appelle une *femme d'affaires*. C'eſt dans ce ſiecle ſur-tout, que s'eſt multipliée cette eſpece d'intrigantes, qui ont leur cabinet d'étude, ainſi que leur boudoir, qui raiſonnent, décident, ſe jettent à corps perdu dans la politique, & rêvent *eſſentiellement*, en faiſant des nœuds, aux abus de l'adminiſtration.

Où vous êtes-vous embarqué, mon cher chevalier ? Quelle maîtreſſe aviez-vous choiſie ? Je vous blâme de l'avoir priſe, & non de

la quitter. Vous vous exagérez votre ingratitude. A Dieu ne plaiſe que je vous conſeilie un procédé même équivoque ! Mais, croyez-moi, la reconnoiſſance ne condamne pas aux angoiſſes d'une éternelle fidélité. L'amour eſt une maniere de s'acquitter qui s'uſe trop vite. L'indépendance de ce ſentiment le rend incompatible avec le joug des bienfaits. La marquiſe d'Ercy vous a fait avoir un régiment, procuré une exiſtence à la cour ; elle vous a prôné, préſenté par-tout ; vous lui êtes redevable de quelques démarches ; fort bien juſques-là ! mais elle vous a pris, affiché, tourmenté ; vous avez apporté dans cette liaiſon une figure charmante, de l'eſprit, un nom, de la jeuneſſe. Vous voilà quitte. Enfin, tout en admirant des ſcrupules qui ne peuvent naître que dans une ame délicate, je ne veux point que vous ſoyez victime d'un excès d'héroïſ-

me. Votre ame eſt noble, honnête, ſenſible, mais elle eſt neuve, ardente & foible ; on peut la corrompre, & la marquiſe d'Ercy en eſt très-capable ; je crains l'influence de ſon caractere ſur le vôtre ; je crains que ſon élégance perverſe ne vous gagne, & dût-elle être premier miniſtre & vous prendre pour adjoint, je dois vous arracher, s'il eſt poſſible, à ſes dangereux artifices. Il n'y a point de principes dont une femme adroite ne vienne à bout.

Qu'il eſt ſouverain, l'être enchanteur & perfide, qui abuſe des momens ſacrés de la jouiſſance & du bonheur, pour inviter au vice qu'il rend aimable, & endort la vertu, aux accens même de la volupté !

Venons à madame de Senanges : oui, ſans doute, je la connois, c'eſt vous dire que je l'eſtime. Son amitié pour moi eſt un des ſouvenirs doux & purs qui me ſuivent dans ma ſolitude. Vous me deman-

dez des détails ; je consens à vous en donner ; viendront après les conseils que je vous dois, autant pour elle que pour vous ; car vous m'intéressez l'un & l'autre au même degré : ne vous impatientez pas, lisez ma lettre avec attention, & sur-tout faites-en votre profit.

Madame de Senanges est fille du marquis de ***, militaire distingué, qui, resté veuf de bonne heure, s'appliqua tout entier au soin de son éducation ; il l'aimoit avec tendresse, mais il ne consulta pas assez son goût dans l'établissement qu'il lui fit faire. Il fut séduit par le rang du vicomte de Senanges, combattit fortement la repugnance de sa fille, témoigna le desir de la vaincre, & malheureusement y réussit. Il ne prévoyoit point les suites funestes d'une pareille union, les larmes qu'elle alloit coûter, les maux trop certains qui naîtroient de ces nœuds mal-assortis : il en fut la premiere

victime. Il se reprocha bientôt l'infortune de la fille, détesta l'abus de son autorité, & mourut de chagrin deux ans après le mariage qu'il avoit souhaité si ardemment. Puisse-t-il servir d'exemple à ces peres cruels ou inconsidérés, qui, armés de leurs droits, forcent l'inclination de leurs filles, les traînent aux autels comme des esclaves, justifient d'avance tous les desordres où elles se plongent, & dont ils sont les premiers artisans!

La fille du marquis n'avoit pas quatorze ans quand elle épousa M. de Senanges, qui en avoit déja cinquante-cinq. Comme il passe la moitié de sa vie dans son gouvernement, vous n'aviez peut-être pas eu l'occasion de le voir & de le connoître.

C'est un homme d'une taille extraordinaire. Sa figure est imposante & dure, son ton impérieux & brusque; quand il prie, on diroit qu'il

qu'il commande. Le peu d'attention qu'il a toujours mis dans le choix de ses maîtresses, a fortifié en lui le mépris raisonné qu'il a pour les femmes ; il croit bonnement que la vertu est étrangere à ce sexe ; & qu'avec lui il faut être dupe ou tyran. Ce systême atroce, joint au penchant naturel, a développé dans son cœur la jalousie la plus injuste dans son principe, la plus affreuse dans ses effets. Je ne vous peindrai point toutes les scenes horribles qu'elle a occasionnées, & dont madame de Senanges m'a fait le récit. Peignez-vous une jeune femme, honnête & timide, au pouvoir d'un vieux despote, qui la méprise & ne l'envisage jamais qu'avec ces yeux dont on effraie les coupables qu'on cherche à pénétrer. Il ne lui échappoit pas un mot qui ne fût mal interprété, un regard qni ne fût suspect ; son silence étoit le recueillement d'une ame qui veut

tromper. Parloit-elle ; c'étoit une séduction qu'elle essayoit ; & dont elle vouloit s'armer contre lui. Le barbare ! il tyrannisoit jusqu'à son sommeil ; il veilloit à côté d'elle avec la pâle inquiétude du soupçon, pour tâcher de surprendre, dans ses rêves, quelques sentimens cachés, qui puissent servir à sa rage de prétexte ou d'aliment.

Telle fut sa vie de sept années : pendant cet intervalle, elle n'a pas cessé d'être un modele de douceur, de décence, de modération. On la privoit même de ses larmes : tout retomboit & pesoit sur mon cœur, N'importe. Elle se défendoit jusqu'au murmure ; elle croyoit, à force de bons procédés, adoucir le tigre auquel elle étoit unie. Vain espoir ! il acquéroit un dégré de fureur à chaque vertu nouvelle qu'il découvroit dans sa charmante compagne.

Lasse enfin d'être maltraitée, avilie, épiée dans les heures même

de ſon repos, elle ſe refugia dans la Maiſon de M. de Valois ſon oncle, chez lequel elle loge encore aujourd'hui. C'eſt de-là qu'elle implora, & quelle obtint, une ſéparation à laquelle M. de Senanges conſentit; je ne ſais par quels motifs. Elle lui propoſa d'aller dans un couvent, ou de reſter chez le reſpectable M. de Valois. Il lui permit le dernier aſyle, & lui aſſura une penſion aſſez modique, qu'elle accepta avec tranſport, comme le gage de ſa liberté.

Depuis cette époque, Senanges a preſque toujours vécu dans ſon gouvernement, mais il fait, de tems en tems, à Paris, quelques voyages ſecrets, pour obſerver les démarches de ſa femme, & s'enivrer, ſans qu'elle le ſache, du plaiſir de la voir; car ce forcené aime : il eſt puni de ſa jalouſie, par les fureurs de ſon amour; on m'a même aſſuré qu'il brûle de ſe récon-

cilier avec elle. Quel étrange contraſte dans le cœur de l'homme !

Telle eſt, mon ami, la poſition actuelle de la femme que vous aimez, & à laquelle, ſi j'ai quelques droits ſur votre cœur, vous allez renoncer pour toujours, oui, pour toujours.

Vous êtes jeune ; un goût vif peut avoir, à vos yeux, tous les caracteres d'une paſſion, la tromper, vous tromper vous-même, vous perdre tous deux : & puis, n'allez pas vous mettre dans la tête que vous ayez entrepris une conquête facile ! Madame de Senanges eſt aguerrie contre l'amour, par tout ce qu'elle a ſouffert, & par ſes propres réflexions. Elle fut trop longtemps aſſujettie, pour ne pas trouver le bonheur dans le charme de l'indépendance. Les horribles liens qu'elle a traînés ſept-ans, ont laiſſé dans ſon ame une impreſſion de crainte, qui l'avertit de n'en plus

prendre de nouveaux ; elle refpire, elle eft libre, elle eft heureufe.

A fes yeux, les chofes les plus indifférentes deviennent des plaifirs. Les fpectacles qu'elle embellit, les fêtes qu'elle anime, les hommages qu'elle attire, tout lui plaît, toute l'enchante. Elle aime mieux être amufée qu'attendrie, diftraite qu'intéreffée. Durant fa longue fervitude, fon ame ne s'eft point aigrie, elle s'eft armée. Une coquetterie d'inftinct plus que de projet, la fauve de fa fenfibilité qui feroit extrême, ou plutôt, cette coquetterie n'eft qu'une fenfibilité déguifée, qui, n'ofant fe concentrer fur un feul, fe répand fur différens objets, & devient flatteufe pour plufieurs, fans être dangereufe pour elle.

Une femme tendre ne jouit que de fon amour : celle qui n'aime point, rencontre un trophée à chaque pas ; elle eft plus *en valeur*,

parce qu'elle eſt moins préoccupée ; elle jouit de tout, & ne riſque rien. Le cœur eſt bien défendu, tant qu'il reſte ſous la garde de l'amour-propre.

Ne penſez pas, au reſte, que l'ame de madame de Senanges ſe borne à ces frivoles amuſemens. Elle lui rend, d'un côté, ce qu'elle lui enleve de l'autre. La bienfaiſance, qui eſt devenue ſa paſſion favorite, lui fournit ſans ceſſe des plaiſirs auſſi purs que la ſource dont ils émanent. L'oſtentation ne ſe mêle jamais au deſir qu'elle a d'être utile : elle fait le bien, par la ſeule impulſion de ſa nature, & préfere ſon approbation ſecrette à l'orgueil d'être louée par la multitude.

Tel eſt, mon ami, l'être eſtimable dont vous croyez troubler le repos & renverſer les réſolutions. Ceſſez de vous livrer à des idées auſſi folles que préſomptueuſes ;

vous échouerez, je vous en avertis ; vous êtes toujours aimable, séduisant, amoureux peut-être ; vos agrémens, vos graces, votre amour, tout cela ne pourra vous servir auprès de madame de Senanges. C'est une ame honnête, éprouvée par le malheur, & qui n'est heureuse que par l'oubli délicieux & profond des goûts qui vous étourdissent, ou, si vous l'aimez mieux, des sentimens qui vous occupent.

Ainsi, je vous conseille de n'y plus songer d'après la certitude où je suis, que vous ne réussirez pas, & je vous le conseillerois davantage encore, si je pouvois croire à votre succès. Ne vous pressez point de crier au paradoxe.

Quels reproches affreux, éternels & mérités, ne vous feriez-vous pas, si, après l'avoir rendue sensible, vous cessiez, un jour, de l'être ? Qui ! vous, vous chevalier, vous pourriez porter le trouble dans un

cœur paiſible , arracher au bonheur une femme reſpectable, qui fut malheureuſe ſi long-tems, la ſéduire, pour la perdre, l'expoſer à toutes les horreurs d'un abandon qui ſeroit ſuivi de ſa mort, & ne pourroit être expié que par la vôtre !

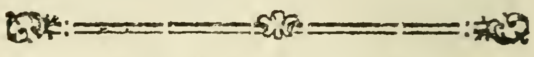
Mais ne perçons point dans un avenir ſi triſte. Dans ce moment-ci, êtes-vous libre ? Croyez-vous que madame d'Ercy vous laiſſe aller ſans éclat, & que ſon orgueil compromis ne réclame point le cœur qui lui échappe ? Je ſuppoſe que madame de Senanges vous écoute. Dans quel labyrinthe vous jettez-vous ? Je connois votre facilité, les cris de la marquiſe vous en impoſeront, vous ſerez rappellé par le ſouvenir de ſes bienfaits prétendus, vous voudriez conſerver celle que vous n'aimez pas ; vous tromperez celle qui vous aime ; vous ſerez faux, malhonnête & malheureux.

Je romprai , tout à fait, avec la marquiſe , m'allez-vous dire ; vous le promettez & ne le tiendrez pas ; vous vous recriez , je vous crois.

Vous voilà le plus tendre, le plus fidele des amans. Madame de Senanges n'en ſera pas moins la plus infortunée des femmes. L'œil perçant & jaloux de ſon mari éclairera vos démarches , dévoilera vos ſecrets , ſaiſira l'occaſion d'une vengeance juridique ; & vous pleurerez , en larmes de ſang , la perte de votre maîtreſſe , de ſon déshonneur, & l'inutilité des conſeils de votre ami.

Armez-vous de fermeté. Plus vous aimez madame de Senanges , plus vous devez la fuir : c'eſt un effort digne de vous, & dont vous applaudirez un jour. Je ne veux point que la femme qui m'eſt la plus chere ſoit malheureuſe par l'homme que j'aime le plus. Voyez-la moins , attendez que votre amour ſe change en

amitié, & vous jouirez alors, avec délices, d'un ſentiment d'autant plus flatteur, qu'il ſera le prix d'un triomphe pénible, & le garant d'un cœur courageux. Je vous embraſſe.



LETTRE IX.

Du chevalier de Verſenay au baron.

IL n'eſt plus tems, baron, mon ſecret m'eſt échappé. J'aimois, je l'ai dit, & j'aime davantage. Ecartez la triſte lumiere de l'expérience. Je me plais dans mon aveuglement, dans mon délire; la raiſon n'y peut rien. Sûr d'être malheureux, ſûr de l'être toujours, je n'en ſerai pas moins affermi dans mon ſentiment; il n'y a de vrais malheurs à craindre, que quand l'amour eſt foible. L'excès de la paſſion fait tout ſupporter; la mienne ne connoît ni conſeils, ni frein. Je ne ſais ſi les preſſentimens de mon

cœur me trompent ; mais l'avenir ne m'effraie pas. Quoi que vous difiez, madame de Senanges peut devenir fenfible. Si jamais !... Ah ! Dieu ! avec cet efpoir, il n'eft rien que je ne furmonte. Cher baron, j'ai befoin d'une ame où je puiffe dépofer mes peines, mes plaifirs, mes craintes & mes efpérances. J'ai choifi la vôtre, & j'ai bien choifi. Je vous dirai tout, ne me plaignez pas, j'aime trop pour ne pas mériter l'envie. L'amour, au degré où je le reffens, eft la perfection de l'humanité.

Qu'elle eft belle, madame de Senanges ! Quelle ame ! Je ne puis prononcer fon nom fans une émotion, un trouble, un frémiffement univerfel. Ce nom répond à mon cœur. Ah ! baron, votre calme ne vaut pas mon défordre ; je le préfere à tous, & fi l'on m'offroit une fuite de longs jours paifibles & fereins, ou un feul de bonheur,

c'eſt a-dire un ſeul où je ſerois aimé, je n'aurois plus qu'un jour à vivre.

LETTRE X.

De la marquiſe d'Ercy au chevalier.

Du château de **.

SAvez-vous bien, chevalier, que vous devenez un homme inſoutenable ? D'honneur, je ſuis fort mécontente de vous. Voilà plus de quinze jours que je ſuis ici, que vous reſtez, vous, avec votre ennuyeux Paris, comme ſi rien ne vous rappelloit ailleurs. Mais je n'ai garde de vous en faire des reproches. Les querelles m'excedent, les bouderies ſont *miſerables*. Venez quand vous voudrez, & ne croyez pas que je faſſe réſonner les échos des tendres regrets de votre abſence. Je ne ſuis pas bergere, comme vous ſavez, & ſi je l'étois, j'aurois toute la coquetterie qu'on peut avoit au village. L'univers

vers eſt ici. La ducheſſe y donne des fêtes continuelles, toutes les femmes y ſont *arrangées*, il n'y a que moi qu'on abandonne impitoyablement, & qui ai le courage d'en rire... Nous avons la préſidente, qui joue l'Agnès, baiſſe les yeux, rougit tant qu'elle veut. Ce qu'il y a de ſingulier, c'eſt qu'avec cette pudeur & cette petite décontenance naïve, elle change d'amans tous les jours. Hier à ſoupé on lui demanda une chanſon, il fallut la prier pendant des ſiecles, elle fit toutes ſes mines, ſe cachat ſous ſa ſerviette, déploya ſes graces enfantines, & finit par nous chanter, avec toute l'ingénuité convenable, les paroles les plus ſcandaleuſes du monde. La baronne de trois *** nous eſt arrivée, eſcortée de ſon éternel époux, qui a l'air de rouler quand il marche, & qui quand il a fait, tout en roulant, le tour du parterre, ſe récrie ſur l'utilité de

l'exercice, & le plaiſir de vivre à la campagne. Oh! la bonne hiſtoire que j'ai à vous conter! Le lendemain de leur arrivée, on chaſſa le ſanglier. Pourſuivi de toutes parts, & près d'être forcé par les chiens il s'élança dans l'enceinte deſtinée aux caleches des dames, & vint heurter, ſans ménagement, celle où ſe trouvoi la baronne. Elle jetta des cris *exécrables*, s'évanouit, ou en fit ſemblant, & ſe permit toutes les ſimagrées d'une frayeur, dont perſonne ne fut la dupe. Mais ce n'eſt pas-là le plus plaiſant. Le ſoir, quand on fut raſſemblé dans le ſallon, tandis que les parties ſe diſpoſoient, le gros baron s'aviſa de s'approcher d'elle, comme elle avoit le dos tourné. Ne voilà-t-il pas que l'inſupportable créature renouvelle la ſcene du matin, & s'imagine qu'elle voit encore le ſanglier. Nous avions beau lui dire, que c'étoit ſon mari, elle s'obſtinoit toujours à

le prendre pour la grosse bête ; & je vous avouerai, moi, qu'au fond du cœur je lui savois quelque gré de la méprise. Pour comble d'infortunes, il nous est tombé sur les bras une *maniere* de petit seigneur, qui pense être profond, parce qu'il n'a jamais pu devenir léger : cet homme a la manie des vers ; il croit aux siens, l'infortuné fait de la prose sans le savoir ! il vous débite d'un ton de législateur les grands principes de la séduction, méprise les femmes, & tranche du philosophe. J'oubliois un descendant du pasteur *Celadon*, qui a son teint, sa fadeur, & s'efforce d'avoir son ame. Il brûle respectueusement pour des divinités subalternes, dont il est fier de baiser la main. Son culte est divertissant : il se croit le sacrificateur, lorsqu'il est la victime. Quand il parle, on sourit de pitié, & il se figure que c'est du plaisir de l'entendre : tou-

jours content de lui , rarement des autres , il les persifle ; il s'en flatte du moins ; on s'apperçoit qu'il le voudroit , on le lui *rend*.... Il ne s'en doute pas ; plus simple, il auroit peut-être de l'esprit , mais il ne seroit pas si amusant.

Voilà , chevalier, le tableau varié des originaux qui me réjouissent ici ; mais ce coup d'œil superficiel & rapide ne m'empêche pas de songer aux graves objets qui m'occupent. Je fais mes dépêches tous les matins , & je remue l'état , du fond de mon cabinet de toilette. J'ai des intelligences dans tous les bureaux ; il n'y a point de ministre qui ne connoisse mon écriture , point de commis qui ne la respecte. Je propose des idées , on les contrarie ; je les discute , elles passent ; &, en demandant toujours , j'obtiens quelquefois même ce que je n'ai pas demandé.

Nous attendons M. de *** : vous

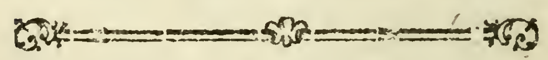
connoiſſez l'influence qu'il a ſur les affaires. Je dois avoir un *travail* avec lui, & vous n'y ſerez point oublié. Mais, vous êtes charmant! tandis que je me tourmente pour vous être utile, vous êtes, vous, d'une ſécurité que j'admire! Réveillez-vous, s'il vous plaît : d'honneur, vous avez une délicateſſe ridicule, une probité *cruellement* gothique. Pour moi, je n'eſtime pas aſſez mon ſiecle pour prendre tant de meſure avec lui. Jettez, un moment, les yeux ſur le tableau de la ſociété : vous verrez que l'intérêt perſonnel eſt tout, & vos principes giganteſques rien. On eſt intrigant, ambitieux, excluſif; on n'a point de ces conſciences timorées, qui vous arrêtent à moitié chemin, & vous empêchent d'aller au grand. De la philoſophie, chevalier, de la philoſophie! Elle étend les idées hors des limites vulgaires, leve ces ſcrupules meurtriers qui retardent la

marche, anéantissent les ressources, & vous mettent un homme à cent pieds sous la terre. Devant elle les préjugés disparoissent, ainsi que toutes ces petites vertus de convention auxquelles on ne croit plus. Vous ne savez donc pas, que, dans ce siecle de lumieres, on a renouvellé la morale ? Soyez de votre tems : dans le naufrage public, saisissez votre débris, comme un autre ; regardez encore une fois, & vous rougirez d'être timide. Que de médiocres usurpent les places qui appartiennent au génie ! Que de mains sur des piédestaux ! Entrez dans la carriere, ne fût-ce que par indignation, & pour enlever à la sottise ce qui n'est dû qu'à l'esprit & aux talens. La fureur me gagne... Je me tue à vous prêcher, & vous n'en profitez pas. Vous êtes *désespérant* ! Tachez de quitter votre Paris, & de venir nous voir. J'ai trop d'amour-propre pour vous croi-

re infidele, & trop de franchiſe pour vous réprendre de ne pas l'être, ſi vous vous conduiſez toujours avec cette nonchalance. Faites vos réflexions, & ne me laiſſez pas le tems de faire les miennes ; je ſuis terrible quand je réfléchis.

A propos, nous avons été dernierement faire une viſite au château de *** : il y avoit quelques femmes qui ne valent pas la peine d'être citées, ſi ce n'eſt pourtant la vicomteſſe de Senanges. Les hommes que nous avions menes en raffoloient juſqu'au ſcandale ; ils prétendent qu'elle eſt de la plus jolie figure du monde ; je n'ai point vu cela. Ils ſoutiennent que, dans la converſation, il lui eſt échappé une foule de traits ſpirituels ; je n'en ai rien entendu. Il ſe peut qu'à la rigueur cette femme ait dans ſa perſonne quelques détails aſſez paſſables ; mais je ne puis me faire à ſon

enſemble : elle eſt gauche à faire horreur ; & je parie qu'elle croit avoir des graces ; on devroit bien la déſabuſer. Chargez - vous de ce ſoin, chevalier, ſi vous la rencontrez jamais.... La rencontrez-vous ? Non, j'imagine qu'elle va fort peu, elle n'eſt pas préſentée, & ne crois pas qu'elle prétende à l'être ; c'eſt ce qu'on appelle une exiſtence fort équivoque. Informez-vous en, je vous prie : & ſi vous trouvez quelqu'occaſion de l'humilier, pour l'amour de moi, ne le laiſſez point échapper : il faut faire juſtice. Adieu.

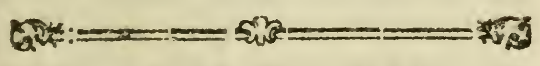


LETTRE XI.

De madame de Senanges au chevalier.

JE ſuis fidelle à ma parole ; la voilà, monſieur, cette heureuſe madame Lambert, qui avoit de la raiſon ſans effort & qui en conſeille à ſon ſexe ! Liſez-la, mais

liſez-la bien, & vous verrez, ſi les femmes doivent aimer, ſi les hommes méritent de l'être, le grand nombre, du moins? Je ſais qu'il y a des exceptions; le danger ſeroit de les appliquer; & madame Lambert, par exemple, n'eut pas approuvé cela. Quelle ame elle avoit reçue de la nature! Rien ne lui coûtoit ſûrement. Je l'ai lue avant de me coucher, quoique je vous euſſe promis de n'en rien faire. Je ne ſais point mentir; oui je l'ai lue & peut-être que je ferois bien de la garder.



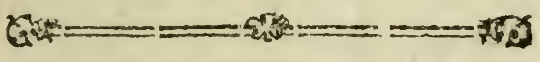
LETTRE XII.

De madame de Senanges au chevalier.

JE rentre dans le moment, monſieur, plus fatiguée qu'amuſée de tout ce que j'ai fait aujourd'hui. Je me ſuis levée preſque de bonne heure; j'ai dîné au couvent,

ſoupé à la campagne ; puis une triſte Whiſt ! & un partenaire qui étoit méchant, mais bien méchant ! je joue mal, moi : je ſuis diſtraite, & ce monſieur n'entend pas cela ! il dit qu'il faut ſonger à ſon jeu, il faiſoit un bruit, un vacarme ! il comptoit toutes mes fautes ; oh ! il avoit de l'ouvrage. Cet homme eſt ſévere, je vous en réponds. J'ai pourtant reſpecté ſon âge, autant que ſi j'etois née à Lacédémone ; car il eſt vieux comme le tems, & triſte comme celui d'aujourd'hui. Enfin me voilà, & je reçois votre billet ; c'eſt parler de choſes plus agréables. Je ſuis bien au-deſſous de vos louanges : cependant il eſt des inſtants où je trouve qu'elles m'égalent à tout ; non par l'opinion que j'ai de moi, uniquement par celle que j'ai de mon panégyriſte. Ces inſtans d'amour-propre ſont courts ; la réflexion me ramene au vrai.

Vous êtes honnête, indulgent, peut-être prévenu, & votre suffrage, tout précieux qu'il m'est, ne m'empêche pas de sentir ce qui me manque. Oui, je me rend justice, & j'y ai du mérite. Il est difficile de se défendre des éloges, quand c'est vous qui les donnez.



LETTRE XIII.

Du chevalier à madame de Senanges.

JE reçois votre lettre qui m'annonce que je ne pourrai pas vous voir aujourd'hui. Il ne me reste donc que le plaisir de causer avec vous ; & j'y consacre ma force.

Je la tiens enfin cette madame Lambert si vantée, cette pédante éternelle, qui érige l'indifférence en dogme, qui ne sentant rien, voudroit anéantir le sentiment dans les autres ; qui crie contre l'amour, parce qu'elle ne l'inspiroit

pas; & nous prêche *la raiſon*, parce qu'apparemment on n'en vouloit point à la ſienne ! Vous ne l'aurez de long-temps votre régente d'inſenſibilité. J'en brûlerai tous les jours un feuillet, en l'honneur du Dieu qu'elle a ſi maltraité, & que vous abjurez pour elle. A quel propos cette femme s'eſt elle aviſée d'écrire ? Que je lui en veux ! Je ne ſuis plus étonné de la ſévérité de votre morale, de la cruauté de vos principes : c'eſt de ceux de madame Lambert que votre cœur eſt armé ; & toutes les nuits, hélas ! vous mettiez vos armes ſous votre chevet, pour effaroucher ſans doute juſqu'aux rêves qui pouvoient vous retracer les délices du ſentiment. Mais que dis-je ? je ſerois trop heureux ſi vous ne deviez vos forces qu'à une lecture, dont à la longue on pourroit détruire l'impreſſion ? Votre ame n'a beſoin que d'elle-même, quand elle s'aguerrit contre moi.

Les

Les moraliſtes ont beau dire ; la nature n'a donné aux femmes que ce qu'il faut de courage pour réſiſter quelque tems ; elles n'en ont jamais aſſez pour ſe vaincre tout-à-fait, lorſqu'elles chériſſent le penchant qu'elles ont à combattre. Si vous étiez ſenſible, je vous rendrois votre volume, & je ne le craindrois pas. J'en ſuis trop ſûr, votre raiſon n'eſt que de l'indifférence... Je ne prononce pas ce mot ſans découvrir toute l'étendue de mon infortune. Je vous le répéte, madame, vous êtes l'objet unique & ſacré des affections de mon ame. Je ne puis reſpirer, penſer, agir que par vous ; il ne vous échappe pas un regard qui n'aille à mon cœur, pas une parole qui ne s'y grave, pas une volonté qui ne devienne la plus douce des loix pour mon amour. Oui, ſans doute ; oui, je tiendrai ma promeſſe, je ſerai tout ce que vous

voulez que je ſois, c'eſt-à-dire, bien malheureux. Ma paſſion a trop de délicateſſe, pour que les tranſports qu'elle fait naître ne conſervent pas le même caractere. Les privations de mon cœur ſont des jouiſſances pour le vôtre; je me les impoſe toutes; & je ſerai payé des efforts cruels de l'obéiſſance, par le plaiſir d'avoir obéi. Après cela, madame, me refuſerez-vous ce que vous m'avez, ſinon promis, du moins fait eſpérer? Je me jette à vos genoux; accordez-moi cette faveur bien précieuſe, il eſt vrai, mais dont je ſuis peut-être moins indigne, par la valeur que j'y attache.

Rien n'eſt égal à l'agitation que j'éprouve; & je vous avouerai qu'il ſe mêle à mes alarmes le plaiſir le plus vif que j'aie jamais ſenti, celui de me ſavoir ſuſceptible de cette même paſſion, qui me réduira peut-être au déſeſpoir.

Ne rebutez point l'expreſſion d'un attachement auſſi vrai. Avant que vos beaux yeux ſoient fermés par le ſommeil, repoſez-les, avec quelqu'intérêt, ſur ma lettre, quelque longue qu'elle puiſſe vous paroître. Interrogez votre ame, laiſſez-y pénétrer la voix du plus tendre amour; qu'il veille dans votre cœur, tandis que vous dormirez; qu'il en chaſſe, s'il eſt poſſible, la crainte, la défiance, touts les monſtres enfin qui le gardent, qui l'aſſiegent, & m'empêchent d'en approcher.

Demain, madame, que devenez-vous? & que deviendrai-je? Je ne puis finir ma lettre... Que de tems écoulé ſans vous voir! la tête me tourne. Ayez pitié de moi, & pardonnez le déſordre de mes ſentiments en faveur de leur vivacité.

LETTRE XIV.

Du chevalier à madame de Senanges.

QUELLE lettre, & quel charmant procédé ! Vous faviez que votre abfence m'alloit faire paffer un jour bien trifte, vous avez trouvé le moyen de l'embellir ; du moins de me le rendre fupportable. Voilà de ces miracles qui n'appartiennent qu'aux ames délicates. Plus je lis dans la vôtre, plus j'y trouve de perfections qui échappent malgré vous au voile de la modeftie, & donnent bien de l'orgueil à celui qui fait les découvrir. Vôtre cœur s'eft ouvert à moi ; vous m'avez marqué de la confiance... Tout mon amour eft payé.

Je penfe comme M. de Valois : une femme ne peut être heureufe fans l'eftime des autres, fans la

paix du cœur & la pratique de ſes devoirs. Mais un attachement honnête n'exclut ni le repos, ni la conſidération, ni l'amour des bienſéances ; il ſuppoſe même tout cela, puiſqu'il ne va jamais ſans la vertu. Telle eſt ma morale, & ſûrement la vôtre. Votre raiſon vous la déguiſe, mais ne la détruit pas. Oui, croyez-le, madame, l'inſtinct confus d'une ame ſenſible eſt plus puiſſant ſur la conduite, que toutes les réflexions. On applaudit à cette importune raiſon, qu'on ne ſuit pas. On blâme ce que le cœur veut, & on l'exécute.

Voilà ce qui arrive à tout le monde, & ce qui ne vous arrivera point, hélas ! j'en ſuis bien ſûr. N'importe ; aujourd'hui je ne me plains de rien : vous avez ſu me rendre heureux, en dépit de votre abſence. Je n'ai jamais mieux éprouvé de quel prix vous feriez pour celui qui parviendroit.... Ah ! ne

me parlez plus de raiſon, un ſeul de vos regards détruit tous les conſeils que vous donnez.

LETTRE XV.

De madame de Senanges au chevalier.

VOus m'avez promis, monſieur, que vous ſongeriez à faire les démarches néceſſaires pour la place de... Me tiendrez-vous parole ? Votre négligence ſur vos intérêts m'afflige. Vous ne vous montrez point aſſez à la cour ; & l'on ne réuſſit dans ce pays-là que par la conſtance & l'importunité. Les protecteurs s'y endorment bien vîte, quand on n'a pas le ſoin de les réveiller ; & ſouvent les amis de la veille n'y ſont plus ceux du lendemain. Vous avez des concurrens dangereux, non par la ſolidité de leurs prétentions, mais par la chaleur de leurs démarches ; la médiocrité eſt toujours active, le

mérite toujours pareſſeux. Irons-nous voir la piece nouvelle ? la jouera-t-on demain ? Aurez-vous la bonté de vous en informer ? Bon. Une choſe importante, une miſere enſuite ; voilà les femmes ! Comme les contraires ſe ſuccedent dans leur tête ? Quelquefois des *manieres* de philoſophes, d'autrefois des enfants. Tour-à-tour ſolides, inconſéquentes, légeres & réfléchies, de la juſteſſe par inſtinct, de la franchiſe par caractere, de la diſſimulation par principes ; frivoles parce qu'elles ſont mal élévées ; ignorantes parce qu'on ne leur apprend rien ; foibles en apparence, & plus courageuſes que vous dans les grandes occaſions ; très-portées à s'inſtruire, quoiqu'on ne leur tienne compte que de leurs graces ; tantôt ſacrifiant le plaiſir à l'étude ; & puis paſſant d'une lecture grave à l'arrangement d'un pompon. N'eſt-ce pas ainſi qu'elles

ſont faites ? A qui la faute ? mais ſi, malgré touts nos défauts, les hommes ſont à nos pieds ; s'ils ſont rachetés, ces défauts, par de grandes vertus ; ſi la ſcience eſt douteuse, & le ſentiment ſûr, nous n'avons rien à vous envier, ni rien à regretter. Enfin, dites-en ce qu'il vous plaira. Plus de régularité dans les détails ne formeroit peut-être pas des enſembles auſſi piquants, ne fût-ce que par les contraſtes. Quelle lettre ! comme elle vous ennuyera ! Je n'aime point à moraliſer, & je ne ſais pourquoi je m'en aviſe. Vous m'avez trouvée aujourd'hui bien ſérieuſe..... Hélas ! oui, je l'étois.... Adieu, monſieur.

LETTRE XVI.

Du chevalier à madame de Senanges.

OSerois-je vous demander, madame, pourquoi vous dites

tant de mal des femmes ? Il eſt ſingulier que j'aie à les défendre contre vous. Je leur trouve, moi, une philoſophie charmante, une prudence à toute épreuve, du calme dans le cœur.... Tant de courage pour combattre ce qu'elles inſpirent ! Ah ! que notre raiſon eſt folle ! & que leur folie eſt ſenſée ! Elles jouent avec les paſſions qui nous tourmentent, nous font croire tout ce qu'elles veulent, ne veulent rien croire de nous, & nous déſeſperent en attendant qu'elles nous oublient. Nous avons juré tous deux de faire des portraits : mais il falloit bien que je défendiſſe les femmes. Vous prouvez qu'il en eſt de parfaites.

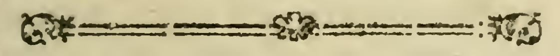
Allons, madame, je ferai quelques démarches, puiſque vous l'exigez : je ferois coupable en ne vous obéiſſant pas. Dieu ! qu'il me ſera doux de me dire : Je n'agis que

par ſes ordres ; ſi je deſire les honneurs, c'eſt pour les mettre à ſes pieds ; elle épure mon amour-propre en le ſubordonnat à mon amour.

Oui, tout ce qui n'eſt pas vous me devient étranger. Qu'eſt-ce, hélas ! que la gloire, quand le cœur eſt vuide, iſolé par l'orgueil, & qu'on ne jouit point de cette gloire dans le ſein d'un objet aimé ? L'ambition n'eſt que le dédommagement des êtres froids. N'ayant ni vertus qui les invitent à ſe recueillir, ni ſentiments qui les y forcent, il leur faut des erreurs qui les jettent au dehors, & les enlevent à eux.

Je ſuis bien reconnoiſſant de l'intérêt que vous daignez prendre à moi ; puiſque l'amitié fait penſer à écrire avec tant de délicateſſe, il faut encore la remercier, ne point ſe plaindre, & adorer l'ame généreuſe qui renferme

touts les ſentiments ; hors celui qui en eſt la perfection.



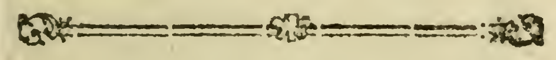
LETTRE XVII.

De madame de Senanges au chevalier.

VOus défendez ſi bien les femmes, que je ne puis me refuſer à vous en marquer ma reconnoiſſance. *Que notre raiſon eſt folle*, dites-vous ! & *que leur folie eſt ſenſée !* Le magnifique éloge ! il peint à merveille la modeſtie de votre ſexe ; j'obſerverai cependant, ſi vous le voulez bien, que ces hommes ſi vantés, brillent plus par le raiſonnement que par la raiſon. Ils analyſent ce que nous pratiquons ; ils ont imaginé des loix aſſez injuſtes ; & nous les jugeons, même en nous y ſoumettant ; ils ſont nos eſclaves ou nos tyrans, & nous leurs amies ; ils ont trouvé plus commode d'être

des deſpotes que des modeles, & de commander à nous qu'à leurs paſſions. Enfin ces êtres foibles (je parle comme eux) qu'ils déchirent, qu'ils trompent, qu'ils dédaignent, qu'ils adorent, l'emportent ſur leurs maîtres, par cet attrait ſupérieur au pouvoir. Oui, tout uſurpé qu'eſt le leur, nous ne daignons pas briſer nos chaînes, nous avons & le courage & peut-être l'orgueil de les porter. Qu'ils s'en faſſent un triomphe ; régner ſur nous-mêmes, voilà le nótre. Régner ſur ſoi ! Ah ! que cela eſt bien dit ; & qu'on ſeroit heureuſe d'y régner toujours ! Que je plains les perſonnes, dont les combats ne font ſouvent qu'accroître ce qu'elles voudroient détruire ! Ah ! plaignez-les avec moi, monſieur ! L'objet qui plaît, quelque vrai, quelqu'honnête qu'il ſoit, n'en eſt pas moins ſuſceptible de changer. Plus ſon amour eſt vif, & plus on
doit

doit craindre qu'il ne s'affoibliſſe, ſi c'eſt un des malheurs de l'humanité de ſe laſſer du bien qu'on a le plus fortément deſiré, s'il n'a plus les mêmes charmes aux yeux de celui qui le poſſede; ſi... Eh! mon dieu, que de ſi! Je ne voulois que mettre les femmes au deſſus des hommes; où cette fantaiſie m'a-t-elle conduite?



LETTRE XVIII.

Du chevalier à madame de Senanges.

EH! de quoi les hommes ſont-ils coupables? Je ne les défendrai pas touts. Mais, s'il en eſt un, un ſeul, qui, en commençant d'aimer, ſe ſoit juré d'aimer toujours, qui ſouffre avec une ſorte de volupté, plutôt que de déplaire à ce qu'il aime; ne m'avouerez-vous point que celui-là mérite une exception? Eh bien, madame, il

existe, & vous n'êtes pas, sans doute, à vous en appercevoir. Mais, hélas! vous voyez tout, & n'êtes sensible à rien... j'entends de ce qui tient à l'amour. *Régner sur vous-même*, voilà le triomphe qui vous flatte! pourquoi donc cette guerre affligeante du préjugé contre le bonheur? l'amour le plus vif, dites-vous, peut s'affoiblir. Ah! ce n'est pas quand on vous aime. Il seroit impossible avec vous d'échapper à la séduction, & que la constance ne devînt pas la source des plus grands plaisirs. Pour moi, madame, je m'abandonne à vous; vous ferez le sort de ma vie. Je ne raisonne point, je sens vivement; je vous aime avec excès, je ne vous vois jamais sans vous aimer davantage; & je préfére les tourments que vous me donnez, au bonheur que je tiendrois d'une autre.

LETTRE XIX.

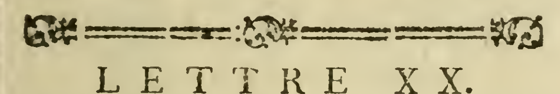
De madame de Senanges au chevalier.

VOus voulez aller en Angleterre ! vous voulez me quitter ! Combien mon amitié eſt plus tendre que votre amour ! Combien je le hais, cet amour ! Il rend injuſte & même cruel : n'eſt-ce pas l'être que de vouloir priver ſes amis de ſoi ? Ah ! ſi vous ne m'aviez pas ſouhaité aujourd'hui l'état le plus obſcur ; que j'aurois mauvaiſe opinion de vous ! Mais vous l'avez ſi délicatement motivé ce ſouhait ; il peint ſi bien votre ame, que la mienne eſt partagée entre la reconnoiſſance la plus vraie & une colere tout auſſi juſte contre cette *fantaiſie angloiſe* qui vous a pris, hier, dites-vous. Hier ! eh pourquoi? parce que je vois des gens ſur leſquels il me ſemble que le public ne ſauroit avoir d'idées. Je ne vous

en expliquerai pas la raiſon ; je ne m'en rends pas compte, je m'étourdis ſur beaucoup de choſes. Ah ! je ne cours pas encore aſſez. Vous parliez tantôt d'obſcurité ; oui, ſouvent elle eſt un bien. Sommes-nous heureuſes ? nos démarches ſont éclairées ; & ſi nous voulions ne vivre que pour un ſeul objet, le pourrions-nous ? De triſtes viſites, d'ennuyeux & grands ſoupés, des parties de plaiſir, où l'on n'en a point, qui ne ſatisfont point l'ame, qui y laiſſent un vide affreux ; voilà le bonheur des femmes, voilà ce dont on les croit toutes enivrées. Heureuſes quand cette vie diſſipée ſuffit à leur cœur ! quand elles la menent par goût, & non par ſyſtême ; non pour ſe préſerver d'un attachement dont elles craignent l'excès, les peines, les remords ou la publicité !

N'ai-je pas le malheur d'aller à *** ; je n'ai pas oſé refuſer ;

j'ai craint, j'ai réfléchi, j'ai dit oui, & vous croirez que cet arrangement m'enchante. Eh bien, tant mieux, croyez-le.... bon ſoir, monſieur...



LETTRE XX.

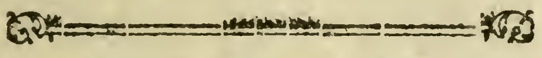
Du chevalier à madame de Senanges.

AH! madame, que je ſuis heureux!... Voici la premiere faveur que je reçois de vous; mais elle eſt bien douce, bien ſentie. Quoi! je vous inſpire quelqu'intérêt? Quoi! mon éloignement feroit douloureux à votre amitié?... Je ne ſonge plus au voyage de Londres. Moi vous quitter & mettre les mers entre nous! moi, qui ne peux ſouffrir d'être ſéparé de vous pendant un jour ſeulement, qui voudrois vivre à vos pieds, qui mourrois cent fois dans votre abſence! Je cherchois une

femme qui pût me fixer : je l'ai trouvée, je ne desire plus rien. Le seul reproche que j'aie à vous faire, c'est d'attirer trop les yeux. Oui, oui, je le répete, je voudrois que vous fussiez moins brillante, j'aurois moins d'alarmes, parce que votre ame, cette ame si belle, vous appartiendroit davantage : je n'aurois pas à vous disputer à touts les vœux, à touts les hommages, aux distractions de toute espece. L'éclat des charmes nuit quelquefois à la solidité des sentiments. L'amour-propre amuse, dédommage de la perte des vrais plaisirs, de ceux dont la source est dans le cœur, de ceux qui sont faits pour vous. Mais quel triste dédommagement ! Que parlez-vous de crainte, de remords ? Que craint-on, quand on est belle & adorée ?... Quels remords peuvent naître d'un penchant délicat, honnête & vrai ? Votre ame s'effa-

rouche trop aifément. Si vous aimiez jamais, vous feriez heureufe, vous la feriez toujours.

Pour moi, je fuis au comble de mes vœux; votre lettre m'a enivré de joie, & le raviffement où elle m'a laiffé, nuit à l'expreffion de ma reconnoiffance.

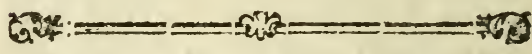


LETTRE XXI.

De madame de Senanges au chevalier.

JE ne fuis plus furprife, monfieur, que vous m'ayez quittée tantôt fi brufquement : ni que vous vous foyez refufé au defir que j'avois de paffer avec vous le refte de la foirée, non, rien à préfent ne fauroit m'étonner. Des engagemens plus anciens, plus chers, les feuls peut-être qui vous intéreffent, vous apelloient ailleurs : & moi, qui en ignorois la force, je voulois.... Je croyois.... Je ne

veux, je ne crois plus rien. J'ai appris bien des choſes dans la maiſon où j'ai ſoupé : on a parlé de votre conſtance, & ce ſeroit une vertu, ſi, le cœur rempli d'un objet, vous n'aviez pas cherché à troubler la tranquillité d'un autre. Quand je diſois du mal des hommes, ſi vous ſaviez quelle diſtance je mettois entr'eux & vous! Je me trompois! je ne l'aurois jamais imaginé. Que m'importe après tout... Ah! que je ſuis heureuſe de ne connoître que l'amitié!



LETTRE XXII.

Du baron à madame de Senanges.

SI je vous écris rarement, ma belle amie, c'eſt par diſcrétion; bien plus que par négligence. Qu'auroit à vous mander un ſolitaire qui cultive ſes champs, &

ne ſait plus trop comment va ce monde-ci? Mais, tout ruſtique que je vous parois, croyez que je ſonge à vous, & toujours avec attendriſſement. On peut perdre de vue les perſonnes qui ne ſont que jolies; on n'oublie jamais celles qui ſont aimables : vous êtes l'un & l'autre: je me le rappelle à merveille, & le ſolitaire ſe laiſſe de tems en tems gagner par les ſouvenirs de l'homme du monde. Je mêle votre idée à l'image d'une matinée bien fraîche, d'un jour ſerein, en un mot, à touts les objets riants que me préſentent les ſcenes variées de la campagne. Vous êtes toujours pour quelque choſe dans la foule des beautés qui me ſont offertes par la nature.

Les éloges d'un habitant de la campagne ſont ſimples comme elle. Eh bien! ils n'en ſont peut-être que plus piquants pour vous. L'odeur qui s'exhale des prairies, vaut

mieux que ces parfums composés & vaporeux qui enivrent les sens, les accablent, & finissent par les émousser.

Le bon M. de Valois me donne de tems en tems de vos nouvelles ; je sais par lui que vous étes toujours libre, toujours raisonnable, c'est-à-dire, toujours heureuse. Ah ! conservez long-tems, n'abandonnez jamais ce systême d'indépendance, que vous devez à vos malheurs autant qu'à vos réflexions. Ne vous laissez point séduire aux hommages, ils masquent des perfidies. Jouissez de votre beauté, respirez l'encens; mais prenez garde qu'il ne vous entête. Avec la sensibilité que je vous connois, vous seriez perdue, si vous cessiez d'être indifférente. Je ne suis point un pédant qui pérore en faveur des préjugés, je suis l'ami le plus tendre, & c'est votre cause que je plaide.

Croyez-moi, j'observe dans le si-

lence des paſſions & des petits intérêts qu'elles multiplient ; j'obſerve bien. Votre poſition, la trempe de votre ame, celle même de votre eſprit, tout vous défend de vous lier. Vos chaînes ſeroient légeres d'abord, leur poids ſe feroit ſentir avec le tems.

Au reſte, qu'eſt il beſoin de vous armer contre l'amour ? Les hommes tels qu'ils ſont aujourd'hui, font votre ſûreté bien plus que mes conſeils, & peut-être que vos principes. Quels hommes ! quelle race dégénérée ! Comme ils ſont vains, inconſidérés, orgueilleux ſans élévation, cruels ſans énergie. Ils ne tiennent pas même au caractere de la nation par cette effervesſcence du courage, qu'autrefois il falloit réprimer, & qu'envain voudroit-on aiguillonner aujourd'hui. Ils ne font plus, dans le feu de la jeuneſſe, de ces fautes brillantes qui promettent des vertus pour l'âge mûr. Leur

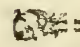
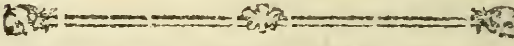
ame s'endort dans le vice, ſe réveille dans le découragement, & ſe corrompt tout-à-fait par l'exemple. Le moyen de rencontrer, dans ce tourbillon mépriſable, un être qui ſoit digne du titre d'amant, qui ſache eſtimer ce qu'il aime, & s'enflammer pour ce qu'il eſtime! Mais ſi par hazard il s'en trouvoit un qui eût ſauvé ſon ame de la contagion, qui attachât les regards par le mêlange des agrémens, & des qualités... Ah! défiez-vous ſurtout de celui-là: c'eſt le ſentiment que je crains pour vous; l'homme qui peut en inſpirer le plus, eſt celui dont vous devez vous garder davantage. Dans l'amant le plus honnête, la chaleur de la paſſion, ſa vérité même n'en garantit point la durée. La différence que je fais de lui aux autres, c'eſt qu'il pleure ſon illuſion, c'eſt qu'il regrette ce qu'il abandonne, c'eſt qu'il aime encore, même en le quittant, l'objet qui

qui ne l'enivre plus. Eh! qu'eſt-ce qu'un procédé pour une ame vertueuſe, dont la vie eſt l'amour, & qui s'eſt liée par des ſacrifices? Que font les larmes d'un ingrat qui n'eſſuie pas celles qu'il fait couler? Que ſignifie une commiſération ſtérile pour une femme qu'on rend malheureuſe, après l'avoir accoutumée à une ſorte d'idolâtrie, au délire du ſentiment, & à l'orgueil de n'avoir point de rivales?

Ce tableau n'eſt que trop fidele, & je ſuis ſûr de l'impreſſion qu'il fera ſur vous. C'eſt dans les cœurs tels que le vôtre que l'amour s'approfondit, & fait ſes plus affreux ravages; il gliſſe ſur les ames corrompues. Les femmes aiment, à proportion de leur honnêteté; combien ce que je dis eſt menaçant pour vous!

Croyez-moi, nous ne valons pas les riſques d'un attachement. D'ailleurs, la nature n'eſt nulle part ſi

contrariante, que dans ce qui regarde l'union des deux ſexes : les hommes aiment mieux avant, les femmes après ; comment voulez-vous que tout cela s'accorde ? Amuſez-vous, faites les délices de la ſociété, & dominez ſans jamais vous laiſſer dominer vous-même. Adieu, ma belle amie, vous avez éprouvé des malheurs néceſſaires & forcés : n'en ayez point qui ſoient de votre choix, ce ſont les ſeuls pour leſquels il n'y ait pas de conſolation.

BILLET

Du chevalier à madame de Senanges.

J'Ai paſſé chez vous hier, dans l'eſpoir de vous faire ma cour, on m'a dit que vous étiez ſortie : il m'a ſemblé pourtant que la voiture du marquis de *** étoit à votre porte. C'eſt, ſans doute une mépriſe de vos gens ; que je leur en

veux ! Ils m'ont privé du plaisir de vous voir, j'espere que je serai plus heureux aujourd'hui.

Autre billet du chevalier.

VOilà huit jours de suite que je me présente à votre porte sans pouvoir vous rencontrer, tandis que le marquis.... pardonnez à mon trouble... O ciel ! quel avenir j'envisage !... Pourriez vous ?... mais, non... Cependant vous me fuyez, vous ne répondez pas même à mes lettres.... Quelle froideur ! quel dédain ! l'ai-je mérité ?....

Autre billet du chevalier.

J'Oublie un moment toute mon infortune, pour ne m'occuper que de vos intérêts. Apprenez, madame, les bruits qui courent & qui m'indignent. On dit que le marquis.... Je mourrai avant de le

croire ; mais le public, cet inexorable public !... Impoſez-lui ſilence, ménagez votre gloire, & s'il le faut, ajoutez à mon malheur. Le marquis !.... il auroit ſu vous plaire ! lui ! Vous ignorez peut-être.... Ah ! connoiſſez-le tout entier ; voici une lettre qu'il a écrite, il y a quelques mois, & dont lui-même a donné des copies ; ainſi je ne le trahis point. Vous y verrez l'opinion qu'il a des femmes, vous verrez ſon ſyſtême de ſcélérateſſe avec elles, vous verrez enfin s'il eſt digne de vous approcher.

*Copie de la lettre du marquis de ***, au chevalier de ***.*

ES-tu fou, chevalier, avec tes ſermons que tu qualifies de conſeils, & ton intolérance ſur tout ce qui regarde la galanterie ? tu veux que l'on ſoupire toujours, qu'on ne trompe jamais, qu'on ſoit

de bonne foi, & avec qui? avec les femmes! Pauvre chevalier! de la bonne foi avec des êtres dont l'essence est le manege, & qui estiment l'amour, bien plus par les ruses qu'il suggere, que par les jouissances qu'il donne! Tu vas te rejetter sur les exceptions; j'y croirai, si tu l'exiges; mais, que veux-tu; je n'en ai jamais rencontré.

Quand au plaisir de changer, tu ne l'as point assez approfondi, mon cher, pour le discuter avec moi. Le plus volage est, sans contredit, le plus philosophe, & cette philosophie, par exemple, est merveilleusement adoptée par ce sexe charmant, dont tu es le tendre apologiste.

Une sauvage, abandonnée à l'impulsion de la nature, change pour satisfaire aux *lubies* de son tempérament; une femme policée, pour tacher de s'en faire un. L'une obéit à ce qu'elle a, l'autre cherche ce

qu'elle n'a pas : toutes deux vont au même but, ont les mêmes principes, & employent les mêmes moyens, comme les plus sûrs dans tous les cas. Il n'y a point de caractere à qui l'inconstance ne réussisse. La coquette change par systême, elle a l'air de multiplier ses charmes, en multipliant ses adorateurs; la prude, par équité : elle s'impose extérieurement tant de privations, qu'il est juste que son intérieur n'en souffre pas; rien au monde n'est plus exigeant que l'intérieur d'une Prude. Les étourdies y trouvent leur compte, ce sont toujours quelques bluettes de bonheur qu'elles attrapent en courant. Les femmes voluptueuses (& je pourrois te citer ce qu'il y a de mieux dans ce genre) m'ont juré, dans des quarts-d'heures d'épanchement, que le physique y gagnoit, & que la volupté n'y perdoit pas.

Tu vois que je m'appuie d'auto-

rités reſpectables ; & d'ailleurs, j'ai ſur cela une pratique ſoutenue, qui complette l'évidence de mes raiſonnemens. Voilà donc les femmes décidées volages. Pourquoi diable veux-tu que nous ne le ſoyions pas ? Ce ſentiment romaneſque dont tu me parles, quand il eſt porté à un certain excès, eſt, en quelque ſorte, le néant de l'ame ; il eteint ſon feu, que tu prétends qu'il concentre ; il l'endort, lui ôte le mouvement, la vie, & je ne connois que l'infidélité qui puiſſe rétablir la circulation. Encore eſt-il des cœurs déſeſpérés ſur leſquels elle ne peut rien.

Eh ! que devient l'honnêteté, vas-tu me dire ? Tout ce qu'elle peut, chevalier, tu verras qu'il eſt très-honnête de crever d'ennui, de tenir à un lien qui peſe, de ſe piquer d'un héroïſme bourgeois, & de s'abrutir par délicateſſe. Connois-tu rien de plus lourd à porter qu'une chaîne où

le procédé vous retient, quand le plaisir vous appelle dans un autre? La vie est un éclair, il faut que nos goûts lui ressemblent, qu'ils soient brillans & rapides comme elle. Tu as peut-être rencontré quelquefois dans la société de ces couples soi-disant amoureux & arrangés depuis des siecles, qui, en secret excédés l'un & l'autre, se gardent par ostentation, & pour donner un vernis de mœurs à leur commerce. Ne conviendras-tu point que ces prétendus traits d'un amour exemplaire sont révoltans pour un homme un peu profond, & qui a réfléchi sur la portée du cœur humain?

Je voudrois qu'il y eût peine de bannissement pour tous ceux qui s'aimeroient plus de vingt jours de suite. Je me défie des femmes trop tendres, dissertant à perte de vue sur les charmes d'un union durable, sur l'assortiment des ames, & ces lieux communs de la vieille galan-

terie. Ces raiſonneuſes-là ſont quelquefois plus perfides que d'autres. Vivent les folles! Les théologiennes, en fait de ſentiment, ſont au cœur, ce qu'eſt au palais d'un buveur de l'eau bien clarifiée, on eſt, avec elle, déſaltéré ii triſtement; on languit dans leurs bras, & l'on a ſoif d'autre choſe.

Toi qui, je l'eſpere, nous ſoutiendras bientôt qu'il eſt *monſtrueux* d'être infidele, ſais-tu qu'il faut l'être, pour l'intérêt même des femmes qu'on aime: Ayez une maitreſſe que rien n'alarme, ſûre de vos hommages, convaincue de votre ſentiment, elle en accepte les preuves avec tranquillité, c'eſt-à-dire, ſans reconnoiſſance. Une femme tranquille ne tarde pas à être froide. Sa ſécurité devient préſomption, elle ſe fie à ſes charmes, regarde l'amour comme une dette, croit l'amant trop heureux quant il s'acquitte. Vous lui êtes cher, ſi vous voulèz, mais vous

cessez d'être piquant : elle-même ne fait plus de frais, elle est aimable quand elle peut, pense toujours l'être assez, se repose de tout sur votre ivresse & finit par perdre la sienne. Donnez-lui une rivale, tout se réveille & se ranime ; sa haine pour celle qui lui ravit votre cœur, met en action l'amour qu'elle a pour vous, vous redevenez intéressant, les insomnies commencent : viennent suite les billets du matin. On s'emporte, on se déseſpére, on pleure, & l'on s'embellit en pleurant. Pour mettre ces dames tout à fait dans leur jour il est d'obligation de les tourmenter; leur esprit y gagne, leur ame aussi. Les femmes quittées sont surprises elles-mêmes des ressorts de leur imagination ; elles font plus, cent fois, pour ramener un infidele, qu'elles n'avoient fait pour le séduire ; & je ne les trouve vraiment aimables, que quand elles sont très-malheureuses. Qu'en arrive-t-il ? Les

consolateurs surviennent, on les écoute ; on se familiarise avec leurs propositions ; on y cede, & ce sont des effets qui rentrent, qui circulent dans la société ; le commerce va, les désœuvrés y trouvent leur compte, tout le monde est content.

D'ailleurs, une femme qu'on force à faire un nouveau choix, doit conserver une reconnoissance éternelle à l'amant qui lui procure le charme inexprimable de la vengeance. Ma morale est bonne, je t'en réponds ; je change par indulgence pour moi, & par égard pour les autres. Il ne m'est jamais arrivé de me reposer plus d'un instant sur une même impression. Quand par hazard je vais au spectacle, j'y apporte toujours trois ou quatre intentions qui m'occupent, m'exercent, & me tiennent en haleine ; j'y brave celle que je veux avoir, & j'inquiete celle que j'ai. Voilà les entr'actes remplis. Ce mouvement éternel fixe les yeux

fur moi : les unes me prônent, les autres me déchirent ; toutes me citent, & dans le vrai, celles qui ne m'ont pas eu, ne connoissent pas encore toutes leurs ressources.

Une de mes folies, à moi, c'est de faire faire aux femmes des choses extraordinaires ; il n'y en a pas, qu'en les prenant dant un certain sens, on n'amene au dernier période de l'extravagance ; & quand il s'agit de se distinguer par quelque bonne singularité, les plus réservées deviennent intrépides.

J'ai, depuis quinze jours (cela commence à être mûr) une petite femme qui n'a que le souffle. C'est l'individu le plus frêle que je connoisse, il semble qu'on va la briser quand on la touche. Son caractere a l'air d'être aussi foible, que son *physique* est délié, délicat & fragile ; elle a peur de tout, ne va point au spectacle, de peur des reculades ; craint le *** (où il ne va personne)

à cauſe de la foule. Eh bien! cette femme ſi craintive, ſi peu aguerrie, a eu le courage de me prendre, garder, & elle aura celui de me planter-là, ſi je ne la gagne de vîteſſe. Mais, ce n'eſt rien encore; je vais te conter, à ſon ſujet, une anecdote curieuſe, qui pourra ſervir à l'hiſtoire raiſonnée & philoſophique des femmes de ce ſiecle.

L'idole en queſtion s'aviſe d'aimer éperdument la muſique. Je lui fis naître, un ſoir, la fantaiſie de s'enivrer des délices de l'amour, au ſon des inſtrumens les plus voluptueux placés à une certaine diſtance, pour toutes ſortes de raiſons. La voilà folle de cette idée: toutes les nuits elle ne rêve qu'à l'exécution du projet. Nous prenons jour, & nous choiſiſſons exprès, afin d'avoir des difficultés à vaincre, celui qui en offroit davantage. Elle étoit priée à un grand ſoupé chez la jeune ducheſſe de ***, ſon mari devoit en être.

Comment ſe tirer de là ? Je le répete, dans les jours d'action, rien n'eſt tel que les femmes timides : elles ſont des prodiges de valeur. On mit d'abord la ducheſſe dans la confidence. Il s'agiſſoit de tromper un mari : tout devient facile alors. On ſert, on annonce, on ſe met à table. Ne voilà t-il pas que mon héroïne joue les convulſions, l'évanouiſſement, tous les convives ſe levent & cherchent à la ſecourir ; l'intelligente ducheſſe s'en empare, la conduit dans ſon appartement, la fait ſortir par une iſſue ſecrétement pratiquée pour ſon uſage, & lui confie la clef d'une porte par laquelle on pouvoit s'évader en cas de beſoin. Après cette expédition, elle revient, raſſure tout le monde, certifie que la malade eſt couchée, & s'adreſſant au mari : Soyez tranquille, dit-elle, je vous renverrai demain votre femme dans le meilleur état.

Tu vois d'ici la jolie pélérine ensévelie ſous ſon coqueluchon, empriſonnée dans de petites mules bien étroites, expoſée à toutes les gaietés nocturnes des aimables libertins qui voyagent à cette heure dans Paris, trembler, frémir, chanceler à chaque pas, & de tranſes en tranſes s'acheminer vers ma demeure. Je faiſois le guet à l'entrée de la rue où je loge ; j'apperçois la voyageuſe, & la recueille enfin plus morte que vive ; je la fais paſſer par de longues galeries fort obſcures (car j'avois fait diſcrétement éteindre les lumieres) & la conduis, avec des précautions tout-à-fait magiques, juſqu'à l'intérieur de mon appartement. La volupté elle-même avoit pris ſoin de le décorer ; le jeu des lumieres multiplié par le reflet des glaces, le choix des peintures les plus analogues au moment, tout ſembloit y inviter au plaiſir. Elle ne vit rien de tout cela. A pei-

ne fut-elle entrée, qu'elle se laisse tomber sur la plus molle, la plus sensuelle & la plus employée des ottomanes, où pendant plus d'une heure elle resta sans mouvement. Ce n'étoit pas là mon compte.

Mes clarinets commencerent à jouer, ils la tirerent de sa léthargie. Elle reconnut & comprit à merveille ce signal des grands événemens de la soirée. J'avois recommandé que les premiers airs fussent bien sourds, bien lents, & interrompus par intervalles, afin de ne pas ébranler trop tôt des organes affoiblis par la fatigue. Ses sens par degrés se mirent à *l'unisson*, & heureusement pour moi reprirent leur activité.

Après ce prélude, le soupé sort de dessous le parquet, sur une table garnie de corbeilles de fleurs, éclairée par des girandoles. Tu t'imagines bien que jamais soupé ne fut plus délicat ni plus irritant; tant

qu'il dura, la musique fut vive, gaie, pétulante, quelquefois même un peu bachique; elle se radoucit peu à peu, & nous indiqua le moment d'entrer dans le boudoir. J'aime bien mieux te peindre le triomphe, que de t'en décrire le lieu. Mon orchestre alors part comme un éclair : une musique animée, rapide, expressive, figure la chaleur, la vivacité, & l'intéressante répétition des premieres caresses.

Ce calme passionné qui leur succede, cette langueur, ce recueillement de l'ame, où l'œil détaille ce que la bouche a dévoré, ces momens où l'on jouit mieux parce qu'on est moins pressé de jouir, sont imités par cette harmonie douce, languissante, entrecoupée, qui ressemble à des soupirs. Enfin, de transports en transports, d'extases en extases, je parvins à laisser mes musiciens. Ma belle & nonchalante maîtresse leur demandoit encore

quelques airs, & m'auroit volontiers chargé de l'accompagnement; mais l'aurore, qui commençoit à paroître, vint l'arracher à son ivresse. Je la reconduisis chez mon amie. Et pendant le chemin, elle m'avoua naïvement que jamais concert ne l'avoit tant amusée. Le lendemain on la renvoya à son benêt d'époux; ce qu'il y a de réjouissant, c'est qu'elle contraignit cet imbécille-là d'écrire à la duchesse, pour la remercier du service qu'elle lui avoit rendu, & des soins tout particuliers qu'elle avoit eus de sa femme.

Tu t'imagines bien que ce coup d'éclat finit l'intrigue, il est impossible qu'après cette soirée, madame de *** fasse quelque chose de saillant. J'en ai tiré, je crois, tout le parti possible: & je la rends de grand cœur à la société. Avoue, chevalier, qu'en mille ans, ton raffinement de sensibilité ne te donneroit pas des plaisirs aussi piquans,

& ſur-tout auſſi neufs.

Adieu, j'ai été bien aiſe de t'initier une fois dans des myſteres inconnus aux amans vulgaires. Cette lettre eſt une eſpece de code que je compte publier un jour, pour l'encouragement des dames & l'inſtruction des hommes. Il faut bien éclairer ſon ſiecle, & mériter le beau titre de citoyen.

LETTRE XXIII.

De la marquiſe d'Ercy au chevalier.

OH ! l'excellente découverte ! ne craignez rien, chevalier ! Je ſerai diſcrette : je reſpecterai le motif de votre ſéjour à Paris, & le ſecret de vos amours. Vous voilà donc infidele ? Je n'en voulois rien croire, plus par bonne opinion de moi, que par confiance en vous. Mais, ce qu'il y a de tout à fait amuſant, c'eſt que ce ſoit madame de Senanges que vous me donniez

pour rivale ! Vous avez dû bien rire de ma derniere lettre. Je m'adresse à l'amant de cette femme, pour lui confier tout le mal que j'en pense ; c'est son chevalier que je charge de punir son petit orgueil. Dans quel piege m'avez-vous conduit ? avouez que le tour est *leste*. Je ne vous croyois point de cette force-là. Je suis votre dupe ; c'est un triomphe, je vous en avertis, les dupes comme moi sont rares. J'avois pensé que, de nous deux, c'étoit moi qui aurois l'esprit de tromper la premiere : vous m'avez prévenue, & cela me donne un grand respect pour vous. Vous vous attendiez peut-être que j'allois éclater en reproches : non pas, s'il vous plaît, je ne suis pas persécutante, de mon naturel, je prends les choses plus gaiement. D'ailleurs, des objets trop graves m'occupent, pour que j'aie le tems de jouer un désespoir en regle ; je n'ai pas deux minutes à donner à ce

qu'on appelle un dépit amoureux. Ce ſang froid, ſans doute, eſt piquant pour vous, mais il eſt commode pour moi; &, au terme où nous en ſommes, il eſt juſte que nous nous mettions tous deux fort à notre aiſe. Vous vous imaginez bien que dans l'abandon cruel où vous me laiſſez, je ne tarderai point à trouver des conſolateurs. Comme je ſuis encore *infiniment* jeune, que je ne tombe pas tout à fait des nues, & que ſans être belle comme Mme. de Senanges, je ſuis, dit-on, d'une figure aſſez paſſable, je ne m'alarme point ſur mon ſort, & je ſuis conſolée de votre crime (car les femmes prétendent, je ne ſais pas pourquoi, que l'infidelité en eſt un) j'en ſuis conſolée, dis-je, par la facilité de la vengeance.

Cependant, comme un reſte d'intérêt me parle encore pour vous, je dois vous avertir charitablement de ce qu'un odieux public débite

ſur le compte de votre nouvelle conquête. On ne lui diſpute point ſa jeuneſſe ; elle en a toute la gaucherie, & l'on auroit tort de la chicaner ſur cet article ; mais on lui reproche de n'être rien moins que naïve, & d'avoir la rage de faire l'enfant. On prétend que rien, ſi ce n'eſt ſon ame, n'eſt plus artificiel que ſon teint. Au reſte, ce ſont des myſteres de toilette, dans leſquels il ne nous ſied pas de pénétrer. On me ſoutenoit, l'autre jour, & j'en étois furieuſe, que ſa douceur n'eſt que de l'hypocriſie, que ſon caractere tient le milieu entre la prude & la coquette (toujours en y ajoutant la nuance de la fauſſeté) que très-inceſſamment ſon cœur deviendra banal, & qu'enfin tout ſon eſprit eſt compoſé de reminiſcences. Pardon, chevalier ! mais comme l'amour eſt aveugle, & que tous ceux qu'il bleſſe ne voient guere mieux que lui, j'ai cru devoir vous

fournir quelques lumieres ſur l'objet de votre idolâtrie, je ſuis ſûre que vous m'en ſaurez bon gré. Levez un coin du bandeau, vous verrez peut-être ce que la paſſion vous cache.

A propos, on prétend que madame de Senanges veut vous aſſujettir aux chimeres d'un amour purement ſpéculatif. Vous voilà déclaré ſylphe, je vous en félicite. Mais gare les Gnomes, chevalier ! ils profitent de certains momens ; & madame de Senanges, que l'on calomnie toujours, a, dit-on, pluſieurs de ces momens-là dans la journée.

Je vous ennuie, & je ne conçois pas moi-même pourquoi je vous ai écrit une ſi longue lettre. Ce n'étoit pas mon intention : je ne voulois que vous éclairer ſur le compte de madame de Senanges, & vous tranquilliſer ſur le mien. Adieu, chevalier.



LETTRE XXIV.

Du chevalier à madame d'Ercy.

VOtre *ſang-froid* ne me *pique* point, madame ; mais il me conſoleroit ſi quelque choſe pouvoit conſoler un homme honnête d'avoir à rompre le premier des nœuds auxquels il a dû quelques intervalles de bonheur. L'ironie ſoutenue de votre lettre me prouve combien votre ame eſt maîtreſſe d'elle-même, le peu d'importance qu'elle attachoit à mon ſentiment : je vois, par la maniere dont vous y renoncez, le principe ſecret de mon inconſtance. Votre froideur a commencé mon crime, les circonſtances l'achevent, votre ton le juſtifie. Je ne ſerai point faux en cherchant à pallier mes torts.

Je ſuis reconnoiſſant, je le ſerai toujours, de la vivacité que ſouvent

vent malgré moi vous avez mise à me servir ; je ne prononce votre nom qu'avec attendrissement. D'où vient donc que je suis infidele ? est-ce votre faute ? est-ce la mienne ? Ah ! je le sens, votre caractere ne pouvoit sympathiser long-tems avec le mien. Les détails de votre ambition, ceux de votre coquetterie, vous laissent les graces nécessaires pour conquérir, mais nuisent chez vous aux moyens de conserver. Vous aimez en courant : l'amour n'est pour vous qu'une distraction, une espece d'intermede à l'intrigue : & quand il n'est pas l'affaire la plus importante de la vie, il en est la plus frivole.

Je ne m'expliquerai point sur l'espece d'attachement que j'ai pour madame de Senanges ; mais je la connois, je l'estime, je la respecte, & c'est assez pour repousser l'injustice qui l'attaque. Je serois à la fois inhumain & lâche : si je la lais-

ſois immoler aux propos d'un public méchant & mal inſtruit. Vous ne faites, ſans doute que les répéter; car je ne puis croire que vous ayiez rien inventé des horreurs dont votre lettre eſt remplie. L'amour-propre bleſſé peut rendre injuſte, il ne rend point atroce & barbare. Encore une fois, je vous plains d'une erreur, je ne vous accuſe point d'une infamie. Madame de Senanges eſt enviée, vous êtes crédule, intéreſſée à l'être : par-là tout s'explique. Vous avez pris le poignard de la main de ſes ennemis, mais vous ne l'avez point aiguiſé, & vous n'êtes que l'inſtrument aveugle dont on ſe ſert pour noircir la vertu.

Voulez-vous voir madame de Senanges telle qu'elle eſt? Imaginez le contraire du portrait que vous m'en faites. Je laiſſe à la nature, qui ſeule préſide à tous les charmes, le ſoin de venger ſon teint des outrages de la jalouſie; c'eſt ſon

ame qu'il importe de faire connoître & respecter. La sienne est trop belle pour être fausse. Qu'auroit-elle à cacher ? Croit-on lui enlever ses qualités, en lui supposant des vices qui sont si loin d'elle ? Croit-on la juger quand on la calomnie ? Combien vous rougirez, madame, d'avoir cru si légérement des bruits qu'il étoit si aisé de détruire ! Avec quel plaisir (c'en est un digne de vous) vous justifierez madame de Senanges, aux yeux même de ses accusateurs ! Eclairée par son expérience, combien vous tremblerez pour vous-même, puisque les mœurs, l'honnêteté, l'élévation des sentimens, ne mettent pas celles qui honorent le plus votre sexe, à l'abri des plus noires imputations ! Au reste, madame, si on vous attaquoit jamais (car je crois tout possible, après tout ce qui arrive à madame de Senanges) jugez par la chaleur avec laquelle je viens à son secours,

du zele que je mettrois à vous défendre.

LETTRE XXV.

Du chevalier de Verſenay à madame de Senanges.

QU'ai-je donc fait, madame? car vous êtes trop honnête pour me traiter avec tant de rigueur, ſi je n'étois pas infiniment coupable? & j'aime mieux me ſuppoſer tous les torts, que d'oſer vous en imaginer un. Encore une fois, qu'ai-je donc fait? Voilà trois ſemaines que votre porte m'eſt fermée, que vous ne répondez point à mes lettres, que vous recevez preſque tous les jours un homme ſur le compte duquel vous devez être éclairée. J'ai beau chercher dans ma conduite les motifs de la vôtre, je ne les y trouve point. A Dieu ne plaiſe que je regarde votre ſévérité comme le jeu d'une co-

quetterie barbare, qui n'amene l'amour à l'excès de l'yvresse, que pour déchirer ensuite le cœur sensible qu'elle a blessé. Je mériterois ce qui m'arrive, si j'avois nourri un seul instant cette idée outrageante pour vous. Non, vous me punissez de quelque faute involontaire, & je n'ai pas même le droit de me plaindre.

Ils ont peu duré ces beaux jours où vous me donnâtes des preuves de confiance & d'amitié. Par combien de tourmens vous m'avez fait expier ce plaisir, hélas! si rapide. C'est depuis cette époque de félicité, que tout a changé dans votre cœur & pour le mien. Quelle en est la cause? Je m'interroge je ne me reproche rien, & je pleure un crime que je ne connois pas. Je suis bien malheureux! Ne me faites pas du moins l'injure d'en douter. Quelques autres circonstances se sont mêlées à ma disgra-

ce ; je n'ai apperçu, je n'ai fenti que les peines qui me venoient de vous. Mon ame eſt inacceſſible à toute autre impreſſion, je n'en ai qu'une, elle eſt affreuſe ; mais elle tient à vous, je m'y attache, j'aime à l'approfondir, à m'y concentrer. J'enfonce avec délice le trait qui me tue, & je trouve un charme funeſte à entretenir la douleur dont vous êtes l'objet.

Hélas ! qu'eſt devenu cet intérêt ſi doux, que répandoit ſur toutes mes actions l'eſpoir de ne pas vous déplaire ? Que de nuages brillans & perfides me cachoient un avenir que je ne croyois pas ſi prochain ! Rien, alors, rien ne m'étoit indifférent. Vous chercher, vous attendre, vous appercevoir, obtenir un regard de vous, c'étoit mon bonheur ; les rêves de la nuit, les événemens du jour, tout vous retraçoit à mon imagination, tout occupoit mon cœur.... Dans quelle ſolitude

vous m'avez laissé ! Maintenant tout me fuit, jusqu'à l'espérance, ce bien qui trompe & console. Je ne tiendrois plus à la vie sans le plaisir de répandre des larmes, & de sentir, par l'excès de ma peine, à quel excès vous auriez pu me rendre heureux. Qu'on ne me parle plus de fortune, de gloire, de ces vains honneurs dont je ne briguois la possession tumultueuse, que pour me parer de quelques avantages aux yeux de celle qui les a tous. Tourment de l'ambition, fievre des cœurs arides, les amans heureux te dédaignent, les infortunés t'abhorrent. Ah, madame, vous m'avez rendu affreux ce qui distrait les autres hommes.

Au nom des pleurs dont je mouille ce papier, instruisez-moi du moins des motifs qui vous font agir. M'a t-on calomnié auprès de vous? Ne me cachez rien; je puis me justifier de tout, je ne crains que l'obscurité de mes accusateurs, & le

myſtere que vous m'en faites. Que vous a-t-on dit ? Parlez.... Je meurs ſi vous ne me répondez pas. Accablez-moi tout-à-fait : j'en ſuis réduit à envier un malheur qui ne puiſſe plus croître. L'incertitude où je ſuis eſt plus affreuſe que le déſeſpoir.

LETTRE XXVI.

*Du marquis de*** au chev. de Verſenay.*

JE ne ſais quel attrait, chevalier, me ramene toujours à toi, quand j'ai quelque bonheur à confier ; car ſans me vanter, je n'ai pas beſoin de confident pour mes peines. Tu te rappelles peut-être une certaine lettre que je t'écrivis, il y a quelques mois ; elle fit un bruit, un ſcandale ; on ſe l'arrachoit. J'en ai moi même diſtribué des copies, afin de ſatisfaire à l'avidité des amateurs. Eh bien, il en eſt tombé une entre les mains de madame de Senanges.

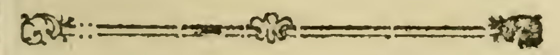
J'aurois cru, d'après l'inflexibilité de ſes principes & la dignité de ſes mœurs gauloiſes, qu'elle pouvoit en être effarouchée. Point ! depuis cette lecture, elle a redoublé d'intérêt pour moi, & me traite mieux que jamais. Elle me prêche un peu, mais avec tant d'aménité, un organe ſi doux, qu'elle détruit elle-même tout l'effet de ſes ſermons. Je crois, Dieu me pardonne, qu'elle auroit quelque envie de me convertir. C'eſt un ſecret que je dépoſe dans ton ſein, & tu ſuivras avec moi, mon cher chevalier, toutes les gradations de mon bonheur. J'ai eu juſqu'ici de ces femmes accommodantes, expéditives & faciles, qui donnent plus de vogue que de conſiſtance. Ma réputation eſt plus brillante que ſolide; il eſt tems de la conduire à ſa maturité, & d'en impoſer à ces dames qui, je ne ſais pourquoi, ſe ſont aviſées de me croire ſuperficiel. Madame de Se-

nanges a justement ce qu'il me faut pour cette opération. Plus je la vois, plus je la trouve estimable. Avec une apparence de légéreté, elle a des goûts solides, de la supériorité dans l'esprit, de l'héroïsme dans l'ame, une noblesse vraie, répandue sur toute sa personne; c'est une femme qui mérite qu'on la distingue; & en lui sacrifiant un mois plein, il est possible de se faire avec elle un très-grand nom.

Comme tu l'as cultivée (très-inutilement, il est vrai) mais assez pour la bien connoître, je te demanderai quelques instructions préliminaires. Quand je tombe dans l'embuscade des honnêtes femmes, je t'avouerai que je me trouve dans un pays perdu. Chevalier, tu me serviras de fanal: tu m'aideras de tes conseils: je te crois miraculeux pour la consultation.

A propos, l'on ne te vois plus chez la belle vicomtesse; te boude-t-on? serois-tu absolument éconduit? j'en

ferois défolé; je voudrois te voir là, pour applaudir à mes progrès, & encourager mou expérience. Je me difpofe à jouer un rôle brillant, mais il me faut un théâtre & des fpectateurs. Quel guerrier aimeroit la gloire, fans l'aiguillon des témoins? Il en eft de même des amans. Bon jour.



LETTRE XXVII.

De madame de Senanges au chevalier.

J'Apprends, monfieur, que vous êtes brouillé avec madame d'Ercy, & je dois vous porter à la revoir. Elle a du crédit, fans doute des qualités. Vous lui avez rendu des foins, elle a pu vous être utile, elle pourroit vous l'être encore, pourquoi rompre avec elle ?... Si elle alloit vous defiervir! Mais non, je fuis injufte, l'intérêt que je prends

à ce qui vous regarde, me rend tout ce que je n'ai jamais été. Vous ne l'aimez donc plus madame d'Ercy !.... Qu'elle eſt à plaindre !.... Si pourtant elle vous aime encore ! Ah ! ménagez ſon amour-propre, ſur-tout ſa ſenſibilité ; il eſt dangereux de bleſſer l'un, il eſt affreux d'affliger l'autre. Vous êtes honnête, votre cœur vous guidera mieux que perſonne. Enfin, monſieur, retournez chez elle.... s'il le faut, non que je vous conſeille de feindre ce que vous ne ſentez plus : changer eſt un malheur, tromper une baſſeſſe. Mais que vos égards la conſolent de ce qu'elle a perdu, vous acquittent de ce qu'elle a fait, & vous conſervent une amie. Si j'étois moins la vôtre, je n'entrerois pas dans tous ces détails ; vous me les rendez intéreſſans.

Je me ſuis bien conſulté, & je me livre à mon amitié pour vous, parce qu'elle eſt pure, méritée ;
parce

parce que je n'en redoute rien.

Je vous l'avoue, j'ai craint votre amour, je me ſuis craint moi-même ; je vous ai fui ; j'ai eu vis-à-vis de vous l'apparence des torts ; j'ai voulu l'avoir, pour vous détacher de moi. Ma porte vous a été fermée, j'ai reçu le marquis avec une affectation dont vous ignoriez le motif ; & j'ai moins appréhendé l'opinion qu'une telle conduite vous donneroit de mes principes, que je ne me ſuis reproché d'avoir écouté l'aveu de vos ſentimens ; je devois vous impoſer ſilence. Comment ne l'ai-je pas fait ? Comment ai-je eu l'imprudence de recevoir vos lettres & d'y répondre ? C'eſt un tort, un tort réel....

Enfin, monſieur, je puis vous revoir... Je le puis ſans danger ; vous ſentez à quelles conditions ; &, ſi je vous ſuis chere, vous n'héſiterez point à vous y ſoumettre.

Mon cœur n'eſt point fait pour

l'amour. Eprouvée par des chagrins vifs, armée de l'expérience des autres, ſoutenue par de bons conſeils, heureuſe ſur-tout du calme dont je jouis, je me ſuis interdit pour toujours une paſſion, dont les commencemens peuvent être doux, mais dont les ſuites m'effraient. La perte de l'honneur, celle du repos, & peut-être un jour l'abandon de l'objet auquel on a tout ſacrifié; voilà le ſort des infortunées, qui paient d'un ſiecle de peines quelques inſtans de bonheur. Et quel bonheur encore, que celui qu'on ſe reproche, qu'on dérobe aux yeux de tous, qu'on voudroit pouvoir ſe cacher à ſoi-même !.... Je mépriſe trop, pour en parler, les êtres qui n'ont plus de remords.

Je me connois : ſi je devenois ſenſible, ma vie ſeroit affreuſe. Je ne m'appartiendrois plus, je dépendrois d'un geſte, d'un mouvement, d'un regard; tout porteroit ſur mon

cœur. Alarmée ſans ſoupçons, déchirée ſans preuves, ſi je ne me défiois pas de mon amant, je me défierois de mes charmes; je ne m'en trouverois jamais aſſez pour lui plaire uniquement: nous ſerions tourmentés tous deux...... Eh! quel ſeroit alors, quel ſeroit mon appui? Il n'en eſt point pour celles qui tremblent de deſcendre dans leur intérieur.... Encore une fois, je tiens à mes réſolutions; j'y tiens plus que jamais, puiſque je conſens à vous recevoir. Vous, monſieur, renoncez au vain eſpoir de porter le trouble dans une ame contente d'elle-même, aſſez douce pour vous pardonner d'avoir eu le projet de lui enlever ſon repos, mais affermie dans ſes principes, & toute entiere à l'amitié.

P. S. Reverrez-vous madame d'Ercy? On prétend qu'elle n'aime pas.. N'importe.... Ce que je vous ai dit, je vous le répete; &, ſi vous ſuivez

mes conſeils, je ne pourrai que vous en applaudir. Si vous imaginiez cependant que votre préſence lui causât de la peine ou de l'embarras !... Enfin, vous ſavez mieux que moi ce qui ſera le plus convenable dans votre poſition, & je pourrois, avec les meilleures intentions du monde, me tromper ſur le genre de procédés qu'elle doit attendre de vous. Je vous renvoie la lettre du marquis, je l'ai parcourue ; elle ne m'a inſpiré que de la pitié. Croyez que perſonne au monde n'apprécie mieux que moi ces êtres frivoles, orgueilleux & cruels, la honte de leur ſexe, le mépris du nôtre, & déſavoués par tous deux ; ils ne ſentent rien, ils ſont punis.

BILLET

Du chevalier à madame de Senanges.

VOus conſentez à me revoir, & vous m'offrez votre amitié... Je

n'examine rien, je me ſoumets à tout; je ſupporterai tout. Je ſuis trop affecté pour vous répondre. Je ſors, & vais tomber à vos pieds.

LETTRE XXVIII.

De madame de Senanges au baron.

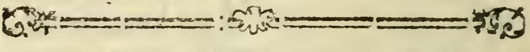
VOtre ſouvenir, vos conſeils, tout ce qui m'aſſure votre amitie, m'eſt précieux; j'aurois dû vous en remercier plutôt. Mais, baron, la vie que je mene eſt ſi diſſipée! Des devoirs, des bienſéances, quelquefois des affaires, tout m'enleve à moi-même, & j'en ſuis bien loin, quand je ne ſuis pas à mes amis. Que j'envie la paix de votre ſolitude! Que vous êtes heureux! Votre ame eſt calme, c'eſt le plus grand des biens; c'eſt le fruit de la vertu: vous en devez jouir; vous en jouirez toujours, & votre bonheur conſoleroit preſque de votre abſen-

ce. Donnez-moi de vos nouvelles, donnez-m'en ſouvent ; j'ai beſoin d'en recevoir. Je cours beaucoup, & je ne m'amuſe pas. Il eſt ſi peu d'êtres vrais ! tant d'apparences trompeuſes ! la bonne foi eſt ſi rare ! je le crains du moins, ſi je le croyois, j'irois habiter un déſert.

J'en conviens avec vous, tout ſentiment trop vif eſt pénible. Il faut ſe commander, ſe vaincre, s'eſtimer toujours, & dédaigner les hommages, ſouvent faux, toujours intéreſſés de la plupart des amans. Les écouter, eſt un tort ; les croire, ſeroit un malheur. Mon indépendance m'eſt chere ; ma gloire me l'eſt plus ; je les conſerverai toutes deux. Moi, j'aimerois ! moi, ſi malheureuſe autrefois, j'entrerois dans une nouvelle carriere de peine ! D'où viennent vos alarmes ? Si vous ſaviez quelle opinion j'ai des hommes, combien les vœux qu'ils nous adreſſent me paroiſſent plus offenſans

que flatteurs ! ſi vous le ſaviez, vous ſeriez raſſuré. Je n'en ai rencontré qu'un ſeul qui ſe ſoit préſervé du danger de l'exemple. Il n'a point les défauts de ſes ſemblables, il eſt votre ami : mais je ſuis juſte pour lui, ſans qu'il ſoit dangereux pour moi. Mes réflexions m'ont armée contre tous. Je ne connois, je ne veux connoître que l'amitié. Le chevalier a, ſi j'oſe le dire, puiſé dans votre ame ; il vous apprécie, & c'eſt pour cela que je le diſtingue. Nous avons ſouvent parlé de vous enſemble : peu de perſonnes ſont dignes d'en parler comme lui. Mon oncle doit vous écrire. Ne le croyez pas, s'il vous mande que je ſuis triſte. Ses bontés, ſa tendreſſe pour moi, lui font de ſes craintes des réalités. Cet oncle adorable eſt un pere, & quel pere ! Qu'il vive plus long-tems que moi ! c'eſt le vœu de mon cœur. On dit que le chevalier a aimé madame d'Ercy. Peut-être il l'aime

encore, cela me paroît tout ſimple : elle eſt belle, elle doit l'enchaîner. Votre lettre m'a alarmée. Je me ſuis examinée ; je ſuis contente de cet examen, & pénétrée du motif de vos inquiétudes ; mais ſoyez tranquille, j'ai votre amitié, que me faut-il de plus ?



LETTRE XXIX.

Du baron au chevalier.

J'Ai reçu, chevalier, une lettre de madame de Senanges, & j'exige de vous que vous vous taiſiez ſur la confidence que je vous en fais. Elle a l'air d'être bien aiſe de vous connoître ; mais il ſeroit néceſſaire que nous cauſaſſions enſemble ſur l'eſprit général de ſa lettre. Je ne vous en dirai rien par écrit ; je ſens pour vous l'importance d'un entretien détaillé. Si vous le deſirez, cet entretien, vous vous

arracherez pour quelques mois au tumulte, au vertige de Paris & de votre imagination, pour venir respirer dans ma solitude. Ma proposition vous révoltera d'abord. Je sais avec quel empire on est retenu par une passion naissante & le perfide espoir d'un bonheur, trop souvent plus qu'incertain ; mais je connois encore mieux pour vous les dangers du séjour, que je ne connois les horreurs de la séparation. L'habitude prolongée devient aussi impérieuse que l'amour même. On se familiarise avec l'idee vague d'un plaisir qui n'arrive point, avec des peines dont le sentiment s'émousse, & dégénere en une langueur pire que les tourments de l'activité. On use ainsi son courage en plaintes stériles, sa force en inquiétudes fatiguantes. Le ressort de l'ame se détend, on s'accoutume à être foible, insensiblement on devient lâche ; enfin on perd l'estime de soi, &

c'eſt alors que tout eſt perdu. L'être infortuné qui ſe mépriſe n'a d'aſyle que le tombeau. Je peins ſans ménagement, parce qu'avec les hommes de votre âge, l'amitié vraie meſure la force de ſes conſeils à celle des paſſions qu'elle doit diriger ou détruire.

Voici la belle ſaiſon : c'eſt un moment de chaleur & d'énergie pour toute la nature. N'y auroit-il que les ames qui ne participaſſent point à ce renouvellement général ? Croyez-moi, chevalier, venez repoſer vos ſens dans ma retraite, venez-y rafraichir, ſi j'oſe m'exprimer ainſi, une ame deſſéchée par la crainte, enflammée par l'eſpérance, brûlée par toutes les ardeurs de l'âge & d'une imagination éblouie.

Vous trouverez ici un beau ciel, un ſite pittoreſque, des côteaux paiſibles, une forêt majeſtueuſe, le ſpectacle des travaux & des vertus

champêtres, le mouvement d'une vie occupée, le tableau de l'innocence & la gaieté qui l'accompagne; vous y trouverez des mœurs, du calme, un air ſalubre, des livres & un ami. Vous ne connoiſſez pas encore le plaiſir de ſe lever avec le jour, d'aller, un *Montaigne* à la main, ſe promener ſur les bords d'un étang ſolitaire, de fortifier les leçons du Philoſophe, par le recueillement de l'homme ſenſible, par cette admiration religieuſe qu'inſpire l'aſpect des campagnes, & de n'être interrompu, dans ſes utiles rêveries, que par la rencontre d'un mortel vrai qui vous ſerre dans ſes bras, partage vos plaiſirs, & ne craint point d'entrer dans le ſecret de vos peines.

C'eſt dans mes prairies que croît le baume ſalutaire à vos bleſſures; c'eſt en s'enfonçant dans l'obſcurité des bois, en graviſſant une colline, en ouvrant ſon cœur à la voix d'un

honnête homme, qu'on affermit le sien, qu'on apprend à se créer des plaisirs nobles, qui dédommagent des efforts qu'ils ont coûtés, & surtout à respecter les principes de la femme vertueuse qu'on aime & qu'on cherchoit à dégrader.

Mon ami, le bonheur n'est que la récompense de la force mise en action.

Croyez-vous y atteindre, tant que vous respirerez l'air envenimé de la capitale? Le désordre y est autorisé par l'exemple, la foiblesse y est en quelque sorte indispensable : on suit la pente, l'abyme est au bout. Les bons naturels luttent quelque tems, mais enfin le torrent les emporte, & ceux qu'il entraîne ont d'autant plus à plaindre, qu'il se joint aux remords d'un vice qui leur est étranger, des retours impuissans vers l'honnêteté qu'ils ont perdue. Corrompre & être corrompu, disoit Tacite, voilà ce qu'on appelle le

train

train du ſiecle. Il ſemble qu'en écrivant cette ſentence foudroyante, le peintre des Néron & des Tibere ait deviné la plaie incurable de nos mœurs, & l'état actuel de nôtre ſociété. Tous les liens y ſont rompus, tous les principes renverſés. A force de généraliſer la vertu, on parvient à l'anéantir. Sous prétexte d'être Philoſophe, on n'eſt ni père, ni époux, ni citoyen. L'adultere n'eſt plus qu'un vieux mot de mauvais ton ; ce qu'il déſigne eſt reçu, accrédité, affiché même, en cas de beſoin. La probité pleure, la vertu ſe cache, la ſcélérateſſe leve le front, & il n'y a plus de frein à attendre pour la corruption, quand une fois la pudeur du vice a diſparu.

A propos, chevalier, voyez-vous encore le marquis de *** ? Défiez-vous des hommes qui lui reſſemblent, ils m'ont toujours fait horreur ; & quand je les avois ſous les yeux, je les appellois les chenilles

du dix-huitieme ſiecle. Redoutez de pareilles haiſons ; n'héſitez pas à les rompre. Point de molleſſe , point de ces miſérables bienſéances de ſociété , qui mettent une politique coupable à la place de cette ſévérité courageuſe , la ſauve-garde des mœurs , & de la dignité du citoyen.

Pardon , chevalier ? cet élan d'indignation vient de mon amitié pour vous. Encore une fois , arrachez-vous pour quelque tems à tous les dangers qui vous environnent. J'ai des raiſons pour vous en preſſer. Mon cœur vous deſire , l'ombre de mes forêts s'épaiſſit pour vous recevoir , la conſolation vous y attend. Venez renaître à la nature , à vous-même , & retrouver le bonheur dans les embraſſemens de votre ami.

LETTRE XXX.

Du chevalier au baron.

O Reſpectable ami ! j'ai baigné des larmes de la reconnoiſſance

chaque ligne de votre lettre, de cette lettre où la vertu reſpire, où votre ame eſt toute entiere, où vous me donnez les conſeils les plus attendriſſans, que ma raiſon adopte, & que mon cœur rejette. Ce cœur eſt enchaîné; il s'attache à ſon lien. Je pleure de ne pouvoir aller vers vous; je pleure, & je reſte... Ma félicité, ma vie eſt aux lieux que madame de Senanges habite. Elle vous a écrit. Peut-être avez-vous entrevu que je ſerois malheureux... N'importe; je ne puis la quitter. Sa porte m'a été fermée, ce n'eſt que depuis quelques jours qu'elle conſent à me recevoir, & je m'éloignerois! & je ne profiterois pas des inſtans de mon bonheur!.... Qu'eſt-ce donc qu'elle vous a mandé? Que vous êtes cruel! Suis-je haï? Dites.. Non, gardez-vous de me l'apprendre: j'en mourrois; laiſſez-moi mes chimeres, mon eſpérance, elle eſt mon ſeul plaiſir: ne m'en privez

point. Puiſque vous l'exigez, je vous garderai le ſecret ſur la confidence que vous me faites. Eh! pourquoi ne voulez-vous pas ?..... Pardonnez à mon trouble, à mon inquiétude : mes idées ſe croiſent, ſe combattent, ſe brouillent : tout eſt confus dans mon eſprit, à mes yeux : ils ne voient bien que madame de Senanges. Si vous ſaviez quelles cruelles conditions elle m'impoſe! j'y ſouſcrirai, je la toucherai par ma ſoumiſſion, ſi je ne puis la déſarmer par l'excès de mon amour. Moi, ne pas reſpecter ſes principes! Moi! Fiez-vous-en à cette femme adorable pour épurer le feu qu'elle inſpire, pour élever juſqu'à elle le cœur qu'elle embraſe, pour n'y rien laiſſer que de noble! de délicat, d'héroïque même. Oui, qu'il s'ouvre un champ d'honneur; je ſuis un héros pour la mériter. Je me croyois honnête avant de la connoître, & je rougis aujourd'hui

de ce que j'étois alors. Il ſemble qu'elle m'aït fait une ame exprès pour l'aimer. O pouvoir ſacré du penchant qui m'occupe ! O ſentiment d'un cœur exalté ! Enthouſiaſme de l'amour ! tu rends capable des efforts les plus pénibles, & des plus grands ſacrifices ! Ne craignez rien, baron, l'époque honorable de ma vie, eſt l'inſtant où j'ai connu madame de Senanges. Je me ſens digne de lui plaire, & par ma préſomption même, vous pouvez juger de mon retour à la vertu. Oui, oui, je romprai avec le marquis ; je ne l'ai cru qu'étourdi ; il eſt vicieux, j'y renonce. Adieu, baron. Excuſez le déſordre de ma lettre. O vous, le modele des amis, ne m'oubliez pas, ne m'abandonnez jamais : je ſuis hors d'état d'écouter les conſeils ; mais je crains bien d'avoir beſoin de conſolations.

LETTRE XXXI.

Du chevalier à madame de Senanges.

AH ! pardon, pardon, madame, si je vous écrits malgré votre défenſe. C'eſt un mouvement involontaire ; c'eſt le beſoin de mon cœur, il m'eſt impoſſible d'y réſiſter. Je viens de relire votre derniere lettre, cette lettre qui m'a enivré dans l'inſtant où je l'ai reçue, m'afflige aujourd'hui ; j'en ai recueilli toutes les expreſſions, ma mémoire les a fidelement retenues ; elle ne contient pas un ſeul mot qui ne me déſeſpere.

Soyez mon ami, dites-vous ; moi, votre ami ! moi, madame ! Avez-vous bien ſongé à cet arrêt, quand votre main l'a tracé ? Mais non, l'ordre vous a échappé, ſans le moindre retour de votre part ſur les peines de l'exécution. Je ne vous

ai point aſſez dit à quel excès je vous aime. Vous êtes l'être céleſte que mes deſirs ont cherché long-tems, ſans pouvoir le trouver. Mon cœur a été diſtrait, ſouvent fatigué, le voilà rempli. Je connois, comme vous, les charmes de l'amitié; ſes chaînes ſont douces, ſes jours tranquilles; mais que l'amour a de charmans orages! L'amitié !.... Non, je ne puis, je ne pourrai jamais m'en contenter; elle eſt ſi froide, ſi paiſible! Dans certains momens, la vôtre même ne me ſatisfait point; je renonce au traité, je maudis la raiſon, j'abjure ma promeſſe; enſuite, je me rappelle vos ordres, & j'expie par mes remords la révolte de mes ſentimens.

Mais, comment vous entendre parler, vous voir ſourire, ſans éprouver ce trouble involontaire, ces impreſſions délicieuſes, dont il eſt impoſſible de triompher? Comment ſe fait-il que, de jour en jour,

je découvre en vous de nouveaux moyens de plaire, de féduire, d'enchanter ? J'ai détaillé tous vos traits; chacun d'eux renferme un charme qui lui eft propre, que je crois connoître, dont j'emporte l'image en votre abfence. Vous revois-je? mes yeux font frappés d'une foule d'attraits qu'il n'avoient pas encore apperçus. C'eft dans votre efprit, c'eft fur-tout dans votre ame qu'il faut chercher le fecret de votre phyfionomie.... Dieu! qu'il feroit doux de l'y trouver!

Ceffez, madame, de me condamner à un fentiment réfléchi, modéré; ce rayon de la divinité, cette flamme qui me brûle & m'anime, n'eft autre chofe que l'amour; & vous pouvez me l'interdire! & vous ofez le combattre! Vous redoutez l'abandon de l'objet auquel vous auriez tout facrifié! Ah! ceffez de craindre; vos charmes vous répondent du préfent, vos vertus de l'avenir.

Si j'étois jamais aimé, ſi je pouvois en obtenir la douce certitude, ce bonheur ne feroit que reſſerrer mes liens : il ajouteroit l'ivreſſe de la reconnoiſſance à l'égarement de l'amour. L'ingratitude la plus coupable eſt celle d'un amant qui s'arme de ſa félicité même contre l'objet auquel il la doit, & devient plus cruel, à meſure qu'on le rend plus heureux. Les moindres faveurs d'une femme qu'on aime, ſont des bienfaits ineſtimables ; & les ames délicates s'enchaînent par les mêmes cauſes qui détachent celles qui ne le ſont pas.

Mais, quel tableau vais-je vous faire ? Peut-être va-t-il exciter votre courroux ? Encore une fois, pardon ; j'ai tort de me plaindre, je m'en repens, je m'en accuſe. Puiſque vous m'avez permis de vous revoir, je ſuis heureux. Souffrez ſeulement que je vous écrive, & ne me privez point de vos lettres. C'eſt dans le

développement de votre ame honnête, que je puiſe le courage néceſſaire à la mienne; vos lettres ſeules me donneront la force de vous obéir. Je me défends toutes les prétentions de l'amour : ah ! laiſſez-m'en les ſoins.

P. S. Non, madame, malgré votre conſeil, je ne reverrai point madame d'Ercy, j'y ſuis réſolu. Ce n'eſt pas un ſacrifice que je vous fais, vous ne voudriez pas l'accepter ; c'eſt un devoir que je m'impoſe. Si vous ſaviez quelle lettre elle m'a écrite !... Mais, c'eſt trop long-tems parler d'elle, je ne veux m'occuper que de vous.... De grace, répondez-moi, deux lignes, deux mots, un ſeul !.... Je tremble de n'être pas écouté.

LETTRE XXXII.

De madame de Senanges au chevalier.

OUi, monſieur, c'eſt un parti pris. Je ne veux plus entendre

parler de l'amour, (même du vôtre) je ne le voudrai jamais. Je ſerois bien fâchée de m'apprivoiſer avec lui ; je le crains tous les jours davantage, & cette crainte, je cherche à l'augmenter. Aidez-moi dans mon projet : cet effort eſt digne de vous, & je vous promets en récompenſe tous les ſentimens de l'amitié. Un moment, ne criez pas à l'injuſtice. Je ne ſuis que raiſonnable, & je vais vous en donner la preuve. Vous aimez mes lettres, vous le dites au moins : elles vous ſont néceſſaires ; vous y puiſerez le courage que j'exige de vous... Oh ! tant mieux ; je continuerai de vous écrire ; mais ſongez-y, c'eſt à condition que vous ſerez bien courageux. Plus de lettres ; pour peu que votre foibleſſe recommence, voilà qui eſt dit. Il ne faut pas vous enlever tout en un jour ; & puis il n'y a point de mal à cauſer avec ſon ami. Je vous prêcherai ſouvent, je vous ennuyerai

quelquefois, je n'y vois d'inconvenient que pour vous. Encore un coup, je vous accorde cet article. N'eſt-ce pas que je ſuis bien bonne ? Trop, peut-être; comment ſe corriger? Y travailler eſt pénible, le ſuccès incertain? de là le découragement, état fâcheux, le plus fâcheux de tous. Je vous tiens parole; voilà déja un petit trait de morale; il n'eſt guere amené, celui-là. Combien de choſes inexplicables! On n'eſt pas femme pour rien.

LETTRE XXXIII.

Du chevalier à madame de Senanges.

VOus ne recevez plus le marquis! J'étois bien ſûr, madame, que vous ne le ſouffririez pas long-tems dans votre ſociété; ils ne ſont pas dignes d'y être admis; ces êtres dont la fatuité s'exagere les ſuccès, qui affichent tout, ne méritent rien; & finiſſent par ſe

faire

faire accroire ce qu'ils ont tant d'envie de perſuader aux autres.

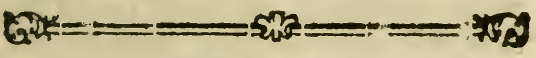
Je ſuis loin de penſer que de conſeils timides & quelques réflexions de ma part vous aient déterminée au parti que vous venez de prendre. Vous n'avez beſoin que de vous-même pour vous décider, & l'on n'a pas plus d'influence ſur vos actions que ſur vos ſentimens. Quoi qu'il en ſoit, & vous me permettez d'en convenir, je jouis de la diſgrace du marquis. Il me déſeſpéroit, lui, ſon babil, ſes déclarations, & ſes bonnes fortunes !.... Il avoit la rage de vous baiſer la main : enfin il en va perdre l'habitude.

Quelle étoit donc cette femme qui eſt reſtée avant-hier ſi long-tems chez vous ? Elle avoit de l'humeur, elle déclamoit contre l'amour ; & vous, madame, vous l'écoutiez ! J'abhorre les prudes, & celle là de préférence. Elle diſſerte ſans ceſſe ; elle analyſe tout ; moi, je n'ana-

lyſe rien ; je ſerois bien fâché d'analyſer le ſentiment. Cette femme eſt de marbre. Ses calculs ſont froids, ils doivent être faux.

La derniere fois que nous causâmes enſemble, vous m'avez ordonné d'être moins triſte : & je fais ce que je peux pour vous obéir ; mais, puis-je me commander ?..... Ah ! madame, je ne me reconnois plus ; chaque inſtant de ma vie eſt troublé ; le bonheur de vous voir l'eſt par la crainte qu'il ne s'évanouiſſe, & je redoute, en arrivant chez vous, l'inſtant cruel où il faudra vous quitter. Quel déchirement j'éprouve, quand nous nous ſéparons ! Avec quelle émotion je penſe à vous ! Ma paſſion m'égare, elle me rend injuſte, vous n'arrêtez les yeux ſur perſonne, que le regard le plus rapide ne me laiſſe une inquiétude affreuſe. Vous valez mieux que tout, vous me tenez lieu de tout, vous m'avez fait tout oublier !... Hélas,

je m'en apperçois, je m'étois promis, pour vous plaire, de ne vous entretenir que de choses indifférentes.... Je n'ai pu vous parler que de mon amour.



LETTRE XXXIV.

*Du marquis de *** au chevalier.*

JE n'entends plus rien ni aux hommes ni aux femmes. Tu es singulier, au moins, avec les bonnes qualités de ton cœur & les bizarreries de ta conduite. Je me trouve dans un moment de crise : poursuivi par une meute aboyante de créanciers, j'ai, pour appaiser le grand feu de ces messieurs, besoin de trois cents louis, tu me les envoies de la meilleure grace du monde ; je te sais gré de l'à-propos, je vais te chercher, & ne te trouve point ; tu m'éludes dans les lieux publics, & il semble que tu affectes d'échap-

per à ma reconnoiſſance. T'explique qui voudra. J'ai pour tant d'excellentes choſes à te dire. Ma vie eſt un tiſſu d'évenemens qui ſe font valoir les uns par les autres, & j'ai peine moi-même à en ſuivre le fil, tant il ſe mêle de jour en jour.

Premièrement, je ſuis chaſſé de chez madame de Senanges : cette femme eſt indéfiniſſable. Elle te congédie & me reçoit; elle te rappelle & m'expulſe. Il y a là-dedans un jeu croiſé, une coquetterie étourdiſſante, qui me piqueroit ſans le prodigieux uſage que j'ai de ces galantes révolutions. S'acharner à une femme, c'eſt le moyen d'en perdre vingt. Ta madame de Senanges étoit pourtant ce qu'il me falloit pour le moment; je cherchois une maîtreſſe à principes; j'en avoit beſoin pour achever ma célébrité; elle ne veut ſe prêter à rien, ma gloire ne la touche pas, que veux-tu que j'y faſſe? J'en ſuis tout conſolé; & tu con-

ſolé & tu conviendras que j'ai de quoi l'être. On m'a mené chez madame d'Ercy, où j'ai déja fait des progrès incroyables. Voilà ce qui s'appelle une femme ! Affaires, intrigues amoureuſes, ruptures, perfidies, elle concilie tout, fait tout aller; elle culbuteroit un royaume, en cas de beſoin. Je l'aime avec une tendreſſe peu commune; & tout ce que je crains en la prenant, c'eſt qu'il me ſoit difficile de la quitter.

Elle a je ne ſais quoi qui retient; & je paſſe fort bien une heure avec elle, ſans trop ſouhaiter d'être ailleurs. Je ne conçois pas que tu l'aies abandonnée avec autant de courage & de ſang-froid; c'eſt un coup de maître que je t'envie, & je me ſens toute la chaleur de l'émulation.

Elle a vraiment du crédit; elle promet à tout le monde, ne tient parole à perſonne, raiſonne politique, Dieu ſait!

Un de ces matins, elle m'avoit donné rendez-vous chez elle de très-bonne heure. J'arrive, on me dit qu'il n'eſt pas jour : je parle à ſes femmes ; on m'introduit, & préliminairement on me fait paſſer par la ſalle *d'audience*. Je ne pus m'empêcher de rire en la traverſant. Elle étoit pleine de gens de toute eſpece. L'un tenoit un placet, l'autre un mémoire ; on me montra le curé de la paroiſſe, & à côté du prélat, un hiſtrion de province, qui ſollicite un ordre de début dans les rôles de Criſpin. A travers cette foule béante qui attendoit avec une impatience reſpectueuſe le réveil de la marquiſe, je pénetre juſqu'au ſanctuaire où elle répoſe. Je ne connois point de chambre à coucher plus voluptueuſe, d'alcove plus délicieuſe ; les glaces y ſont placées avec toute l'intelligence d'une femme qui aime à ſavoir ce qu'elle fait. Tandis que j'admirois les temple,

on en réveille la déesse. Son premier mot est pour gronder ; elle souleve ses longues paupieres , ouvre les yeux , les referme , les ouvre encore , m'apperçoit , veut me quereller , éclate de rire & s'appaise. Sa coëffure de nuit étoit un peu dérangée, & n'en étoit que mieux; son teint me parut animé de ce vif incarnat que développent le calme & la fraîcheur du sommeil ; les rubans de de son corset flottoient négligemment , & laissoient mes regards errer sur toutes les graces d'un désordre médité. Je t'avouerai que , sans ses femmes..... Mais il fallut être décent en dépit de moi , & que sais-je ? peut-être en dépit d'elle.

Après quelques entreprises peu suivies de ma part , & quelques minauderies de la sienne , on fit entrer le singe & les deux secrétaires. Chacun se mit à son poste , le singe sauta sur le lit , y fit cent gambades , cent impertinences , & pensa me dé-

visager, parce qu'il est jaloux. Les secrétaires se placerent aux deux côtés du lit : elle leur dictoit tour-à-tour, à l'un, le vaudeville courant & quelques vers libertins faits par un abbé ; à l'autre, des instructions & des notes pour le prochain voyage de la cour ; moi, j'y ajoutois de tems en tems quelques apostilles. Les secrétaires rioient sous cape, le singe grinçoit les dents, les femmes de la marquise bâilloient, & tout contribuoit à la perfection du tableau.

Enfin madame d'Ercy se leve. Par des mouvements étudiés, elle me laisse voir une foule de charmes qu'elle me supplie de ne pas regarder, & voilà mon joli ministre à sa toilette, en peignoir élégamment rattaché avec des nœuds couleur de rose. On fait entrer alors les pauvres aspirans de l'anti-chambre. Elle dit un mot, jette un coup d'œil, caresse le crispin, ne prend pas

garde au curé, reçoit étourdiment ce qu'on lui préſente, m'ordonne de tirer tous les cordons de ſes ſonnettes, demande ſes chevaux, renvoie ſon monde, s'habille, me congédie, & part pour V... où, s'il faut l'en croire, on ne finit rien ſans elle.

Cette deſcription, chevalier, ne te donne-t-elle pas des rémords effroyables? Madame d'Ercy eſt unique. Elle m'a déja procuré des renſeignemens merveilleux, & conſeillé je ne ſais combien de petites noirceurs, qui réellement ſont d'un très-grand prix, par le mouvement qu'elles vont donner à la ſociété... Elle poſſede au ſuprême dégré l'érudition des cercles, manie avec une dextérité rare le ſtyle du ridicule, & nous ſommes de force pour bouleverſer Paris, à nous deux, quand la fantaiſie nous en prendra.

Ce qui me déplaît en elle, c'eſt ſon obſtination, que rien ne peut

vaincre. Par exemple, elle veut abſolument que j'aie eu madame de Senanges ; j'ai beau l'aſſurer que cela n'eſt pas, que j'en ſerois sûrement inſtruit, elle prétend que cela doit être, que le contraire eſt fabuleux, & qu'il faut en tout obſerver les vraiſemblances : elle me met dans une fureur ! Si j'avois été bien avec madame de Senanges, tu ſens à merveille que je ne ſerois pas aſſez enfant pour le taire ; je n'aurois pas manqué ſur-tout de t'en faire part, ce ſont de ces procédés qu'on ſe doit entre amis : mais, d'honneur, j'ai échoué, & je l'avoue avec une ſorte de confuſion. A Dieu ne plaiſe que je calomnie jamais ce ſexe infortuné, qui n'a de vengeance que ſes pleurs, & auquel ſa foibleſſe phyſique & morale ne laiſſe pour toute arme, que la probité des attaques, la ſenſibilité des vainqueurs.

Au reſte, tous ces bruits n'auront

qu'un tems, & madame de Senanges ne ſera point perdue pour m'avoir ſur ſon compte. Tout ce que j'y vois de fâcheux pour elle, c'eſt qu'elle en aura l'étalage ſans en tirer le profit : auſſi tu conviendras qu'elle s'eſt mal conduite. On lui ſuppoſe une tête vive, c'eſt le grélot qui attire ; on croit que la folie n'eſt pas loin, on court, on arrive, & l'on eſt pris pour dupe.

Adieu, chevalier : quand te verrai-je ? Ne ſois pas inquiet de ton argent : tu es un ami bien eſſentiel, & je n'ai garde de l'oublier. Ce ſouvenir me ſera utile dans plus d'une occaſion.

Billet du chevalier au marquis.

VOus connoiſſez l'opinion que j'ai de madame de Senanges, on doit du reſpect à une femme comme elle, & je regarderois comme des offenſes perſonnelles tous les propos légers que vous tiendriez

ſur ſon compte. Je vous ſupplie d'y faire attention, un peu plus ſérieuſement qu'à la dette dont vous me parlez, & que j'oublie juſqu'à ce que vos affaires vous permettent de vous en ſouvenir.

LETTRE XXXV.

De madame de Senanges au chevalier.

JE ne vous écris, monſieur, que pour vous faire part du retour du maréchal de ***; allez le voir; il eſt prévenu. C'eſt un homme qui vous ſervira, ſans mettre d'affiches à ſes ſervices; il a beaucoup de franchiſes, une grandeur vraie, & une ame un peu paladine, dans un ſiecle où il y a ſi peu de chevalerie! Puiſque vous demandez, ne négligez donc pas les démarches pour obtenir; il eſt indiſpenſable que je me mette à la tête de tout cela; & que j'agiſſe à votre défaut; le voulez-

voulez-vous ? Oh ! oui, vous consentirez que je partage avec madame d'Ercy le bonheur de vous être utile. J'ai des amis solides ; ils sont peu courtisans, mais fort estimés à la cour ; ils promettent. Que je serois heureuse, s'ils pouvoient réussir ! Il est juste que l'amitié ait ses jouissances contre l'amour.

Vous avez raison ; je n'ai consulté que moi en congédiant le marquis ; vos réflexions n'ont fait que précipiter l'effet des miennes. Le ciel me préserve de me conduire jamais par un mouvement étranger ! A votre âge, on peut donner un bon conseil ; mais pour une femme, il n'est presque jamais bon de le suivre. Vous m'aviez conseillé pour vous peut-être ; je n'ai dû agir que pour moi... Eh ! pouvois-je recevoir longtems le marquis ; après ce que j'en sais & ce que j'en ai vu ? Ah ! monsieur, profitez de son exemple, gardez-vous bien de lui ressembler. Sé-

duire, feindre, tromper, mentir ſans ceſſe, & mentir, à qui? Au cœur qui vous eſt ouvert, jouir des larmes qu'on fait répandre, s'honorer de ſes perfidies, les compter pour des triomphes, aſſocier des êtres dignes d'un meilleur ſort aux créatures les plus mépriſables; quels affreux plaiſirs! Et voilà les hommes à qui la plupart des femmes confient leur bonheur, leur réputation! Quels hommes! quelles femmes! quel monde! il faut le fuir, ou du moins le juger.

Eh! mon dieu! quelle belle colere me tranſporte! Mais enfin, je n'en ſuis pas moins ſenſible à tout ce que vous m'écrivez; vous ne penſez point comme les monſtres dont je parlois tout à l'heure, j'en ſuis ſûre, & voilà pourquoi je n'ai pas craint de vous mettre de moitié dans mon indignation contr'eux. Vous n'avez qu'un défaut, c'eſt de croire que l'amitié ne vaut pas l'amour; tachez donc de vous en corriger.

LETTRE XXXVI.

De madame de Senanges au chevalier.

EN rentrant, monſieur, j'ai trouvé votre nom ſur ma liſte, & j'ai été ſincérement fâchée de ne m'être pas trouvée chez moi pour vous recevoir. A quelle heure êtes-vous donc venu? J'ai ſorti le plus tard que j'ai pu, & je ne ſais pourquoi je ſuis mécontente de ma ſoirée; je l'ai paſſée à m'ennuyer, à faire les plus triſtes viſites, hélas! à voir des gens tout auſſi fiers d'avoir des échaſſes, qu'un mérite à eux; & puis des ames foibles à qui cet extérieur en impoſe; & puis des petites ames, pour leſquelles c'eſt tout, & la vertu rien; la morgue fait pitié, la baſſeſſe indigne.

J'ai été ſouper dans une maiſon de deuil; je croyois trouver des gens triſtes... Je n'en cherchois point d'autres. Ah! quels cœurs il y a

dans le monde ! Une femme qui vient de perdre ſa mere, une mere regretable, & qui me diſoit à l'oreille : je n'ai jamais ſouhaité d'aller au bal, que depuis que cela m'eſt impoſſible. Ah, madame, lui ai-je répondu, dites-le bien bas.

Cette femme cependant eſt liée avec des prudes, jouit d'une bonne réputation, affiche l'exactitude à ſes devoirs. Qu'on juge encore ſur les apparences ! J'aimerois mieux qu'elle eût une tête bien folle : je pardonne plutôt des fautes continues de legéreté, qu'un inſtant de mauvais naturel.

Ne parlez point de cela, je ne le dirai qu'à vous ; je ſerois bien fâchée de donner d'elle une marque déſavantageuſe : il eſt poſſible auſſi qu'elle ne ſoit qu'inconſidérée dans ſes propos. J'aime à croire tout ce qui juſtifie, & je me ſens plus que jamais portée à l'indulgence.

Fin de la premiere Partie.

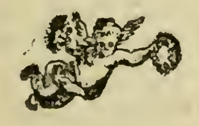
LES SACRIFICES DE L'AMOUR, OU LETTRES

De la Vicomtesse de SENANGES, & *du Chevalier de* VERSENAY.

PAR M. DORAT.

Vulnus alit venis, & cæco carpitur igni.

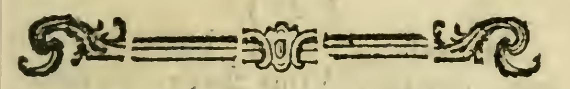
SECONDE PARTIE.



A AVIGNON,

Chez JEAN - ALBERT JOLY, Imprimeur & Libraire.

1793.



LETTRES *DE LA VICOMTESSE* DE SENANGES *ET DU CHEVALIER* *DE VERSENAY.*

LETTRE XXXVII.

*De la marquiſe d'Ercy au M.is de ***.*

COnvenez donc que vous êtes un homme bien odieux. Je vais ſouper à la délicieuſe maiſon de campagne de madame *** dans l'eſpérance de vous y rencontrer, & l'on n'entend pas parler de vous ! C'eſt le ſéjour le plus riant, mais la ſociété la plus morne. J'aurai des vapeurs pour quinze jours, & vous en ſerez cauſe.

Au reſte, voici l'hiſtoire de mon voyage. Vous ſavez, ou vous ne ſavez pas, que, pour arriver là, il faut paſſer un bac; imaginez-vous que mes chevaux, par un caprice qui n'a pas laiſſé que de m'étourdir, vouloient abſolument me mener tout droit dans la riviere; ils étoient vraiment mal intentionés ce jour-là; & comme je ne nage pas bien, j'ai mieux aimé deſcendre de voiture, pour ne pas les gêner. Un charretier bien ivre, ſcandaliſé de de leur fantaiſie, s'eſt mis à les fouetter de toute ſa force, par bon procédé pour moi; un de mes gens a attrapé un coup de fouet: il a battu le charretier, qui a juré de ſon mieux, & ce mieux-là, je ne le connoiſſois pas encore. Nous voilà donc dans le bac, avec beaucoup d'humeur les uns contre les autres. Mes compagnons de voyage étoient des payſans que rioient de bon cœur, & puis un gros bon homme, coëffé

d'une perruque rouſſe, vêtu d'une redingote griſe, & monté ſur un cheval étique : le malheureux (c'eſt l'homme dont je parle) eſt ſourd, au point qu'un de ſes amis qui cauſoit avec lui, ne pouvoit s'en faire entendre, quoi qu'on l'entendit de l'autre côté de la riviere. J'oubliois un monſieur en habit verd, en paraſol verd, dans un cabriolet verd-pomme, qui regardoit couler l'eau d'un air tout à fait attentif. Cet homme eſt un ſage, ou un amant malheureux, ou un ſot, pour le plus ſûr. Il n'a pas levé les yeux une ſeule fois. Le plus beau ciel, de jolies femmes, tout cela lui eſt égal; il n'en voit rien. J'arrive enfin; je trouve ſix femmes faiſant un cavagnole. Ces ſix femmes ſont des ſiecles; la plus jeune a quarante ans, & elle ſe ſeroit fort bien paſſée de mon arrivée. Les autres la traitoient comme un enfant : & il eſt doux d'être grondée à pareil prix. Etes-

vous aſſez content de moi ? J'entre dans des détails, je m'occupe de vous, voilà qui eſt tendre à faire peur ! J'aurois preſqu'envie de vous fuir, pour m'épargner la peine de vous aimer. D'honneur, vous devenez inquiétant pour mon repos : vous avez des deſirs qui ne tiennent point à votre cœur, un cœur qui ne tient à rien ; ce *découſu*-là me ſéduit, me donne à rêver, & finira par me perdre. Et madame de Senanges, qu'en faites-vous ? Sérieuſement votre aventure avec cette femme vous fait un tort cruel. Vous avez eu le très-petit malheur d'échouer ; mais au moins falloit-il avoir la préſence d'eſprit de ſoutenir le contraire. Vous n'en avez rien fait : voilà qui eſt criant ! Connoiſſez-vous une femme d'un certain genre, qui voulût ſe laiſſer donner un homme à qui madame de Senanges a fait éprouver un goût auſſi marqué ? Savez-vous bien que je la hais infini-

ment : elle a oſé être ma rivale ; je ne ſerois pas fâchée de la tourmenter un peu ; le tout pourtant ſans trop d'humeur. Je veux bien que ma haine puiſſe lui nuire , mais je ne prétends pas qu'elle m'attriſte. Bon ſoir.

LETTRE XXXVIII.

Du marquis à madame d'Ercy.

J'Ai été déſolé , madame la marquiſe , de ne pouvoir vous accompagner au chateau de ***. J'aime les vieilles femmes, ſur-tout quand elles jouent. Leurs yeux éteints pour l'amour , ſe rallument pour la cupidité. Comme elles n'ont plus que ce plaiſir-là , elles s'y accrochent avec une ſorte de fureur très-aimable. Ne pouvant plus être tendres, elles deviennent méchantes ; & quand je le peux , ma grande volupté eſt de les agacer , de les aigrir les unes contre les autres, & de leur procurer,

au moins, les ſenſations dont leur âge eſt ſuſceptible. Je frémis du danger que vous avec couru dans votre voyage, mais bien ri de la deſcription que vous en faites Ce monſieur, qui regardoit la riviere, eſt ſans doute un amant au déſeſpoir; il cherchoit à ſe familiariſer avec ſa derniere reſſource.

J'ai relu vingt fois, madame, l'article important de votre lettre, & j'avoue ingénument, que je ſuis embarraſſé pour y répondre. J'en conviens, il étoit néceſſaire pour ma réputation, qu'on pût citer madame de Senanges au nombre des femmes qui ont eu des bontés pour moi. Le public m'attendoit-là: je ſais qu'il ne pardonne rien; mais il me jugeroit avec plus d'indulgence, s'il ſavoit que je n'ai jamais eu d'autre idée en allant chez elle, & qu'elle ne m'a pas même donné le tems d'ébranler ſes principes. C'eſt une femme extraordinaire que madame

de

de Senanges, on ne ſait par où la prendre, à moins que ce ne ſoit par un ſentiment vrai, & c'eſt à vous ſeule qu'il étoit réſervé de m'en inſpirer un de cette nature.

Hé quoi, madame, mon revers auprès d'elle pourroit faire quelqu'impreſſion ſur vous! Je ne demanderois pas mieux que d'avoir madame de Senanges pour vous offrir le ſacrifice. Mais comment reparoître chez elle? Oublions-la, ne ſongeons qu'au ſentiment qui nous emporte l'un vers l'autre, que tout s'anéantiſſe à nos yeux, & ne ſoyons que deux dans l'univers. Cédez à l'amour, madame, ne fût-ce que par coquetterie; car je crois qu'il vous ſiéroit à merveille. Je tombe à vos pieds, j'y plaide ſa cauſe. C'eſt la vôtre, c'eſt la mienne; j'expire, ſi vous ne m'écoutez pas. Je ſuis avec reſpect, &c.

LETTRE XXXIX.

*De madame de Senanges à madame de *** ſon amie.*

CHere amie, vous, la dépoſitaire fidelle de mes ſentimens, & la conſolation de mes peines; vous, dans le ſein de laquelle j'ai tant de fois caché les larmes que m'arrache encore quelquefois une union reſpectable, mais déteſtée ; vous enfin qui liſez dans mon cœur (peut être mieux que moi) concevez-vous l'embarras, la contrainte même que j'eus hier avez vous ? Nous cauſâmes trois heures enſemble ; tout ce que la confiance a d'affectueux étoit dans vos diſcours : j'avois de la triſteſſe, vous m'en demandiez le cauſe ; je voulois parler, & je ne ſais quoi m'en empêchoit : j'ai pu craindre de vous ouvrir mon ame ! Seroit-elle moins pure ? Ah ! n'allez pas le

penſer. Qu'eſt-ce donc qui peſe ſur mon cœur ? il redoute un épanchement qui le ſoulageroit, & des conſeils dont il a beſoin.... Non, je ne redoute rien, je vole au-devant des ſecours & des lumieres. Mon amie, votre morale eſt douce, mais vos principes ſont ſéveres. Si vous n'étiez qu'indulgente, je vous aimerois autant, & ne vous conſulterois pas. Je ne ſais pourquoi je vous craignois hier : j'aurai plus d'aſſurance en vous écrivant ; & vous-même vous pourrez me répondre avec plus plus de liberté. Deux amies qui ſe parlent, ont bien de la peine à ſe juger.

Vous étiez chez moi, quand le duc de *** me préſenta le chevalier de Verſenay. Vous lui trouvâtes de l'agrément, de l'eſprit ; le meilleur ton, ſur-tout un air de ſenſibilité préférable à tout le reſte. Après cette premiere viſite, il continua de me rendre des ſoins, & j'eus lieu

de croire, en le recevant plus ſouvent, que le premier coup d'œil ne nous avoit pas trompées. Je me livrois avec plaiſir & ſans la moindre défiance, à l'intérêt tout ſimple que j'éprouvois en ſa faveur. Ses attentions (& il eſt impoſſible d'en avoir de plus délicates) me flattoient ſans m'inquiéter ; j'aimois à le voir, mais je m'appercevois peu de ſon abſence : enfin il m'avoit amenée à une amitié vraie, quand j'appris le genre de ſes ſentimens pour moi. Moins je pus douter de leur ſincérité, plus ils m'affligerent ; la douleur de perdre un ami m'aveugla ſur le danger d'écouter un amant. Ses lettres étoient ſi tendres, ſi reſpectueuſes, que je me crus obligée de lui répondre ; j'y trouvois même une ſorte de plaiſir, & j'étois loin de me croire coupable, en plaignant un homme honnête que je rendois malheureux. Cette illuſion fut courte : vos avis, ceux du baron, des retours ſur ſoi-même,

tout vint m'effrayer à la fois ; & je pris, quoiqu'à regret, le parti de ne plus voir le chevalier. Ma porte lui a été fermée pendant aſſez long-tems, il n'a point ceſſé, durant cet intervalle, de m'écrire des lettres qui n'étoient que trop faites pour m'attendrir. Il a choiſi, pour rompre avec madame d'Ercy, le moment où je le traitois le plus mal; & ce procédé, je l'avoue, a produit en moi une impreſſion dont il m'a été impoſſible de me défendre ; enfin, me reprochant de le déſeſpérer, perſécutée d'ailleurs par ſes inſtances, je me ſuis examinée, j'ai fait des réflexions, elles ne m'ont point alarmée, & je me ſuis crue aſſez forte pour le revoir. Je vous ai dit que je ne l'aimois pas, je l'ai écrit au baron ; je me le ſuis perſuadé. Vous aurois-je trompé tous deux? Me ſerois-je trompée moi même ? Hélas ! depuis que le chevalier revient ici, je ne retrouve pas tout à

fait le repos ſur lequel j'avois compté. Je ſuis inquiete, incertaine, rêveuſe : ma conduite m'étonne plus qu'elle ne me tranquilliſe. Je blâme ſon amour, & je ſouffre qu'il m'en parle : il m'écrit, je lui réponds : je projette de le fuir & il m'en coûte de paſſer un jour ſans le voir. Mon amie, mon unique amie, l'aimerois-je ? Voilà ce qu'il m'importe de démêler : voilà ce qu'il faut me dire, & ce que je tremble d'apprendre.

LETTRE XL.

*De madame de *** à madame de Senanges ſon amie.*

VOus voulez que je vous éclaire ſur la ſitnation actuelle de votre ame ; écoutez, & ne vous fâchez pas. Avec tous les ſymptômes que vous me donnez, l'éclairciſſement ne me paroît point difficile. Ma charmante amie, c'eſt de l'amour

que vous avez ; consolez-vous.... un malheur n'est pas un crime. Je vous assure que si mon mari ne me rendoit pas la plus heureuse des femmes, si je ne trouvois pas dans le lien sacré qui m'attache à lui toute la douceur, toute la vivacité d'une union indépendante, je sentirois peut-être, comme une autre, le besoin d'aimer. La sévérité de mes principes vient de mon bonheur même, & je dois, à quelques réflexions sur les foiblesses du cœur, l'indulgence de ma morale.

Oui, vous aimez, je vous le répéte, mais je ne vous l'apprends pas. Vous avez trompé le baron, le chevalier, moi, & vous ne vous êtes pas trompée vous-même. Je m'explique. Votre imagination vous étourdissoit sur les avertissemens de votre cœur, sur cet instinct secret & confus qui va toujours son train, à l'insu même de la raison, accoutumée à prendre ses combats pour

des victoires, & pour des triomphes durables, ses résolutions d'un moment.

Vous voilà sensible: il est question maintenant d'être prudente. Vous conseiller d'étouffer votre amour, ce seroit y donner un degré de plus, & ce n'est pas mon intention. Aimez, puisque tel est votre destin; aimez, ma chere amie; mais si vous le pouvez, renfermez votre sentiment; jouissez-en pour vous, & ne l'érigez pas en trophée pour celui qui l'a fait naître. Tout ce qu'à la rigueur on auroit droit de demander à notre sexe, c'est de ne pas succomber; moi, j'exige davantage. Si tous les amans étoient vraiment ce qu'ils paroissent, je vous dirois: laissez-vous deviner, & peut-être vous serez heureuse. Mais ces méchans hommes, si ardens quand ils veulent nous plaire deviennent si froids, dit-on, quand il sont sûrs d'y avoir réussi, qu'il faut les aimer, s'il est

possible, sans qu'ils en sachent rien. Je parle pour eux, puisque c'est un moyen de les rendre toujours aimables; j'imagine pourtant que si ce secret venoit à prendre, ils seroient bien embarrassés.

N'allez pas croire, d'après un avis dicté par l'amitié, que j'aie mauvaise opinion du chevalier; au contraire, il me paroît très-aimable. Son caractere est noble, ouvert; je le crois susceptible d'un attachement. Chez lui, les écarts de la jeunesse ont été courts, & son retour m'a l'air d'être bien vrai; mais, mon amie, je vais au plus sûr. Une femme honnête n'avoue point qu'elle aime, sans perdre quelque chose à ses yeux, peut-être même aux yeux de l'homme dont les pleurs ont arraché l'aveu. Elle satisfait son cœur & compromet sa dignité: c'est un mauvais compte. Etre estimée, s'estimer soi-même, voilà le premier bonheur. C'est celui que vous

connoiſſez, que vous connoîtrez toujours. Ne vous déſeſpérez pas; le ſentiment eſt l'appanage de notre ſexe, & n'en eſt point la honte; mais, que vous le ſurmontiez ou qu'il vous entraîne, vous me trouverez toujours prête à vous applaudir de vos efforts, ou vous plaindre de vos foibleſſes.

LETTRE XLI.

De madame de Senanges au chevalier.

J'Approuve, monſieur, votre intimité avec madame d'Ercy, & le beſoin que vous avez de lui dire des ſecrets au ſpectacle; cela eſt tout ſimple; mais il l'eſt peut-être moins de m'avoir aſſuré que vous n'alliez plus chez elle, quand j'ai des preuves du contraire, quand vous me paroiſſez plus que jamais attachés l'un à l'autre, & que rien ne vous obligeoit à me le taire. Je n'ai point prétendu vous arracher au bonheur

de la voir; je vous y engageois au contraire. J'étois bien aveugle ! quoi ! je vous donnois des conſeils ! je me croyois du pouvoir ſur vous ! c'eſt le premier de mes torts ; il eſt irréparable. Combien vous avez été embarraſſé de mon apparition ! vous ne m'attendiez guere : vous ne me ſouhaitiez pas. Madame d'Ercy avoit l'air triomphant, ſa gaieté l'embelliſſoit à vos yeux ; ma vue ſembloit l'augmenter ; je lui prêtois de nouveaux charmes, & vous avez pu ne pas reſter avec elle! Vous vous en êtes allé, ſans venir dans ma loge ; vous oſiez à peine me regarder : ha ! je le crois. On doit rougir devant l'objet qu'on trompe : le moment qui l'éclaire eſt la fin de ſon eſtime, & l'on regrette même le bien qu'on avoit uſurpé. Il me faut dont renoncer à l'opinion que j'avois de vous, il le faut ; je ne croirai plus à perſonne. Avec tant d'apparences de candeur, on peut donc n'être pas un

ami vrai ;... Vivez heureux avec madame d'Ercy, & cessez de feindre ce que vous ne sentîtes jamais.... Mais dites-moi, quels motifs cruels vous portoient à me tromper? Que vous avois je fait, pour chercher à m'inspirer un sentiment qui n'étoit point dans votre cœur, & qui, peut-être.... J'eusse été la plus malheureuse des femmes ; voilà le sort que vous me prépariez. Combien je m'applaudis d'avoir eu aujourd'hui l'idée d'aller au spectacle! Je suis désabusée ; il est toujours tems de l'être ; pourquoi ne serois-je pas contente? Je n'ai perdu qu'une erreur.

LETTRE XLII.

Du chevalier à madame de Senanges.

Cessez de feindre ce que vous ne sentîtes jamais ; est-ce bien vous, madame, est-ce vous qui les avez écrits, ces mots affreux? Sous quels traits vous me peignez! Voilà donc tous les progrès que j'avois faits dans

dans votre eſtime ? Moi ! j'ai conſervé quelque intimité avec madame d'Ercy ! vous en avez des preuves ! Oſerois-je vous les demander ? vous avez des preuves que je la trompe pour vous, que je vous trompe pour elle ; c'eſt-à-dire, que je ſuis faux & vil avec vous deux. O ciel ! vous le penſez, & n'héſitez point à me le dire ! J'ai tout perdu. Une converſation au ſpectacle, une entrevue importune, voilà ſur quoi vous appuyez des ſoupçons qui m'arrachent le bonheur de ma vie. Voulez-vous bien que je vous raconte l'hiſtoire d'hier, comme elle s'eſt paſſée ? Daignerez-vous m'entendre ? Hélas ! daignerez-vous me croire ?

La toile étant levée, je paſſois dans le corridor pour aller prendre ma place : je m'entends appeller, j'accours, & j'apperçois madame d'Ercy, dont je n'avois pas même reconnu la voix. J'eus beau lui dire

que je voulois voir la premiere ſcene, elle me fit entrer dans ſa loge, affecta de me parler, de me dire cent riens qui me tuoient, & qu'elle recommençoit toujours. Sans doute elle preſſentoit votre arrivée; vous avez paru, mon embarras a redoublé, auſſi bien que ſa joie cruelle. Vingt fois je me ſuis levé pour ſortir; vingt fois elle m'a retenu par des inſtances ironiques, un perſifflage, un perſifflage inhumain, & mille queſtions déſeſpérantes, auxquelles il m'étoit impoſſible de répondre. Que je déteſtois ſes ris immodérés! que je la déteſtois elle-même, & moi plus que tout, d'être tombé dans une pareille embûche! Je craignois de rencontrer vos regards, je redoutois la jalouſe pénétration des ſiens; j'étois au ſupplice, elle en jouiſſoit; & vous, madame, vous ne vous en doutiez pas. Enfin, j'ai trouvé l'inſtant d'échapper à ma furie; mais je

n'ai pas eu la force de rester au spectacle. Comment, aurois-je osé monter à votre loge? Je n'étois que malheureux, & je me croyois coupable. Quand on aime comme moi, on se reproche jusqu'aux hazards qui peuvent déplaire à celle qu'on aime; on s'accuse de tout, on se punit même des apparences; mais, hélas! le motif ce mes actions vous échappe; vous les voyez d'un œil févere, vous les jugez de même. Ah! si votre cœur avoit quelque part à votre lettre, combien me deviendroit précieux tout ce qu'elle renferme! Combien je chérirois votre courroux, vos alarmes! Je bénirois jusqu'à mes tourmens, je trouverois tout dans leur cause, & serois consolé par ce sentiment intérieur qui mêle un charme secret aux pleurs qu'il fait couler. Que ce songe est doux! mais que le réveil est horrible! Eh quoi! madame, vous me défendez jusqu'à votre présence!

vous ne voulez pas même être témoin de mon infortune. Au moins, rendez-moi votre eſtime ; je meurs, ſi je ne l'obtiens. J'attends votre réponſe ; je la crains ; je la deſire ; tout ſe combat en moi. Vous pouvez m'accabler ; mais je vous défie d'enlever jamais rien à mon amour ; il me reſtera, en dépit de vous, & il ſera mon tourment, s'il n'eſt pas ma conſolation.

LETTRE XLIII.

De madame de Senanges au chevalier.

JE ne croirai plus rien, je ne ſerai plus injuſte. Pardon ! je vous ai ſoupçonné, je ſuis bien coupable ; mais vous avez ſouffert, & je ſuis trop punie. Qu'allez-vous penſer de ma lettre ? Que je m'en veux de l'avoir écrite ! je commence à déteſter même l'amitié.... Elle eſt inquiete, défiante ; elle a des défauts que je ne lui connoiſſois pas. Pour être

heureux, il faudroit fuir tout sentiment.

LETTRE XLIIV.

De madame d'Ercy au chevalier de Versenay.

NE suis-je paz bien haïssable ? je vous ai joué un tour sanglant, n'est-il pas vrai ? J'en ai ri de bon cœur. Vous appeller, vous retenir dans ma loge, vous accabler de mon babil indiscret, tandis que la jalousie concentrée de madame de Senanges figuroit vis-à-vis de nous ! Voilà de ces choses inouies, qu'on ne pardonne pas, contre lesquelles on devroit sévir, comme attentatoires à la liberté des citoyens. Quoi ! vous n'êtes pas plus avancé que cela dans l'usage du monde & des femmes ! Ce pauvre chevalier, il étoit d'un embarras, d'une gaucherie ! Vous n'osiez ni regarder, ni parler, ni répondre;

fourois-je, vous frémissiez, Madame de Senanges, qui ne fouriot point, vous avoit pétrifié d'un coup d'œil. Je vous fais gré de cette candeur tout à fait enfantine; mais convenez donc que vous étiez parfaitement ridicule. Quoi! vous ne savez pas encore vous tirer de ces incidens-là! Deux femmes qui se croisent vous déconcertent, vous anéantissent! Vous ne savez pas payer d'effronterie; vous succombez à la situation, & vous donnez gain de cause à toutes deux! Je vous croyois mieux stylé. Quand on a l'esprit de faire une infidélité, il faut avoir le courage de la soutenir. Dans tout ceci j'ai trouvé le moyen de vous faire jouer le petit rôle. Vous êtes le volage, je suis l'infortunée; & c'est moi qui triomphe. Il ne faut pourtant pas vous désespérer, je suis bonne, moi, & je veux bien vous aviser de votre bonheur; car, sûrement, à la maniere dont

vous faisissiez les choses, vous êtes encore à vous en appercevoir.

Madame de Senanges, dit-on, vous martyrise par ses lenteurs, son extrême réserve, & sa pudeur presque égale à la vôtre. Eh bien ! cette petite aventure lui épargnera les transes d'un aveu, & à vous, la peine de le solliciter; elle vous aime à la rage: c'est moi, chevalier, qui vous l'apprends; vous pouvez vous conduire en conséquence, & vous rendre aussi coupable qu'il est en vous de l'être, je vous réponds de l'impunité. Vous ne voyez donc rien depuis que vous aimez cette femme-là ! Vous n'avez donc point vu son dépit, à travers sa feinte tranquillité, & malgré son affectation à ne pas tourner ses regards vers ma loge? je ne suis point la dupe de son petit dédain simulé. Quelle mine elle faisoit aux acteurs, comme s'ils eussent été complices de ce qui lui arrivoit. Je crois même qu'elle

a tiré son flacon.... Oh ! pour le coup, si vous tenez à un pareil indice, il vous plaît d'ignorer à quel point vous êtes heureux. Eh bien, chevalier, me boudez-vous encore ? C'est moi qui vous procure une lumiere, que vous auriez peut-être repoussée par délicatesse. C'est moi qui vous confie que vous êtes adoré ! c'est-à-dire que toutes les fois que vous aimerez une femme, pour savoir ce qu'elle en pense, vous aurez besoin d'être instruit par une autre. Donnez-moi la préférence, je vous prie, vous me la devez à tous égards. Vous pourrez juger par ma lettre, que je ne suis pas courroucée contre vous. Quant à madame de Senanges, c'est autre chose ; vous me permettrez de la haïr, & de le lui prouver dans l'occasion. Il faudra peut-être aussi que je vous dise pourquoi ; mais je me tairai sur cet article, si vous le voulez bien, c'est le seul que j'abandonne au ta-

lent rare que vous avez pour deviner.

LETTRE XLV.

Du chevalier à madame de Senanges.

HIer, dans l'ivresse de ma joie, transporté du billet que je venois de recevoir, je vole chez vous : vous étiez à votre toilette ; vos cheveux échappés au ruban qui le retient, flottoient en boucles, & tomboient jusqu'à terre. Enhardi par un sourire que vous m'accordiez, pour dissiper entiérement l'impression de me peines, je vous renouvelle en tremblant la priere que je vous fis envain, il y a quelques mois. Vous gardez le silence, j'insiste : vous hésitez, je deviens plus pressant, & vous me dites avec un son de voix enchanter : *Je verrai, chevalier...* Ah ! madame, vous m'avez oublié. J'ai tant souffert ! Songez, de grace, à tout le chagrin

que vous m'avez donné. Je ſens bien vivement le prix de ce que je demande, & c'eſt peut-être un titre pour l'obtenir. Hélas! ſouvenez-vous de ces mots : *je verrai, chevalier.* Moi, je ne les oublierai de ma vie, pas même après le don. Seriez-vous aſſez cruelle pour-me refuſer..... Oh! non; je crois vous voir ſourire encore, & vous acquitter enfin de ce que vos yeux m'on preſque promis.

LETTRE XLVI.

De madame de Senanges au chevalier.

NOn, je ne ſouris point à votre demande, je n'en ai nulle envie : je l'ai de refuſer, d'être plus raiſonnable que vous. Quoi! parce que monſieur a eu un chagrin d'un moment, vîte il lui faut une conſolation; & de quel genre encore! Voilà donc comme vous êtes vous autres : vous profitez de vos peines pour augmenter vos droits. Quand

je vous dis que les hommes demandent toujours ! D'abord ce n'eſt que la permiſſion d'aimer, puis un ſentiment, puis un aveu, & il ne ſeroit pas fait, que peut-être on recommenceroit à ſe plaindre. Ah ! celle qui a l'imprudence d'écouter, de diſputer, de compter ſur elle-même, s'expoſe à bien des dangers. Je ſongerai pourtant à ce que...... Non; je vous trompe, je n'ai rien promis ! ne comptez ſur rien, je vous le défends. Adieu.

LETTRE XLVII.

Du chevalier à madame de Senanges.

QUe ſeroit-ce donc qu'un préſent de l'amour, ſi les dons de l'amitié jettent l'ame dans l'ivreſſe qui me tranſporte !

Je la poſſede enfin cette treſſe ſi ardemment deſirée : c'eſt une conquête que j'ai faite ſur votre raiſon, & jamais vainqueur n'a été plus fier

de ſon trophée, que je ne le ſuis du mien. Que dis-je ? ce n'eſt point de l'orgueil, c'eſt un ſentiment plus doux. Malgré toute ma fierté, je ſuis encore auſſi loin de concevoir de l'eſpérance, que vous loin de m'en donner..... N'importe..... Ma délicateſſe me fournit des moyens de bonheur, & mon cœur eſt content ſi le vôtre les devine... Que faut-il à l'amant vrai ? Tout, ſans doute : oui, tout ; mais que de riens conſolent & charment pour lui les rigueurs de l'attente ! Que ces riens ſont importans ! Qu'il eſt infortuné, l'ingrat qui n'en connoît pas le prix ? Eſt-il une faveur légere ! en eſt-il une ſeule qui ne ſoit toute aux yeux d'un amant... digne de ſentir l'amour ? Je les ai baiſés mille fois ces beaux cheveux, dont l'amitié m'a fait le ſacrifice. Je me les repréſente flottans encore ſur mille charmes, interdits même aux regards les plus reſpectueux.... Le cœur me bat

bat : un feu ſoudain court dans mes veines : je languis, je brûle.... O délices de l'amour ! raviſſemens au-deſſus de l'expreſſion humaine.

Croyez-moi, madame, ce ſentiment que vous craignez, eſt le charme de la vie, il diminue les peines, il double les plaiſirs, il rend la vertu plus aimable : c'eſt le beſoin des belles ames, c'eſt la ſource de l'héroïſme, c'eſt l'attrait de toute la nature. Pourquoi voulez-vous donc contrarier ſon vœu le plus doux & le moins fait pour être combattu ? Eſt-ce bien moi qui oſe me plaindre ?.... aujourd'hui ! dans ce moment.... Souveraine abſolue de toutes mes affections, quelque pénibles que ſoient vos lois, ſoyez ſûre d'être obéie. J'ai dans mon cœur de quoi jouir, malgré vous ; & en me défendant d'être heureux, vous ne pouvez m'empêcher de l'être. A ce ſoir. Comme les heures où je vous vois ſont rapides !

comme elles ſe traînent dans votre abſence !

BILLET

De madame de Senanges au chevalier.

ON m'attend : mes chevaux ſont mis : il faut que je parte, & cependant j'écris ! Ce don de l'amitié vous rend heureux, dites-vous, & pourtant ne ſuffit pas, vous voudriez le tenir d'un ſentiment que je crains. Vous voudriez... Que ne voudriez-vous point ? Et moi, moi dont la ſévérité ſe permet trop de choſes (je dis la ſévérité, pour dire comme vous), moi qui vous parois ſi cruelle, je ſuis bien mécontente de moi : je le ſuis.... je dois l'être. Mais vous, monſieur, mais vous, comment ſe peut-il qu'aujourd'hui vous ayez pu un ſeul inſtant vous plaindre ? Vous êtes injuſte ! & dans quelle occaſion vous l'êtes ! La reconnoiſſance n'eſt pas votre vertu.

Adieu, je n'irai point à l'opéra, j'en ſuis bien aiſe.... Et pourquoi? je n'en ſais rien.

LETTRE XLVIII. (*)

Du chevalier à madame de Senanges.

IL vous vient, Madame, une idée aſſez peu favorable au genre de mes ſentimens pour vous; vous m'en faites part, elle m'afflige; je le témoigne, parce que je ne ſais pas feindre, & au lieu de me plaindre d'un chagrin, vous m'accuſez d'une bouderie qui ſeroit un véritable tort. Oh! vous aurez beau faire, de ceux-là je n'en aurai jamais. A vous entendre, je vous ai ſu mauvais gré d'une fran-

* On doit ſuppoſer quelques lettres entre celle-ci & la précédente. Ces ſortes de lacunes ſe trouveront quelquefois dans la correſpondance de la vicomteſſe & du chevalier. Les amans détaillent trop, pour que le public veuille bien être le confident de tout ce qu'ils ont à s'écrire.

chiſe de caractere..: que j'avois déja devinée ; car il n'y a pas une ſeule bonne qualité dont je ne vous ſoupçonne, & ce que je découvre eſt toujours au-deſſus de ce que j'imagine.

Vous avec donc juré de vous contraindre , & de fermer votre cœur, pour que la vérité n'en ſorte plus? Quel ſerment! Ah! madame, où ſont donc les inconvéniens que vous voyez à me la dire ? Vous craignez ſans doute que cela n'ajoute à mon bonheur , & vous aimez mieux avoir une vertu de moins , que de me donner un plaiſir de plus. Non , non , je n'en crois rien : vous êtes trop ſenſible pour tenir long-tems à cette réſolution. Si vous n'avez point d'attrait vers moi, vous ne ferez jamais de projet contre: vous gémirez , au fond de votre ame, d'un malheur que vous cauſerez malgre vous, & vous me laiſſerez le charme de la confiance, pour me conſoler des peines de l'a-

mour. Voilà comme vous êtes, convenez-en : voilà ce qui me transporte, ce qui m'enchaîne à vous. Quel seroit votre embarras, s'il vous falloit mettre de l'adresse dans votre conduite, & de l'artifice dans vos discours ! Alors que deviendroient vos graces, qui sont toutes si naturelles ? Votre physionomie même y perdroit : elle n'est aussi séduisante, que parce que votre cœur s'y peint avec toute sa pureté, sa candeur & sa délicatesse.

LETTRE XLIX.

Du baron au chevalier.

RAssurez-vous, chevalier, je ne m'aviserai plus de combattre votre amour. J'ai rempli les devoirs de l'amitié ; votre passion résiste à tout ; puisse-t-elle être heureuse ! Je me contente à cet égard de quelques vœux secrets. Mes conseils rouleront sur un autre article. Toutes

vos lettres ſont pleines de belles maximes, qui annoncent bien plus la préoccupation de votre cœur, que la juſteſſe de vos idées. Vous dédaignez les honneurs, les titres, la fortune ; votre ſentiment vous entraîne & vous aveugle : ſon activité eſt la cauſe de votre nonchalance ſur le reſte : vous ne voyez que l'ennui des démarches, & non l'avantage du ſuccès. Un nuage, que vous avez formé vous-même, s'éleve entre vous & la ſociété. Vous vous déguiſez ce qu'elle exige, & vous affectez du mépris pour des devoirs dont l'importance vous effarouche A votre âge, on croit qu'on a tout quand on aime. Ah ! chevalier, cette efferveſcence dure peu ; &, quand elle ceſſe, ſur quoi s'appuyer, dans le vide qu'elle laiſſe après elle, ſi l'on ne s'eſt pas entouré de ſoutiens qui la remplacent ? Il faut étendre ſes relations, multiplier ſes reſſources, fournir à ſa

ſenſibilité plus d'une ſorte d'aliment, & ſe ménager de loin, au défaut de l'ivreſſe, des jouiſſances pour la raiſon.

L'amour eſt l'enchantement de la jeuneſſe ; l'âge viril dévore l'appas de la célébrité; ſervir ſes ſemblables, aſſure le bonheur de toute la vie, & l'étend au-delà de ſon terme, par les regrets que laiſſent, en la quittant, ceux qui ont rempli ce devoir, le premier de tous. Rien, comme la bienfaiſance, ne commande à la loi de deſtruction portée contre tout ce qui reſpire. Un penchant auſſi noble développe en nous cette vive étincelle, qui du ſein de l'être-ſuprême a rejailli ſur ſon image, & l'on reconnoît bientôt, à la joie intérieure qu'il donne, la pureté de ſon origine.

Il eſt des citoyens condamnés par leur naiſſance à parcourir une ſphete peu étendue. Pour être obſcurs, ils n'en ſont pas moins eſtimables, quand ils rempliſſent le role qui

leur fut aſſigné ; & l'œil qui voit tout eſt ouvert ſur leurs actions, comme ſur celles du monarque qu'ils ſervent & qui les ignore. Il en eſt d'autres qui tiennent de plus prés à la grande chaîne de la ſociété, qui lui doivent davantage, parce qu'elle a plus fait pour eux, & leurs vertus deſtinées à l'éclat ſont en quelque ſorte, un fonds qu'ils doivent faire valoir au profit de l'humanité. Mon ami, vous êtes de ce nombre. La probité déſintéreſſée de vos ayeux ne vous a pas laiſſé une de ces fortunes immenſes qui rendent ſuſpects les moyens par leſquels elles furent acquiſes, & preſqu'odieux ceux qui en héritent ; mais vous tenez d'eux les vrais biens, une ſucceſſion d'honneurs légitimes, un nom cher à la France, & qui, arrivé ſans tache juſqu'à vous, vous impoſe la noble obligation de le tranſmettre à l'avenir, dans la même intégrité. Je vous vois entouré de parens peu riches, dont vous

êtes déja l'eſpérance, & dont un jour vous pourriez devenir l'appui. Croyez-moi, mon cher chevalier, on ne refuſe pas, ſans une ſorte de honte, le courage qui demande le prix de la vertu.

On m'écrit qu'il eſt queſtion pour vous d une place à la cour, mais que vous ne mettez aucune chaleur à la ſolliciter. Songez donc que cette place vous approche de la perſonne de votre maître, & rougiſſez de ne pas briguer avec empreſſement tout ce qui peut vous donner des droits à ſa confiance.

Seriez-vous, par hazard, dans cette erreur commune, que l'ambition ne ſe concilie preſque jamais avec l'honnêteté ? Si vous y êtes, revenez-en, &, ſi elle ne vous a point gagné, ne l'adoptez jamais. Un des malheurs du genre humain, c'eſt que des hommes dépravés profitent preſque toujours du repos de ceux qui ſont honnêtes, pour uſurper

ce qui eſt dû à ces derniers, & ce qu'ils laiſſent échapper, par une modeſtie qui n'eſt plus une qualité dans l'homme, quand elle nuit à l'activité du citoyen. Au lieu de gémir ſur l'abus de la faveur, de pleurer ſur la plaie du gouvernement, que n'agiſſent ils ? Une audace noble, des démarches permiſes, des ſollicitations appuyées par des titres, leur épargneroient des larmes, à l'état des malheurs, & au chef une injuſtice qu'il ne fait que parce qu'on prend leur maſque pour le tromper. Que m'importe une probité infructueuſe & nonchalante, qui ſe reſſerre, au lieu de ſe répandre ? Elle devient coupable de tout le mal qu'elle pouvoit empêcher ; elle eſt nulle, au moins tant qu'elle ſommeille ; c'eſt l'or au fond de la mine.

Quand on eſt dans le cas de parvenir au places élevées, quand on y eſt porté par les circonſtances ; com-

ment ose-t-on les dédaigner ? Peut-on ne se pas sentir enflammé de l'enthousiasme du bien public, à la vue de ces postes honnorables, qui donnent tant d'exercice au sentiment de la bienfaisance ? c'est de-là qu'on peut envoyer des secours au mérite qui se cache, qu'on peut tendre la main aux malheureux qu'opprime l'autorité subalterne ; c'est de-là que la vérité part quelquefois pour aller jusqu'aux pieds du trône réveiller la conscience du prince, & plaider la cause des sujets. Quand je réfléchis à tous ces avantages, je ne connois pas comment ceux-mêmes qui par des moyens illicites & bas franchissent, si l'on peut le dire, ces hauteurs de la société, n'y respirent point un air nouveau, & ne secouent point en y arrivant, toutes les passions viles qui les y ont conduits ; comment leur ame retrécie par les petites intrigues ne s'étend point à l'aspect de

grands objets ; comment enfin tout vicieux qu'ils furent, le pouvoir & les occasions de faire le bien ne les rendent pas à la vertu ?

Vous allez me dire que je moralise toujours, & m'objecter ma propre conduite pour réfuter mes raisonnemens ; il seroit trop long de vous en détailler tous les motifs : qu'il vous suffise de savoir qu'une indifférence, prétendue philosophique, n'y est jamais entrée pour rien. Si j'eusse été à votre place, si les voies m'eussent été applanies comme à vous, je jouirois aujourd'hui, ou d'une disgrace honorable, ou des services que j'aurois taché de rendre à mes concitoyens. Tout vous rit ; vous n'avez pas même besoin de faire naître les circonstances ; je ne vous invite qu'à leur obéir. Allez en avant, mon cher chevalier ; vous êtes jeune, vous avez une belle ame, je vous crois digne d'être ambitieux. Si l'ambition

tion d'un ſcélérat eſt un fléau pour la ſociété, celle d'un honnête homme doit être un ſujet de joie pour tous ceux qui lui reſſemblent.

J'aime, dites-vous, & il faut à l'amour un cœur tout entier. Eh bien! agiſſez pour l'intérêt même de votre ſentiment: laiſſez aux amans ordinaires des ſoins efféminés, une tendreſſe oiſeuſe, une galanterie banale & froide; ou je connois mal madame de Senanges, ou ce fade protocole ne la touchera point. Offrez-lui dans vous des qualités que le public eſtime, des honneurs qui en ſoient la récompenſe; épurez votre amour, en l'aſſociant à la gloire, & qu'elle ne puiſſe le rejetter ſans s'accuſer d'une injuſtice.

M'avez-vous tenu parole? avez-vous ceſſé de voir le marquis? A l'égard de madame d'Ercy, défiez-vous-en: à force d'être frivoles, ces femmes-là deviennent cruelles. On peut les prendre ſans conſéquence,

mais il faut s'en séparer avec précaution : comme elles n'ont pour masquer le vide de leur ame que les hommages qu'on leur rend, elles ne se consolent pas d'en perdre un seul, & il faut plus de soins alors pour enchaîner leur amour-propre, qu'il n'en avoit fallu pour obtenir des preuves de leur amour.

Je me souviens qu'autrefois elle voyoit Senanges dans quelques maisons, elle pourroit nuire à la femme charmante que vous aimez. Je ne cesse de dire ; mais vous pardonnerez mes sermons, en faveur du zele qui les inspire & les anime.

LETTRE L.

Du chevalier de Versenay au baron.

O Mon guide ! ô mon ami ! cher baron, vous ne m'écrivez pas une seule lettre que je ne la regarde comme un bienfait. Votre morale m'éleve & m'enflamme : elle joint

la véhémence qui entraîne, à l'attrait qui perſuade: mais à préſent que je ſuis foible pour m'y rendre, & ſur-tout que je me plais à l'être, tout ne ſert qu'à enfoncer plus avant le trait qui s'attache à mon cœur; les illuſions de mon amour me ſont plus que toutes les vérités enſemble, & pour mieux m'enchaîner, il prend les caracteres de la vertu. Oui, je ſuis plus vertueux depuis que j'adore madame de Senanges. On ne l'aime point comme on aime les autres femmes, & je n'ai plus de l'amour l'idée que vous vous en faites, que peut-être je m'en faiſois moi-même O ſentiment qui les réunis tous, émanation céleſte, charme unique des êtres jettés ſur ce triſte globe, ſeul dédommagement des peines de la vie, je te venge, autant qu'il eſt en moi, des attentats de la raiſon, par les impreſſions tendres & profondes que tu me fais éprouver. Ce ſont elles

que je vous oppoſe, mon cher baron ; ſi vous ſaviez ce qu'un ſeul regard de madame de Senanges porte de plaiſir à mon cœur, ſi vous pouviez concevoir l'ivreſſe où je ſuis, ſi vous vous rappelliez juſqu'à la volupté des peines qu'on ſouffre en aimant, vous envieriez mon bonheur, loin de chercher à le détruire ; & vous avoueriez enfin que l'homme a tout quand il idolâtre, quand il diviniſe un objet qui lui fait tout oublier. Que les ſoins ambitieux ſont froids, pour ſe mêler à ceux de l'amour ! Plaire à madame de Senanges, lui conſacrer ma vie, n'exiſter que pour elle, voilà ce que je deſire, tout le reſte me paroît languiſſant & importun ; le beſoin de briller, de m'agrandir, je ne l'éprouve plus : je n'ai plus que celui d'aimer & d'être aimé.

Ah ! croyez moi, la bienfaiſance ne m'en paroît pas moins le devoir le plus ſaint, le plus doux à remplir. Je ſuis digne de goûter les dé-

lices qu'elle promet & qu'elle donne ; mais, pour être bornée, eft-elle anéantie ! N'eft ce rien que de fe rendre digne du cœur honnête qu'on a choifi ; d'épurer fes affections pour le mériter ; d'être vertueux fans témoins pour l'être davantage ; de faire le bien dans le filence ; de ne pas defirer les regards publics, & de ne jamais defcendre aux baffeffes de l'amour propre qui détruit le charme des plus belles actions, en attaquant leur principe. Tous les retours fur foi font autant de larcins à ce qu'on aime.

Cher baron, ma façon de penfer n'eft pas fi éloignée de la vôtre qu'elle paroît l'être d'abord. Je me difois foible, il n'y a qu'un moment : plus je m'examine, & plus je m'applaudis de mon courage. Que de liens honteux j'ai brifés, depuis que mon cœur s'eft rempli d'amour pour madame de Senanges ! Elle y a réveillé ce tact intelligent & prompt,

l'avertit de ce qu'il faut fuir, de ce qu'il faut chercher ; qui repréſente toutes les bienſéances, munit contre les ſéductions dangereuſes, & devient une eſpece de conſcience pour toutes les délicateſſes de la ſenſibilité. Sans cette femme adorable, je languirois encore dans les chaînes de madame d'Ercy : j'aurois fini peut-être par me vouer à l'intrigue, m'endurcir dans le luxe, & acquérir un triſte crédit aux dépens de la conſidération.

Sans elle je verrois encore le marquis, je me ſerois familiariſé avec ſa morale ; &, pour courir après l'éclat du moment, j'aurois perdu les mœurs, le tréſor de toute la vie. A peine l'ai-je connue, j'ai pris en horreur tout ce qui ne lui reſſembloit pas ; mes yeux ſe ſont détournés de ce qui portoit l'affiche de l'indécence & de la fauſſeté, pour ſe repoſer ſur les idées de l'honnête & du vrai, les ſeules

qu'on puiſſe avoir quand on l'approche. J'habite un monde nouveau qu'elle a créé pour moi : je me ſuis eſtimé davantage, à meſure que je l'ai plus aimée. Eh bien ! baron, direz-vous encore du mal de l'amour, quand il produit de ſi nobles effets ? Que ſont, auprès de ce que je ſens, les vaines jouiſſances de l'ambition ? Vous aviez pourtant trouvé le moyen de me réconcilier avec elle ; c'étoit de me la faire enviſager comme un ſecret de plaire à madame de Senanges : oui, qu'elle ordonne, qu'elle ait ſeulement l'air de deſirer, il n'eſt rien que je n'entreprenne, il n'eſt point d'élévation où je n'arrive, dans l'eſpoir de lui en offrir l'hommage, & de lui dire : Vous m'avez fait ce que je ſuis ; ſi l'état a un citoyen de plus, c'eſt à vous qu'il le doit ; ma gloire eſt l'ouvrage de vos charmes, & je n'en jouis que parce qu'elle eſt un garant de plus pour mon amour.

J'aime avec un excès... dont je

ne me croyois pas ſuſceptible. Je n'imaginois pas que dans le tumulte du monde on pût ſe recueillir, s'iſoler, être entierement à un ſeul objet. Tout ajoute à mes ſentimens, tout juſqu'à la comparaiſon de ceux qui m'ont effleuré juſqu'ici. A l'inſtant peut-être où vous m'écrivez des conſeils, cher ami, je m'enivrois de l'eſpoir de plaire ; pouvois-je vous entendre ? devois-je vous écouter ? Oui, oui, j'ai cru entrevoir un rayon de bonheur.... madame de Senanges !... je ne puis me réſoudre à vous rien cacher, votre ame eſt un ſanctuaire où je dépoſerois avec confiance juſqu'aux foibleſſes de la divinité que j'aime... Eh bien ! madame de Senanges... elle ne ſera pas toujours inſenſible ; quelques converſations, ſa triſteſſe, quand elle me voit affligé, ſa joie, quand mon front eſt plus ſerein, les querelles charmantes qu'elle me fait ; le dirai-je ? des

mouvemens de jaloufie me livrent aux plus douces efpérances. O Dieu ! je ferois aimé ! je lirois dans fes beaux yeux l'expreffion d'un fentiment que j'aurois infpiré ! Mon cœur treffaille, tous mes fens font agités, & je ne fuis plus, je ne veux plus être qu'à l'amour.

La fin de votre lettre m'a alarmé; qu'aurois-je à craindre de madame d'Ercy ? Elle a connu, dites-vous, M. de Senanges : voudroit-elle l'inftruire ?.... O ciel ! quel foupçon ! avez-vous pu le former ? puis-je l'avoir moi-même ? Non, je ne puis prendre fur moi de refufer toute vertu à une femme qui m'a rendu fenfible : non, mon ami, nous nous trompons tous deux ; je n'envifage aucuns malheurs ; les moindres que je coûterois à madame de Senanges, feroient le terme de mes jours. Laiffez-moi l'aimer, & croyez qu'un amour comme le mien fuppofe toutes les qualités dignes de me conferver un ami tel que vous.

LETTRE LI.

*De madame de Senanges à madame de ***, son amie.*

MOn amie, quand je vous ai fait l'aveu de mon ſentiment, quand nous en avons parlé, vous m'avez cru du courage, je m'en croyois : vous étiez dans l'erreur, je me trompois moi-même : liſez dans mon ame, ſachez tout. Maîtreſſe encore de mon ſecret, je tremble à chaque inſtant qu'il ne m'échappe ; ſa douleur me tue, il eſt malheureux, il l'eſt par moi, ſans ſe plaindre, ſans l'avoir mérité ; il m'eſt tout, & je l'afflige ! Ma ſituation eſt affreuſe, je ne ſens que ſes peines : il l'ignore, & il ne ſaura jamais que je donnerois ma vie pour qu'il fût heureux : jamais.... Puis-je en répondre ? en aurai-je la force ? en ai-je bien la volonté ? Ah ! ne me ménagez point ; faites-moi enviſager

ce que je n'apperçois plus qu'aux travers d'un bandeau qui s'épaissit de jour en jour. Raison, devoir, prudence, tout ce qui me rassuroit, m'abandonne; vos conseils même auront-ils assez de pouvoir? Mon amie, il n'y eut jamais d'exemple d'un amour comme le mien; ma résistance, mes combats l'ont accru, & ce penchant si doux, que je n'ai pu vaincre, que rien ne pourra détruire, que le ciel condamne peut-être, je dois le renfermer toujours. Eh! pourquoi! seroit-ce donc un crime de dire à l'objet qui en est digne: je vous aime, je suis trop vrai pour vous le cacher? Ma confiance est fondée sur la pureté de mon sentiment, & sur l'estime que j'ai pour vous...

Le chevalier est si honnête! oh! oui, j'en réponds, je suis sûre de son cœur, il ne veut qu'être aimé; il ne seroit pas heureux, si j'avois un reproche à me faire, & d'ail-

leurs, s'il oſoit, ſi jamais.... il ceſſeroit d'être dangereux pour moi. La vertu m'eſt chere, me l'eſt autant que lui, & l'ennemi de ma gloire ne m'inſpireroit que du mépris.

Combien je l'aime, & que j'aurois du plaiſir à le lui dire ! Son bonheur m'éleveroit au-deſſus de moi-même. Se pourroit-il qu'il me fit perdre quelque choſe dans ſon opinion ? Concevez-vous ce que je ſouffre, lorſque ſon ſilence, ſes ſoupirs, ſes yeux me peignent ſa triſteſſe, & qu'il me faut contraindre juſqu'à l'expreſſion des miens ? Toujours prête à me trahir, toujours craignant d'avoir trop dit, & plus malheureuſe de n'en pas dire aſſez ; mon cœur ſe déchire, je ſuis toute à l'amour, & je lui parle d'amitié ! Il s'en va déſeſpéré, me laiſſe plus à plaindre que lui, & me croit inſenſible ! Ah ! j'avois raiſon de redouter le moment où je ceſſerois de l'être. Mon amie, vous êtes ma ſeule

ſeule conſolation ; plaignez-moi, aimez-moi, ne m'abandonnez pas.

LETTRE LII.

*De madame de *** à madame de Senanges ſon amie.*

VOus avez voulu revoir le chevalier ; j'avois envie de vous en détourner, j'aurois mieux fait : l'intention étoit bonne, il falloit la ſuivre ; vous m'auriez approuvée ſans doute ; mais les ſuites peut-être euſſent été les mêmes. On a beau chaſſer un amant deſtiné à plaire, je ne ſais comment il arrive qu'il revient toujours ; &, une fois revenu, il a des droits d'autant plus ſolides, qu'on avoit fait plus d'entrepriſes contre lui. Toutes ces contrariétés viennent de l'étoile ; chacun a la ſienne, qu'il eſt impoſſible de vaincre tout à fait ; mais, ſi le ſentiment eſt involontaire & forcé, la conduite dépend de nous, & la

cause qui influe sur toutes les autres, nous laisse maîtresses des effets. Ainsi ne vous désespérez pas : ce maudit chevalier n'est pas si avancé qu'il le croiroit bien. Autre chose est d'aimer, ou de succomber à l'amour : vous ne pouvez empêcher l'un, mais vous pouvez très-fort vous dispenser de l'autre. Les êtres qui n'ont à se défendre de rien, plus heureux, sont moins estimables ; & la lutte du cœur contre une impression chérie, annonce des qualités incompatibles avec le calme de l'indifférence. Mon amie, vous voilà au moment d'une action décisive; puisez dans la conviction même de votre foiblesse, le courage nécessaire pour en triompher. Le chevalier vous attaque d'un côté, l'étoile agit de l'autre ; déroutez-les tous deux. Prouvez-leur que, dans une ame attachée à ses devoirs, l'honneur seul peut résister à leurs forces réunies, & que la fatalité même n'a point de prise sur la vertu.

Croyez-moi ; l'agitation de l'amour épure à la fin le cœur qu'elle a bouleversé, je l'imagine au moins. Pour connoître ses forces, pour en jouir avec confiance, il faut avoir trouvé des occasions de les exercer, & le port n'est doux qu'après tous les risques de la tempête.

Ainsi, je vous répéte, non pas d'étouffer votre amour, mais de le renfermer. Vous me remercierez, à chaque effort que vous coûtera cette contrainte, & l'orgueil d'un pareil sacrifice vaudra bien pour vous le plaisir d'avoir cédé.

Je viens de relire votre lettre, elle me décourage. C'est l'épanchement de l'ame la plus tendre & la moins disposée à combatre le sentiment qui la remplit. Mon amie, ma chere amie, profitez du moment qui vous reste ; vous avez juré à un homme de n'être qu'à lui, mais c'est le ciel qui a reçu le serment, c'est l'amitié qui vous le rappelle,

& votre gloire qui le réclame. Arrêtez-vous un inſtant ſur le bord de l'abyme, & voyez-en la profondeur : rejettez-vous en arriere, il en eſt tems encore. Mes bras ſont ouverts pour vous recevoir, & mon cœur eſt prêt à recueillir vos larmes : les pleurs ſont moins amers, quand ce n'eſt pas le déshonneur qui les fait couler. Songez à vous, & comptez ſur votre amie.

BILLET

De madame de Senanges à ſon amie.

MEs pleurs coulent, & je mérite à peine qu'ils s'épanchent dans votre ſein. J'aime, & je n'ai plus la force de le cacher... J'aime.... O mon amie ! ce ſeul mot m'épouvante, & mon effroi ne me garantit de rien. Vous voulez que je renferme mon amour. Hélas ! il n'eſt plus tems. Il paroît dans mes regards, mes diſcours le reſpirent, mon ſi-

lence le trahit; encore une fois, il n'eſt plus tems... Tout ce que je puis vous promettre, c'eſt d'ennoblir ma foibleſſe; vous m'eſtimerez, & je n'aurai pas tout perdu.

LETTRE LIII.

De madame de Senanges au chevalier.

AH! que vous me cauſez de chagrins, & que je ſerois fâchée cependant de ne vous pas connoître! Le préſent me trouble, l'avenir m'alarme; &, malgré votre délicateſſe, vos ſermens & ma confiance, ſi j'étois prudente, je ne vous verrois plus: mais, hélas! il m'eſt ſi néceſſaire, ſi doux de vous voir! Tout ce qui m'amuſoit, m'importune aujourd'hui: d'où vient donc ce changement? Je veux l'ignorer toujours, je ne veux jamais que vous le ſachiez: pourtant ne croyez pas que ce ſoit ce que je redoute, ce que je n'ai jamais ſenti.

Je n'y conçois rien. Craindre le danger, & n'avoir pas le courage de s'y soustraire ! peut-on être plus foible, plus inconséquente ? oui, je le suis : ah ! que n'ai-je plus ou moins de raison ! Quoi ! ne pouvoir ni éviter, ni vaincre ce qu'on ne cesse de combattre, & n'avoir à espérer pour prix de ses combats, qu'une victoire détestée ! Le malheur, ou des torts, quelle perspective ! Le désordre de mon ame est extrême ; ne l'augmentez pas, je vous en conjure : au nom de votre amour, au nom de l'amitié la plus tendre, d'une amitié.... comme il n'en fut jamais, plaignez-moi ; mais ne vous plaignez pas de moi. Nous ne nous voyons que des instans ; croyez-vous être le seul à vous en appercevoir ? La vie que je mene me déplaît ; elle ne m'a pas toujours déplu, j'étois tranquille alors, & me croyois heureuse. Actuellement, je ne sais plus ce que je suis.... Je tremble de

le ſavoir ; je tremble ſur-tout que vous ne deviniez..... ce qui n'eſt pas.

LETTRE LIV.

De madame de Senanges au chevalier.

IL eſt vrai, je ſuis triſte ; ne m'en demandez point la cauſe, je ſerois au déſeſpoir s'il vous arrivoit de la pénétrer. Je forme des projets contre vous, contre moi, & je n'en exécute aucun. Je ne ſuis plus la même : cette froideur, dont peut-être j'étois vaine, s'il falloit la perdre ! Comment fuir, comment le pouvoir, comment même le ſouhaiter ? Pourquoi vous êtes-vous attaché à moi ? Tout autre ne m'eût pas inquiétée.

Si vous étiez, comme nous, aſſervi à des loix cruelles, vous ne me demanderiez point d'où peuvent naître mes alarmes ; &, ſi vous ne preniez pas le repos pour le bon-

heur, vous tiendriez du moins à cet abri des peines les plus ſenſibles; le charme de l'indépendance, qui eſt une chimere peut-être, mais toujours celle d'une ame haute, la force des préjugés, la tyrannie du devoir, tout vous armeroit, ſi rien ne pouvoit vous défendre; & tant d'efforts, toujours douloureux, quelquefois inutiles, déchireroient votre cœur. Oui, je le répete, vous concevriez alors combien doit être affreuſe la poſition de celles qui doivent, qui veulent ſe vaincre, & ſe reprochent un combat affligeant pour deux perſonnes à la fois.

J'ai ramené, ce ſoir, le vieux duc de ***, votre parent; il vouloit abſolument que je le chargeaſſe de quelque choſe pour vous: eh! que lui aurois-je dit? Si j'aimois malgré moi, je le cacherois à vous, à moi, à toute la nature: je renfermerois du moins ce que je ne pourrois détruire; je ſouffrirois de vos peines, je

chérirois peut-être le principe des miennes : je ſerois bien à plaindre !

Je me ſens, depuis quelques jours, d'une mélancolie qui m'effraie ; j'évite le monde, je redoute la ſolitude ; plus on eſt ſeule quelquefois, & moins on eſt ſeule. Je me crains plus que tout : mais j'ai beau me fuir, c'eſt moi que je trouve par-tout. Ah ! que j'étois différente, quand je n'aimois que mes amis ! Je les aime toujours ; je ſuis encore heureuſe ; je ſuis.... oui, je ſuis fort tranquille.

LETTRE LV.

Du chevalier à madame de Senanges.

SI vous aimiez, vous le cacheriez à moi, à vous, à toute la nature..... Eh ! madame, d'où peut naître cette réſolution ? Je connois les bienſéances, les préjugés qui captivent un ſexe dont vous êtes

l'ornement ; mais je connois encore mieux les droits d'un amour honnête, & je ſais que rien au monde ne balance l'attrait d'un cœur courageux, qui veut jouir de lui-même en ſe donnant, & qui ſe donne en dépit de l'univers. Hélas ! que vais-je vous dire.... Eſt ce de l'amitié, de la froide amitié, qu'on exige de pareils ſacrifices ?... Vous craignez... Ah ! ſoyez tranquille ; vous n'aimez pas. L'amour, je le ſens trop, ne craint rien que de n'être point partagé.

Qu'eſt-ce donc qui vous arrête ? Si jamais je parviens à vous inſpirer quelque retour, repoſez-vous ſur moi pour envelopper mon bonheur de cette ombre qui en eſt le charme : je voudrois vous dérober à tous les regards, borner mon exiſtence à vous, la concentrer dans mon amour, & l'anéantir pour le reſte. Vains ſouhaits ! Vous vous plaiſez à me voir malheureux ; les

ſoupirs qui échappent à mon cœur n'arrivent pas juſqu'au vôtre ; & ce que vos lettres ſemblent quelquefois me faire entrevoir, eſt bientôt détruit par vos diſcours. Je ne puis plus ſuffire à ce que je ſouffre. Ah ! madame, ajoutez à mes maux, ou daignez les terminer.

LETTRE LVI.

De madame de Senanges au chevalier.

J'Ai reſté, depuis l'inſtant où vous êtes ſorti, immobile à la place où vous m'avez laiſſée : je n'ai rien penſé, rien ſenti. Je retrouve enfin des forces, & je les emploie à vous écrire. Eh bien ! monſieur, il eſt dit ce mot ! vous me l'avez arraché... Applaudiſſez-vous de votre ouvrage; jouiſſez de ma peine, ſoyez heureux, ſi on peut l'être quand on vient d'affliger ce qu'on aime. Mais que vous faiſoit l'aveu que je ne voulois, que je ne devois jamais laiſſer

échapper ? ne m'aviez-vous pas dévinée ? Me conduifois-je avec vous comme fi j'euffe été indifférente ? Et n'étois-je pas affez enchaînée par mon fentiment ? Que ne me laiffiez-vous l'efpoir, peut-être infenfé, mais confolant, d'être maîtreffe de mon fecret, & fur-tout l'orgueil de n'avoir rien à me reprocher ? Vanterez-vous encore mon courage, ma raifon, ce que j'avois, ce que je n'ai plus ? J'ai trop compté fur mes forces. Des combats pénibles, une réfiftance coûteufe, votre douleur, vos plaintes, votre injuftice, tout ce qui vous accufe, en un mot, tout vous a fervi. Je vous ai aimé malgré moi, je vous l'ai dit malgré tout, & mon repentir ne peut changer mon cœur.... Ç'en eft fait : ils font finis pour moi ces jours tranquilles, où je n'avois rien à cacher, où je n'avois befoin de la difcrétion de perfonne. J'étois calme, exempte de crainte, ainfi que de remords, & rien

rien aujourd'hui, rien ne peut me rendre à la douceur de cet état. Que mon ame eſt agitée ! Quel pouvoir vous avez ſur elle, puiſque vous l'avez emporté ſur tant d'efforts, puiſque cette ame que vous venez de déchirer eſt entiérement à vous ! Cependant n'eſpérez pas de moi d'autres foibleſſes ; je vous fuirois au bout du monde : je vous fuirois, n'en doutez pas, ſi vous exigiez la moindre preuve de ce que j'ai eu tant de peine à vous cacher. Ah ! pourquoi vous l'ai-je dit ? Je crains de deſcendre en moi-même ; je crains tous les yeux, ſurtout les vôtres ; & je me punirois d'une foibleſſe, qui pourtant me feroit chere, ſi vous me juriez qu'elle ſuffira toujours à votre bonheur.

LETTRE LVII.

Du chevalier à madame de Senanges.

O LA plus adorable, la plus aimée des femmes, la plus digne de l'être ! Mon ivreſſe eſt au comble ! vous m'aimez, je vous idolâtre, & vous pleurez ! Ah, Dieu ! vous n'oſez, dites-vous, deſcendre en vous-même ; vous craignez de lever les yeux ſur moi. Non, ne redoutez point votre cœur ; vous y retrouverez encore la gloire que vous croyez avoir perdue. L'honneur dans une ame tendre, délicate & paſſionnée, ſurvivroit.... même à la défaite. Votre réputation eſt un dépôt que vous m'avez confié, il eſt ſacré pour moi, il le ſera toujours. Que demain votre réveil ſoit calme. Soyez fiere d'avoir vaincu un préjugé barbare qui n'eſt point la vertu, qui n'en eſt que le maſque. Le cri-

me dont vous vous accuſez n'exiſte que dans votre imagination ardente & encore étonnée. Vous coupable ! vous ! Si vous croyez l'être, je le ſuis donc bien davantage. Ecartons ces idées, ne répandons point d'amertume ſur des inſtans délicieux... Que ne ſuis-je le témoin de votre repos, que ne puis-je attendre votre réveil, m'offrir le premier à vos regards, y trouver l'expreſſion de l'amour & non du repentir ! Pour moi, je n'ai point fermé l'œil ; mais quelle raviſſante inſomnie ! quelle voluptueuſe agitation ! Je me croyois dans un monde nouveau, je me ſuis recueilli dans mon bonheur, je m'en ſuis rendu compte. Tous les ſentimens que le ciel nous donne pour charmer & embellir la vie, ſe diſputoient mon cœur ; la plus tendre, la plus douce, la plus pure des illuſions me reportoit à vos pieds : je croyois encore vous parler, vous entendre, ſerrer votre main, fixer ſur

vous des yeux brûlans d'amour, & j'étois bien aiſe de tenir mon ame éveillée, pour la repoſer plus lontems ſur l'image de mes plaiſirs. O vous qui êtes tout pour moi, ma maîtreſſe, mon amie, ceſſez de pleurer, de rougir; ne ſachez qu'aimer.

LETTRE LVIII.

Du chevalier à madame de Senanges.

VOTRE mélancolie, dites-vous, eſt le ſeul bien qui vous reſte. Eh! n'eſt-ce rien que d'aimer, que de jouir du bonheur de ce qu'on aime! Tout le mien s'évanouit, ſi vous n'êtes pas heureuſe..... Je ne la puis ſouffrir cette importune triſteſſe où vous ſemblez vous complaire; je hais le repentir qui vous y attache, je hais le charme que vous y trouvez peut-être, & cette révolte du cœur contre un aveu que la bou-

che ſeule a prononcé..... Vous voulez donc que je pleure une victoire, hélas ! trop incertaine ; que je gémiſſe de vos bienfaits, & que j'eſſuie vos larmes, quand votre main a ſéché les miennes ? Non, l'impreſſion que vous éprouvez eſt involontaire. C'eſt une inquiétude vague, produite en vous par une habitude d'indifférence que vous prenez pour le bien ſuprême, & dont la perte vous afflige, ſans que vous ſachiez même ce que vous regrettez. Ah ! l'amour, l'amour le plus vrai diſſipera ces nuages, il parviendra ſans doute à vous tenir lieu de la tranquillité froide que vous avez perdue. Ne me dites plus, ne me dites jamais que vos peines ſont mon ouvrage. Ne mêlez point à la douce expreſſion de la tendreſſe, l'amertume des reproches les plus ſenſibles. Si vous ſouffrez par moi, eh ! quels ſont donc, je le répéte, quels ſont les plaiſirs que vous me

ſuppoſez ? Croyez-vous qu'il me fût poſſible de m'iſoler dans la poſſeſſion d'un bien qui, pour être ſenti, goutté, digne de nous, exige l'accord des volontés, des ames, & cette ivreſſe mutuelle ſans laquelle l'amour n'eſt qu'une chimere, une erreur des ſens, une impoſture qui promet tout, et ne donne rien aux malheureux qu'elle a trompés ! Idole de ma vie, vous par qui je reſpire, vous l'ame de mon ame, reprenez votre ſérénité. Vos inquiétudes me déſeſpérent, vos regrets m'humilient. Donnez-moi votre confiance, c'eſt tout ce que mon amour oſe exiger du vôtre.

LETTRE LIX.

De madame de Senanges au chevalier.

Ce repentir qui vous bleſſe & qui me tue, hé bien ! je ſens qu il m'attache encore plus forte-

ment à vous. Pardonnez-moi mes peines, mes craintes & mes reproches. Souffrez que je me plaigne à vous de vous aimer trop. Souffrez les derniers efforts d'une cruelle & impuiſſante raiſon qui n'agit ſur moi que pour me déchirer. Ah! laiſſez-moi juſqu'à mon chagrin; d'ailleurs, je ſuis plus tranquille depuis tout ce que vous m'avez promis.... Je vous en rends grace, & pourtant vous en êtes plus dangereux pour moi. N'abuſez pas de ma reconnoiſſance, n'en abuſez jamais; c'eſt à vous que je veux tout devoir. Je compte ſur vous bien plus que ſur moi-même. Votre honnêteté, ma confiance, mon amour, je dirois preſque ma foibleſſe, tout vous lie & ce lien qui ſeroit ſans pouvoir ſur la plupart des hommes, aura des droits ſur vous.

Je reçois votre lettre à l'inſtant.... que j'en ſuis mécontente! Pourquoi cette affectation à me parler ſans

ceſſe d'un autre que vous ? On m'accuſe , je le ſais , d'avoir aimé le Prince de *** ; je ne me juſtifie point d'une telle calomnie ; ſa paſſion fut vraie , & mon indifférence connue. Cette inquiétude , ce premier avertiſſement de l'ame , l'émotion , le trouble qui effraient & charment la mienne , c'eſt vous , mon cher chevalier , vous ſeul qui me les avez fait connoître , aimez votre ouvrage...... Mais non , vous ſoupçonnez ma tendreſſe , ah ! que j'aurois bien le droit de ne pas croire à la vôtre ! & j'ai pu céder à l'amour , j'ai pu l'écouter cet amour qui rend injuſte , qui fait qu'on a du chagrin , & qu'on en donne !... C'eſt un Dieu , dit-on. Un Dieu ! lui ! il n'en a que le pouvoir, il n'en a pas la bonté. Je le jure à ſes pieds, où je ne voulois jamais être , j'y vais en révoltée , j'y prends des chaînes nouvelles. Douce & reſpectable amitié , quand vous rempliſſiez mon cœur , quand vous

lui suffisiez, la défiance n'y trouvoit point de place. Aujourd'hui, j'ai des torts, des alarmes, même de soupçons... Mon état est bien changé !

LETTRE LX.

Du chevalier à madame de Senanges.

OUI, ma belle maîtresse, oui, l'amour est un Dieu ; je n'ai qu'à vous regarder pour le croire, & m'interroger pour le sentir. Quoi ! cette inquiétude, ce premier avertissement de l'ame, ces émotions, ce trouble que vous peignez avec des couleurs si vraies, je suis le premier, je suis le seul qui les ai fait naître en vous... Je jette des regards de dédain sur tout ce qui m'environne, & je sens, pour la premiere fois, que l'orgueil peut être un plaisir. Je n'ai plus d'inquiétude, je n'en eus jamais. Je connois, je respecte votre vertu ;

ce qui ſéduit tant de femmes, ce qui les éblouit, les mouvemens de vanité qu'elles prennent ſi ſouvent pour de l'amour, ne pouvoient agir ſur vous; non, vous n'étes point ſuſceptible de ces preſtiges qui faſcinent la raiſon, étourdiſſent ſur les riſques, & nuiſent preſque toujours, ſans intéreſſer jamais; c'eſt un cœur qu'il falloit au vôtre. L'amant honnête & ſenſible que vous avez daigné choiſir, veut ſe croire ſupérieur à tout, puiſque vous l'avez préféré.

LETTRE LXI.

Du chevalier à madame de Senanges.

HIER je ne vous ai vue qu'un inſtant, aujourd'hui je ne vous verrai pas, ou du moins ce ne ſera qu'avec tout le monde; demain le ſpectacle : après demain, une autre diſtraction. Ah, Dieu! comment ne haïſſez-vous pas ce tourbillon qui vous

enleve à moi, vous étourdit ſans vous plaire, vous emporte ſans vous fixer, n'occupe que votre tête, & laiſſe au fond de votre cœur un vide que vous ſentez, ſans vouloir le remplir? Se donner! ſe donner à ce qu'on aime! que trouvez-vous donc là de ſi effrayant?... Ah! cruelle, ſi le mot vous fait peur, que le ſentiment vous raſſure; il donne des forces contre le préjugé, il écarte les défiances, il détruit par un charme ſecret toutes les ſubtilités de la raiſon, de cette froide raiſon, qui ne vaut pas l'inſtinct aveugle d'un cœur tendre.

Cependant vos craintes me ſont cheres, j'aime juſqu'à vos alarmes. Elles me confirment ce que j'avois toujours penſé; elles conſtatent l'aveu le plus charmant que vous ayez pu me faire. Non, ſi vous aviez aimé, vous ne redouteriez pas tant d'aimer encore. Le premier pas enhardit au ſecond; les ſcrupules, qui ſe ſont épuiſés dans les efforts d'une

premiere réſiſtance , ne ſe renouvellent que foiblement à une autre attaque : vous auriez moins de courage , ſi vous connoiſſiez mieux le plaiſir de ſuccomber... C'eſt pour moi, pour moi ſeul , que vous ceſſez d'être indifférente ! c'eſt moi qui fis éclorre votre ſenſibilité ! cette idée m'enivre. Que l'inexpérience du cœur eſt précieuſe dans la femme qu'on aime !

Avez-vous ſongé à ce que vous me promîtes hier ? Pourrai-je enfin vous voir ſans craindre les témoins, toujours importuns , ſouvent indiſcrets , & qui m'arrachent les plus doux inſtans de ma vie ?

Une ſeule choſe peut adoucir mes peines , je me ſoumets à tout ; mais j'oſe... oui , j'oſe exiger votre portrait pour prix de mes ſacrifices. Il me conſolera du moins en votre abſence ; mes yeux qui n'arrêtent ſur vous que des regads timides , pourront à loiſir ſe repoſer ſur vo-

tre

tre image ; elle ne ſera point comme vous, armée d'une raiſon cruelle : je pourrai lui peindre mes deſirs, la couvrir de baiſers, la tremper de larmes, ſans craindre de voir repouſſer ou mes careſſes ou mes ſoupirs. Si vous me refuſez, je doute de votre amour, & tout finit pour moi.

LETTRE LXII.

De madame de Senanges au chevalier.

DOuter que je l'aime ! lui, en douter ! m'envier juſqu'à un reſte de raiſon qui m'a ſi mal défendue. Homme injuſte !.... non, vous ne méritez pas cet abandon de l'ame que vous comptez pour rien ; la mienne eſt à vous, elle n'eſt plus à moi, j'aime à vous la laiſſer toute entiere, & vous vous plaignez ! J'ai beau déteſter la contrainte à laquelle je ſuis aſſujettie, regarder comme

anéantis pour moi tous les momens que je paſſe loin de vous, vous ajoutez vos reproches à mes privations ! elles ne ſont pour vous que des raiſons pour craindre, des titres pour douter, & non des motifs d'aimer mieux. Vous qui êtes ſi honnête, vous qui avez toutes les vertus, excepté une ſeule, qu'encore il vous eſt permis de ne point avoir, ayez pitié de mon déſordre : rendez-moi, s'il ſe peut, à mes devoirs ; & puiſqu'il n'eſt plus tems de fuir, puiſque je ne le peux plus, que je ne le veux plus, ſoyez généreux, ſoyez digne d'un amour ſouvent contraint, toujours combattu, & dont je crains l'excès. Ne m'accuſez point de froideur, n'ébranlez pas une réſolution qui ne me coûte que trop. Sûr d'être aimé, ſûr de l'être plus tendrement que je n'oſe vous le dire, n'arrachez pas à ma tendreſſe ce qu'on refuſe avec douleur, mais ce qu'on n'accorde pas ſans crime. Je

vous implore pour moi contre vous-même. hélas ! contre tous deux. Non, jamais, jamais je ne riſquerai de perdre le ſeul bien qui m'attache à la vie, l'eſtime de ce que j'aime, cette crainte ſuffiroit pour me rendre malheureuſe : voudriez-vous que je le fuſſe ? Si quelque choſe peut réparer mes torts, c'eſt le courage de n'en avoir pas de plus grands. Vivre pour vous aimer, vous en donner à chaque inſtant des preuves innocentes, en chercher, en inventer de nouvelles, voilà tout ce que je puis vous promettre, & ce qui doit vous ſatisfaire. Dites, ſi vous aviez le pouvoir de former un être pour votre bonheur, lui donneriez-vous des émotions qui tiendroient ſeulement à ſa maniere d'être organiſée ? Seriez-vous aſſez peu délicat pour les préférer à celles dont l'amour feroit le créateur, qui ſont l'ouvrage de l'amant, qu'il fait naître, qu'il développe, qui ſeroient

ignorées ſans lui , qui exiſtent par lui , & n'exiſtent que pour lui ?...

P. S. Avez-vous bien ſongé à l'importance de la demande que vous me faites? Mais vous ſerez malheureux ſi je vous refuſe , je ſuis bien embarraſſée.

LETTRE LXIII.

De madame de Senanges au chevalier.

DIrez-vous encore que je ne ſonge pas à vous ? Eh bien ! oui , la voilà cette copie d'une prétendue Sylphide , dont le courage vous paroît ſurnaturel , mais dont le cœur eſt bien foible ! Puiſſiez-vous en être content ! puiſſiez-vous attacher aſſez de prix au don que je vous fais , pour n'en plus deſirer d'autre ! Ah ! du moins , que ce préſent de l'amour le plus tendre vous prouve à quel point vous m'êtes cher , & l'excès de ma confiance &

l'abandon de tout ce qui peut s'accorder ſans remords. Je vous aime, je vous le dis, je vous écris ſans ceſſe, je vous donne mon portrait; enfin je n'ai que des reproches à me faire, & je m'applaudis, hélas! de quoi? de n'avoir pas les plus grands torts; il ſe réduit à cela, ce courage qui vous chagrine, vous étonne, me coûte, & qui, mieux apprécié, ne feroit que de la foibleſſe. Ah! dites-moi, que vous ſerez aſſez reconnoiſſant, pour ne rien exiger; mais, jamais rien. Mon Dieu! les prieres d'un amant qui eſt aimé, qui l'eſt comme vous l'êtes, ne ſont que de la tyrannie. Raſſurez-moi: que toute entiere au plaiſir de vous voir, je n'aie plus d'effroi; que mon image, en vous rappellant le ſentiment qui m'attache à vous, n'en ſoit pas la preuve ſans être ma sûreté. Je paſſe ma vie à craindre ce qui feroit votre bonheur, à me reprocher ce que je ſens, à vouloir ce

que je dois, à souhaiter peut-être le contraire. Sont-ce là les douceurs que vous m'aviez promis? Aimez, disiez-vous, & nous serons heureux : moi, heureuse! ah! oui, si vous l'êtes; oui, si votre amour est aussi tendre, aussi vrai, qu'il le paroît; & quoiqu'il m'ait ôté le repos, le calme, tout ce qui me fut précieux, je ne regrette rien, pas même la liberté à laquelle je tenois tant, & que j'ai perdue sans retour.

LETTRE LXIV.

Du chevalier à madame de Senanges.

VEillé-je? est-il bien vrai? c'est elle! la voilà cette image adorée, ce trésor que mon cœur attendoit, ce gage sans prix d'un amour qui fait tout mon bonheur!... Hélas, combien le peintre est resté au-dessous de son modele! Ce sont quelques-uns de vos traits, mais vo-

tre ame, où eſt-elle ? où eſt l'expreſſion, la vie ? Ah ! que le pinceau eſt impuiſſant, pour rendre ces graces myſtérieuſes, que l'eſprit donne, que l'imagination multiplie, & que perfectionne la ſenſibilité ! Je vous tiens, & je vous cherche encore ! N'importe, ce qui manque au portrait, mon cœur l'ajoute.

Puiſſiez vous (c'eſt vous qui parlez) *attacher aſſez de prix au don que je vous fais, pour n'en pas exiger d'autres !* Que vous me rendez peu de juſtice ! Ce ne ſont point les privations qui m'effraient ; tant qu'elles ajouteront à votre bonheur, je ſouffrirai tout ce qu'elles enlevent au mien ; mais, cruelle, voulez-vous commander aux mouvemens involontaires de l'ame ? Voulez-vous enchaîner ce feu qui la dévore, l'embraſe, & s'augmente par les efforts qu'on fait pour l'éteindre ? Pour vous former un amant à votre choix, il faudroit donc anéantir l'amour !

Ce que je vous dis n'eſt point la ſatyre de votre ſyſtême : je le trouve barbare, injuſte peut-être ; cependant je le reſpecte : n'étant pas le fruit du caprice, il eſt l'ouvrage de la vertu ; & toutes les fois qu'il ne s'agira que de moi, vous êtes bien ſûre du ſacrifice, ma vie eſt à vous. Eh ! quel ſeroit mon triomphe, s'il étoit payé de vos larmes ! Je ne veux point d'une félicité qui vous arracheroit des ſoupirs : je ne veux point dérober à la foibleſſe ce que la volonté me diſpute, ce que le vœu du cœur ne m'accorde pas ; j'aime mieux ſouffrir toujours, oui, toujours, que de mériter un reproche par une témérité peu délicate, & des emportemens qui humilient quand ils ne ſont point partagés. Mais, en me réduiſant à cette façon d'aimer, ne croyez pas que j'en ſois plus paiſible, moins inquiet, ou moins difficile ; les beſoins de l'ame ſe multiplient à proportion de ce

qu'on ôte aux ſens : l'amour ne veut rien perdre : il n'y a point de privation qui ne doive lui valoir une jouiſſance. Ce que vous m ôtez d'un côté , vous me le rendrez de l'autre ; moins je ſuis exigeant ſur les preuves , plus je le ferai ſur les ſentimens, & vous devez m'aimer d'autant plus , que vous me rendez moins heureux.

LETTRE LXV.

Du chevalier à madame de Senanges.

CIel ! qu'éprouvai-je ? quelle ardeur ſéditieuſe s'allume dans mes veines , y coule avec mon ſang ! Mes yeux ſont-ils chargés d'un nuage qui leur dérobe tout , excepté vos charmes ? Je ne puis me les rappeller ſans un trouble enchanteur & cruel à la fois ; ils tyranniſent ma penſée, ils ſont toujours préſens à mon cœur, & quand je m'ar-

rache à vous, j'emporte avec moi leur image & mon ſupplice, oui, mon ſupplice. Mes jours, mes nuits, tous les inſtans de ma vie ſont marqués par une agitation douloureuſe, par les tourmens d'un amour contraint, & qui renaît toujours plus vif, pour vous être toujours immolé. Les rêves, mêmes les plus doux, ne ſont que des lueurs rapides qui me replongent plus avant dans l'infortune : une réalité barbare me fait expier... juſqu'à mes ſonges, & peut être voudriez-vous m'enlever encore juſqu'aux fantômes de mon imagination.... Oh ! ſi vous ſaviez ce que je ſouffre, de combien de larmes ſecrettes, de ſoupirs brûlans il me faut payer le triomphe inhumain dont je meurs, & dont peut-être vous vous applaudiſſez... Qu'ai-je promis, ô dieu ! quel horrible ſerment ! aurai-je la force de le tenir ? Quel complot avons-nous fait à l'envi contre les droits de la

nature & de l'amour ! Envain je m'encourage à remplir cet engagement odieux ; je ſoupire malgré moi après l'inſtant du parjure. Ah ! pardon.... je m'égare : je vous offenſe, je me déteſte ; mais jugez vous-même de ma ſituation, rappellez-vous notre derniere entrevue. Vous m'aviez ordonné de vous faire la lecture d'un ouvrage nouveau. Hélas ! une diſtraction bien pardonnable ramena mes yeux ſur vous: ils s'y arrêterent avec un attendriſſement que je ne pus cacher, & le livre échappa de mes mains, ſans qu'il me fût poſſible de le rependre. Après quelques momens d'un ſilence, qui diſoit tout, j'allai tomber à vos pieds, par un mouvement dont je ne fus pas maître, je pris une de vos mains que je baignai de larmes: mon trouble augmenta, je vous ſerrai contre mon cœur, & il ſembloit qu'il alloit s'ouvrir pour vous recevoir ; c'eſt alors que vos yeux, ces

yeux ſi doux, s'armerent de ſévérité. Vous m'enviez juſqu'à l'innocente expreſſion d'un ſentiment dont vous ſouffrez l'hommage, & vous condamnez ſon excès, qui ſeul peut en ôter le crime. Ah! cruelle, défendez donc à mon cœur de palpiter d'amour en votre préſence : défendez donc à vos regards d'y allumer ſans ceſſe cette flamme que le reſpect y tient renfermée, & qui s'irrite par l'obſtacle.

Pourquoi tous vos mouvemens ſemblent-il dirigés par les graces, & peignent-ils la volupté ? Pourquoi votre haleine ſeule ſuffit-elle pour enflammer l'amant qui vous approche? Pourquoi cette bouche ſi fraîche ſemble-t-elle appeller le baiſer qui l'effarouche ? Hélas! ſi vous voulez m'impoſer toutes les privations, pourquoi m'environner de tous les attraits.... Il faut donc que mon tourment naiſſe du ſein des délices ; il faut que je me précautionne, en

vous

vous abordant, contre les élans de l'ame, le charme des yeux, & les écarts même de la penſée ! Vous n'allumez le deſir, que pour en exiger le ſacrifice : tous ces effets de l'amour qui deviennent ſacrés par leur cauſe, toutes ces émotions du cœur, dont les ſens ne ſont que les interpretes ; tous ces tributs de la ſenſibilité vous paroiſſent autant de crimes ; & quand je ne ſuis que le plus tendre des hommes, vous m'en croyez le plus coupable !... & vous m'aimez ! Non, vous vous êtes trompée, ſans doute. Reprenez, reprenez l'aveu qui vous a tant coûté... Que dis-je ? ah ! gardez-vous de me croire : plaignez le déſordre où je ſuis, & laiſſez-moi votre amour, duſſé-je mourir de mes tourmens.

LETTRE LXVI.

De madame de Senanges au chevalier.

J'AI trop attendu... mais je le prends enfin ce parti qui m'eſt plus affreux que la mort. Je vais vous éviter... il le faut, je le ſens... Ah! pourquoi, cruel, m'y avez-vous forcée? C'en eſt fait, je renonce au bonheur, à la vie, à vous. Je ne paſſerai plus mes jours à vous attendre, à vous voir. Mes yeux ne rencontreront plus les vôtres; & mon cœur, le cœur vrai dont vous doutez, lorſqu'il eſt tout entier à l'amour le plus tendre, ce cœur qui n'eſt rien pour vous, ſi la honte n'en accompagne le don, malheureux par vous & jamais guéri, conſervera toujours un ſouvenir cher des regrets douloureux du bien dont il ſe prive. Je me trompois, hélas! je cherchois à me tromper. J'oſois compter

aſſez & ſur vous & ſur moi, pour me conſoler d'un aveu dont la délicateſſe de vos ſentimens me voiloit le péril & le crime. Vaines chimeres d'un cœur qui s'abuſoit ! Elles ſont évanouies ; je vous fais ſouffrir, je ne puis ſoutenir cette idée : j'ai du courage, ſans doute, & ſi le ſupplice de refuſer ce que j'aime ne tourmentoit que moi, je trouverois des forces pour les ſupporter ; mais votre peine m'eſt horrible, ce n'eſt qu'en vous fuyant qu'il me ſera poſſible de n'y pas céder. Quels reproches vous m'avez faits la derniere fois que nous nous ſommes vus ! Quelle lettre vous m'avez écrite aujourd'hui ! Plaignez-moi ſans me haïr, ſans m'accabler davantage. Je dois lever le bandeau qui me ſert trop bien : voyez-moi telle que je ſuis, vous ne croirez plus alors que ma perte ſoit irréparable. Vous fûtes heureux avant de me connoître, & vous le ſerez, hélas ! ſans moi !... Il eſt des

femmes plus ſéduiſantes, aucune ne vous aimera autant ; mais vous accordant plus, elles vous conviendront mieux. Vous plairez, vous aimerez, vous m'oublierez.... je le veux, oubliez-moi ; laiſſez-moi en mourir, & payer avec joie votre tranquillité de la perte de ma vie. Eh ! puis-je y être attachée ! elle va m'être affreuſe. Je m'arrache à l'objet dont j'aurois voulu ne me ſéparer jamais. Je n'ai plus rien à craindre ni à regretter.

Gloire imaginaire, déteſtable honneur, préjugé que j'abhorre, vous me privez de mon amant. C'eſt donc à vous que j'immole aujourd'hui bien plus que moi.... Non, jamais je ne l'aurois pu, ſi je n'avois pas vu hier que le ſentiment le plus tendre, & dont je vous donne des preuves ſi vraies, faiſoit bien plus votre tourment que votre félicité. Mes forces m'abandonnent. Jamais je ne vous ai tant aimé, & ſi

je disois un mot de plus, ce seroit peut-être.... Ne nous voyons plus... Adieu....

LETTRE LXVII.

Du chevalier à madame de Senanges.

QUEL affreux réveil ! qu'ai-je éprouvé en lisant votre lettre ! Un frémissement universel s'est emparé de moi, & dans ce moment j'eusse desiré mourir, si j'avois pu serrer votre main, lire mon pardon dans vos yeux, & emporter la satisfaction d'être encore aimé... Vous m'éviter ! ne me plus voir !.... O ciel ! vous le voulez... Un coup de poignard m'eût été moins sensible que cet arrêt..... Le voilà donc ce bonheur que j'attendois de l'amour le plus tendre ! Il faut renoncer à tout.... il faut vous fuir.... Je ne puis prononcer ce mot sans la plus profonde douleur. Je vou-

drois que vous puſſiez entendre mes cris, & les ſanglots d'un cœur que vous aſſaſſinez... Je tombe à vos pieds. Ma généreuſe, mon adorable amie, s'il vous reſte une étincelle d'amour, que dis-je !.... ſi la pitié vous parle en ma faveur, pardonnez-moi : pardonnez des reproches que je déteſte, dont je rougis, dont je ſuis la victime... Aimez-moi toujours, ne m'abandonnez jamais... Je vous jure dans cet inſtant ſacré, dans cet inſtant de pleurs, de déchirement & de déſeſpoir, que je vais mettre mon étude éternelle à vous faire oublier le crime trop excuſable, hélas ! de mon ivreſſe & de vos charmes. Je vous plairai par mes ſacrifices : ils ne me feront point pénibles; non, encore une fois, ils ne me le feront pas, recevez-en le ſerment.

Ne m'accablez point, ne me livrez point à moi-même. Si vous êtes inflexible, je pars, je cours m'enſévelir... je ſuis hors de moi,

je ne me connois plus... voulez-vous ma perte ? Daterai-je mon infortune du jour où je me ſuis enivré d'amour pour vous ? Hélas ! je ſuis aſſez puni : & vous-même, cruelle, vous-même, ſi vous pouviez me voir, vous croiriez que je le ſuis trop. Ecrivez-moi, je vous en conjure, & permettez-moi d'aller ſur le champ me jetter à vos pieds, ou vous deviendrez coupable à votre tour. Je vous croirai barbare, ſi vous n'êtes pas ſenſible dans le moment où je mérite le plus que vous le ſoyez. Gardez-vous de m'interdire votre préſence, elle eſt ma vie. Ma faute m'éclaire, elle va épurer mon cœur.. Il ſera délicat, déſintéreſſé, il ſera digne de vous. Haïſſez-moi, mépriſez-moi, ſi je trahis ma promeſſe. Vous que j'adore, que j'idolâtre, ne craignez point que je manque de courage. L'excès du ſentiment me ſoutiendra : il me donnera la force de ſouffrir, ou plutôt il ſuffira pour mon bonheur.

J'attends votre réponſe, elle va décider de mon ſort, ſongez-y; je tremble.. Les minutes vont me paroître des ſiecles... Adieu.. Seroit-ce pour jamais ?... Je n'en puis plus; je tombe d'accablement, & à force de pleurer, je ne vois plus ce que j'écris.

BILLET

De madame de Senanges au chevalier.

HÉLAS! non, je ne ſuis point barbare. Votre douleur, votre lettre, vos promeſſes, je cede à tout cela, je vous verrai.. Ah! puis-je vous affliger? Songez à vos ſermens, mon cœur les reçoit, il oſe y compter. Mon état ne differe pas du votre... Je vous aime plus que ma vie, je vous verrai aujourd'hui, je vous verrai, j'y conſens... Ah, Dieu!... réſiſter à vos larmes! je ne le puis...

BILLET

De madame de Senanges au chevalier.

AH ! plaignez-moi, ne ſuis-je pas obligée d'aller paſſer quelques jours au château de ***, chez madame de *** ma parente ! Je vais la voir tous les ans dans les premiers jours de ſeptembre, & c'eſt un devoir dont je ne puis me diſpenſer. N'allez pas m'en vouloir : je vous quitte, hélas !.... vous n'êtes que trop vengé.

LETTRE LXVIII.

De madame de Senanges au chevalier.

QUand je ſuis arrivée ici, on étoit à la promenade. J'ai paſſé deux heures à relire vos lettres, à ſonger à vous, & j'attendois ſans impatience le retour de pluſieurs

perſonnes qui ſont, comme moi, habitantes de ces lieux.

Quelles ſont heureuſes, toutes les femmes avec leſquelles je ſuis ! Je les crois indifférentes ; rien ne trouble leur repos, leurs jours ſont ſereins, leurs nuits tranquilles, elles jouiſſent de tout ; & moi, dans l'ombre des forêts, comme au milieu du tumulte de Paris, je ſuis toujours la même. Le calme de la campagne n'en apporte point à mon cœur. Il n'eſt qu'un plaiſir, qu'un bien, qu'un bonheur pour moi ; mes yeux même n'apperçoivent plus le reſte.

J'étois hier dans un boſquet où la lumiere pénètre à peine, inacceſſible à tout, excepté à l'amour. Votre image l'embelliſſoit, votre abſence m'y faiſoit ſoupirer, & malgré ce que j'y deſirois, j'aimois à y être. Le ſilence de ce lieu, ſon obſcurité, un ruiſſeau dont le murmure invite à la rêverie, tout s'y raſſemble pour charmer les indifférens & enivrer

ceux qui ne le ſont plus. J'y reſtois, je ne pouvois le quitter, & j'y ſerois encore, ſi l'on n'étoit venu m'en arracher; mais tout cela n'eſt rien ſans ce qu'on aime. Quand les autres admirent, moi je regrette. La nature feroit un effort pour moi, elle deviendroit plus riche, elle étonneroit davantage l'univers, qu'elle ne m'offriroit que mon amant.

BILLET

Du chevalier à madame de Senanges.

ENfin vous voilà de retour! Je renais... l'air qui m'environne m'eſt moins néceſſaire que votre préſence; me tiendrez-vous parole? Exécuterons-nous le charmant projet que nous avions formé avant votre départ? Que j'ai de choſes à vous dire! j'ai reçu des lettres de madame d'Ercy. Je vous les montrerai... Elle a déjà chaſſé le mar-

quis, & ne demandoit pas mieux que de me rappeller; vous jugez comment cette fantaiſie prendra ſur moi : elle eſt déchaînée contre vous, elle s'exhale en menaces, & jure de vous pourſuivre juſqu'à ſon dernier ſoupir. Le caractere de cette femme m'épouvante; mais n'en redoutez rien. Je veillerai ſur ſes démarches, & je ſaurai bien vous mettre à l'abri de ſes noirceurs; je ne voulois pas y croire. Le marquis part avec le maréchal de *** ſon oncle, nous allons en être débarraſſés; quels êtres! Oublions-les pour ne nous occuper que de nôtre amour : ſongez à ce que vous avez promis; je vais donc vous revoir.

LETTRE LXIX.

De madame de Senanges au chevalier.

HÉ bien, venez, mon cher chevalier, venez ſouper, ce ſoir, avec

avec moi : nous ferons feuls ; vous l'avez fouhaité, j'y ai réfléchi, & j'y confens. Je trouve au fond de mon cœur, tout ce qui peut m'affurer du vôtre, & dans le facrifice d'une vaine chimere de bienféance, le plus doux des plaifirs. Mon amour eft pur, le votre n'eft pas moins honnête ; ma confcience eft tranquille : elle s'endort dans le fein de la probité. Je fuis fous la fauvegarde de mon amant, l'ombre du doute feroit injurieufe à tous deux ; & fi jamais je dois craindre l'un de nous, il eft impoffible que ce foit lui. Tout nous fert, le ciel même nous favorife ; je ne l'ai jamais vu fi ferein, pas un nuage qui l'obfcurciffe ; depuis que vous m'aimez, la nature eft plus riante : on fe plaint aujourd'hui de la chaleur ; hé bien, l'abattement où elle me jette a du charme pour moi ; & puis, j'ai une idée, un projet qui m'enchante. Nous fouperons dans le joli

bosquet qui est sous mes fenêtres ; nous aurons le plus beau clair de lune du monde, sa lumiere est faite pour l'amour. Point de riches tapis, point de lambris dorés ; des gazons bien frais, des palissades de chevre-feuilles & de jasmins, des arbres bien verds ; voilà le lieu où vous serez attendu. Nous n'y regretterons point l'art ; nous y appartiendrons plus au sentiment, & nous jouirons à la ville de la simplicité des campagnes. Le silence de la nuit, celui des oiseaux qui reposent alors, pour s'aimer mieux le lendemain ; tout ce que les indifférens n'apperçoivent point, sera senti : nous serons ensemble. Non, il n'est de volupté vraie que celle qui est pure ; l'ame ouverte au remords est fermée au bonheur. Nous nous aimerions moins, si nous avions quelque chose à nous reprocher. Combien j'aime à me dire : je lui confie le soin de ma gloire, elle lui est aussi chere qu'à

moi-même : ſon cœur eſt mon bien, ſon eſtime eſt ma vie ; il le ſait, & ne peut l'oublier ! Il ne reſſemble point aux autres hommes ; je l'aime, il eſt heureux : ma confiance eſt fondée. Celui qui mérite un ſentiment n'exige point de preuves ; l'aveu du mien n'eſt pas un tort, mon amant eſt vertueux.

Mais comment ai-je pu combattre un penchant dont vous étiez l'objet ? Il m'affligeoit, je vous ai craint ; que j'étois injuſte & malheureuſe !

Adieu ; je ſors pour affaires, je rentrerai pour recevoir. Mon cœur eſt pénétré d'une joie bien douce, nulle allarme ne s'y mêle. J'aurai bien de la peine à ne pas dire votre nom à mes juges. Vous m'avez donné l'être ; un néant affreux m'environnoit ; j'exiſte enfin, je vis pour vous.

LETTRE LXX.

Du chevalier au baron.

Qu'ai-je fait, malheureux ! j'ai trahi la confiance, l'amour, je dirois presque la probité, s'il étoit possible que l'être qui la respecte en vous l'eût tout-à-fait perdue. Non, mes remords n'ont point assez expié ma faute. Je me condamne à rougir devant vous. La honte est le supplice & le besoin du coupable qui appartient encore à la vertu : je me dégrade à vos yeux, pour me réhabiliter aux miens.

J'étois heureux, j'avois l'espoir de l'être davantage : j'ai tout détruit. Par où commencer un récit affligeant pour votre ame, flétrissant pour la mienne ?.. Ah ! cette foiblesse est un tort de plus...

Vous le savez, je m'applaudissois des impressions que je faisois par

degrés ſur le cœur de madame de Senanges ; chaque jour développoit un ſentiment en elle, & voyoit éclorre un plaiſir pour moi. Je crus que je ne pourrois ſurvivre à l'aveu de ſa tendreſſe. La rigueur des devoirs qu'elle m'impoſoit étoit adoucie par le charme de lui obéir ; les retours ſur moi-même étoient plutôt des recueillemens de l'amour, que des deſirs d'en augmenter les droits. Je luttois contre les ſens actifs, un phyſique tout de feu, par le ſecours d'une ame plus ardente encore, & je me nourriſſois de cet orgueil délicat qui fait jouir de ce qu'il ſacrifie.

Madame de Senanges alla paſſer quelques jours à la campagne. Je l'avois ſuppliée, avant ſon départ, de me donner à ſouper tête-à tête avec elle : le ſoir même de ſon retour (c'étoit hier) elle me l'accorda par un excès de confiance qui la peint, qui m'accuſe, & me

rend plus criminel. Jamais malheur ne fut précédé par des apparences ſi riantes, hélas! & ſi trompeuſes. Tout étoit préparé ſous le berceau le plus ſolitaire du jardin: un ſeul domeſtique devoit nous y ſervir. La lune qui perçoit à travers les charmilles, ſembloit ſe plaire à éclairer de ſes rayons myſtérieux le bonheur de deux amans. Un vent frais agitoit à peine les bougies, mais nous envoyoit tous les parfums dont l'air étoit embaumé. Les étoiles brilloient du feu le plus doux. Je voyois la nature plus intéreſſante, je la voyois à côté de madame de Senanges, & tout ce qu'elle embelliſſoit me ſembloit être ſon ouvrage. Avec quel attendriſſement je contemplois cette femme céleſte, à qui j'étois redevable d'une exiſtence dont je n'avois pas encore d'idée. Vous peindrai-je ſa gaieté douce & ſpirituelle à la fois? Elle ſe livroit à ſon amant avec la ſécurité de l'innocence, l'eſtimoit

aſſez pour n'en rien craindre, & croyoit trouver ſa ſureté dans la naïveté même de ſon abandon. Je ne ſais quelles délices ignorées juſqu'alors couloient au fond de mon ame, & la pénétroient d'une joie inexprimable & profondément ſentie.

Après le ſoupé, nous nous perdîmes dans le petit bois, & quoique je fuſſe embraſé de tous les feux du deſir, je n'eus pas à me reprocher la tentation d'une témérité. Je n'imaginois pas que mon bonheur pût aller plus loin... J'étois à côté d'elle, j'étois ſeul avec elle : j'étois aimé. L'excès de ma félicité ſembloit m'interdire une eſpérance qui, en me promettant des plaiſirs plus vifs peut-être, m'en auroit ôté de plus délicats. Un enthouſiaſme ſecret m'élevoit au-deſſus de moi-même; il eſt des momens où l'amour a quelque choſe de ſublime.

L'heure où elle ſe couche, cette

heure fatale vint à ſonner, & je crus ſoudain qu'un rideau ſe tiroit ſur toute la nature. J'obtins cependant que nous ferions encore un tour de promenade avant de nous ſéparer. Un ſeul moment qu'elle m'accorda fut la cauſe de mon crime. Je ne remarquai qu'alors une des portes du jardin, par laquelle on peut ſortir de chez elle; je me ſouvins qu'une fois, en plaiſantant, j'avois eſſayé de l'ouvrir avec une de mes clefs, & que j'y avois réuſſi; ce ſouvenir me fit naître l'idée, bien innocente dans ſon principe, mais affreuſe dans ſes effets, de reſter juſqu'au jour & de reſpirer au moins le même air que madame de Senanges. Je la conduiſis & la quittai avec moins de regret, dans l'eſpérance de veiller près d'elle.

Alors je feignis de me retirer; & ſans que ſes gens m'apperçuſſent, je me gliſſai dans le jardin, où je me félicitois d'une ſupercherie que

juſtifioit à mes yeux la pureté de mes intentions. J'atteſte ici l'honneur, j'en jure par madame de Senanges elle-même, j'étois auſſi loin de former un projet qui pût l'offenſer, que de renoncer à mon amour pour elle. Je me livrois aux charmes qui naiſſoient de ma ſituation ; j'ouvrois mon ame à une foule de ſenſations inconnues aux amans ordinaires ; mon imagination ſe rempliſſoit d'une féerie voluptueuſe ; tous les rêves du bonheur venoient enivrer mes ſens & aliéner mes eſprits... Je n'habitois plus la terre. Le ſilence de la nuit, ſon calme attendriſſant, la clarté ſombre des cieux me partageoient entre l'extaſe & le délire ; je me croyois dans un ſanctuaire dont madame de Senanges étoit la divinité.

Les fenêtres de ſa chambre étoient reſtées entr'ouvertes, à cauſe de l'exceſſive chaleur ; on n'avoit baiſſé que les jalouſies. Je m'en approchai

en tremblant : je retenois mon haleine ; mon cœur palpitoit, des larmes brûlantes couloient de mes yeux, & ſans m'appercevoir du deſir, j'étois comme accablé par l'excès de mon amour. Revenu de ces défaillances, de ces langueurs paſſionnées, j'allois chercher les vaſes de fleurs qui ornent le parterre, & je les plaçois ſous la croiſée, afin que leurs parfums puſſent arriver plus vîte juſqu'à ma belle maîtreſſe.

Enfin le jour ſe leve, & m'avertit de m'éloigner. Je ne ſais quel démon ennemi de mon bonheur me ſuggéra le deſir coupable de la voir, de l'admirer pendant ſon repos. Les fenêtres de ſa chambre ſont fort baſſes & preſqu'au niveau du jardin : voici l'inſtant du forfait, de la honte & du repentir.

Un frémiſſement s'empare de moi ; je m'arrache de ce lieu, je ſuis ramené ; je le quitte encore, j'y reviens toujours. D'une main à la fois

audacieuſe & timide je leve les jalouſies ; je franchis ce foible obſtacle, & me voilà dans l'aſyle que j'aurois dû reſpecter. Quel tableau ! madame de Senanges endormie ! C'eſt la peindre que la nommer. Jamais rien de ſi enchanteur ne s'offrit à mes regards, ſes paupieres formoient un double voile qui, en cachant l'éclat de ſes yeux, n'empêchoient pas qu'on n'en devinât la beauté. Ses deux levres entr'ouvertes ſembloient deux roſes humides des pleurs de l'aurore ; une gaze légere laiſſoit appercevoir l'albâtre de ſon ſein... Que dis-je ! ſon attitude quoiqu'abandonnée, étoit encore décente ; la pudeur ne peut la quitter, même pendant le déſordre du ſommeil. J'étois immobile d'admiration & de plaiſir ; je n'entrevoyois pas même la poſſibilité d'attenter à ſes charmes. C'étoit mon ame qui jouiſſoit, mes ſens étoient enchaînés par le reſpect, je m'étois

prosterné devant cet ange, dont je n'osois approcher.

Acheverai-je ! ô ciel ! ai-je pu survivre à cet oubli de moi-même ? Cher baron, tandis que je m'enivrois à genoux d'une vue aussi ravissante, madame de Senanges me parut agitée d'un rêve qui lui arrachoit par intervalles quelques mots confus & inarticulés. Parmi ces paroles peu distinctes je lui entends prononcer mon nom. Je ne peux vous exprimer ce que je sentis dans ce moment, mes yeux ne voyoient plus, un nuage m'environnoit ; il sembloit que mon cœur se détachât de moi pour s'élancer vers elle ; je crus qu'elle m'avoit appellé ; je crus que ses bras s'étendoient pour me chercher ; je m'y précipite, mes levres ardentes se collent sur les siennes, je couvre son sein de baisers, & mes caresses ne connoissent plus de frein. Elle s'éveille avec des cris affreux

&

& un effroi... que je méritois d'inſpirer...

Combien la vertu eſt impoſante ! que ſon indignation eſt terrible ! madame de Senanges me reconnoît, me foudroie d'un regard, & m'anéantit avec ce ſeul mot : *lâche & c'eſt ainſi que tu aimes* Mes yeux ſe noient de larmes ; je veux répondre, & ne le puis, ma voix ſe perd dans les ſanglots, je ſors avec la confuſion, le trouble, le déchirement & les remords d'un vil ſcélérat qui vient de profaner un temple & de commettre un ſacrilege.

Heureuſement aucun des gens n'étoit encore levé. Me ſoutenant à peine, je deſcends dans le jardin, dans ce jardin ſi beau il n'y a qu'un inſtant, & qui me parut affreux alors : je gagne la porte, je l'ouvre & m'échappe. Rentré chez moi, je m'évanouis : le fidele Dumont me donne envain du ſecours, je reſte ſans connoiſſance pendant près de

deux heures, & je ne la reprends que pour vous faire ce récit, qui contient ma destinée. Je ne vous demande point de conseils, il n'en est plus pour moi. Accablez-moi de reproches ; je les mérite. J'ai tout perdu, je suis le plus coupable des hommes : mon ami, perdrai-je aussi votre estime ?

LETTRE LXXI.

De madame de Senanges au chevalier.

JE doute si je veille.. j'ouvre des yeux presqu'eteints par les larmes : je les referme avec effroi : je voudrois me dérober au jour, il m'est horrible, il n'éclaire plus que mon déshonneur, ou plutôt le vôtre. Vous que j'abhorre aujourd'hui, qui êtes-vous ? je ne vous connois plus... que dis-je ! mon malheur est de vous connoître, de vous haïr..... sur-tout de vous mépriser... Quoi !

je m'étois avilie jusqu'à t'aimer, jusqu'à t'en faire l'aveu ! Je t'en croyois digne ; & cette erreur que tu m'arraches, que tu as eu la barbarie de m'arracher, hélas ! je la regrette. Elle ne peut renaître. Vous n'excitez plus en moi que de la colere, de l'indignation : je dirois de la pitié, si vous étiez susceptible de remords ; mais celui qui voulut abuser de mon sommeil, qui put ne pas respecter l'asyle de l'innocence & le cœur qui s'étoit confié à lui, n'est pas fait pour le repentir. Jouis des pleurs que tu me coûtes, de de mon désespoir & de ma honte. Moi, de la honte ! je n'en ai que pour toi... Je suis pure à mes yeux ; ma vertu est toute entiere, je l'ai conservée au milieu de tes transports : tu es le seul coupable, le seul à plaindre.

Ah ! que ne puis-je, au prix de ma vie, effacer de la vôtre l'instant qui vous dégrade ! Je vais partir :

le féjour que vous habitez m'eſt odieux : votre préſence me ſeroit inſupportable. Je ne puis vous fuir trop tôt : je ne ſerai pas aſſez loin de vous. Que j'aimerai les lieux où l'on ne vous connoît pas, où l'on eſt aſſez heureux pour ne pas vous connoître, où je n'entendrai pas prononcer votre nom !... j'y retrouverai le bonheur.... Que dis-je ? il n'en eſt plus pour moi, il ne peut rentrer dans le cœur d'où vous êtes ſorti. Je pleurerai toujours mon ſentiment, l'opinion que vous m'avez forcé de perdre ; & ſi je vous pleurois, vous ! ce ſeroit le comble de mes maux... Je me défie de la haine que j'ai pour toi ; ſerois-je aſſez infortunée pour t'aimer encore ? Quel empire vous aviez ſur l'ame que vous venez de déchirer ! Le ciel me punit, vous m'étiez plus que tout, plus que lui-même. Combien j'en rougis ! Ne me répondez point, accordez-moi cette derniere grace.

Je ſentirai le tourment de vous avoir une obligation; mais il faut m'y ſoumettre. Eh ! que ne vous dois-je pas! Vous m'avez éclairée, vous me rendez à moi-même: mon reſſentiment s'affoiblit, mon amour expire.. je ſuis tranquille.. je vous pardonne.

LETTRE LXXII.

Du chevalier à madame de Senanges.

VOUS avez trouvé le ſecret d'ajouter à l'horreur de ma ſituation. Je m'attendois à vos reproches; plus ils ſont cruels, plus ils m'ont ſemblé doux; mon cœur les imploroit, il ſouhaitoit que votre propre main déchirât ſa bleſſure. Coupable d'un crime envers vous, profanateur de la vertu même, j'avois beſoin de votre courroux; mais votre calme, votre affreuſe tranquillité, votre froid pardon, ſont

des raffinemens de vengeance, que je n'imaginois pas. J'aime mieux votre haine, que de vous voir un seul moment insensible à mes torts : que dis-je ? à mes forfaits. Ç'en est un d'avoir passé la nuit chez vous sans que vous le sussiez, & de vous avoir exposée à tous les soupçons qu'entraînoit une pareille imprudence ; ç'en est une autre d'avoir forcé votre asyle ; l'audace qui suivit les réunit tous, & vous êtes paisible ! & c'est moi qui suis obligé d'exciter votre ressentiment ! Ah ! vous êtes plus barbare que vous ne croyez l'être. Vous me méprisez, dites-vous !... non, non, vous ne me méprisez pas. Le délire des sens n'est point une bassesse du cœur. Je n'ai point eu de projet, je le jure à vos pieds : je peux manquer de raison, jamais de vertu ; l'homme honnête ne s'en écarte un instant, que pour y revenir avec plus d'ardeur. Pouvois-je donc être insensi-

ble à la vue de tant de charmes ?.. Ils m'ont perdu, ils me juſtifient ; où m'égaré-je encore ? O vous, l'arbitre de ma vie ! O vous, mon juge ſuprême, excuſez un tranſport que tout mon cœur dément. Il eſt loin de s'abſoudre, ce cœur qui vous adore, qui vous a offenſée & qui ne ſe plaint de rien, que de n'être pas aſſez puni. Si vous daignez encore me voir, la pâleur de mon front, l'abondance de mes larmes, le remords vrai qui me tourmente, tout vous prouvera trop à quel point je m'accuſe, combien mon ſupplice ſemble mérité.... Eſt-il vrai ? vous allez partir, vous ! je ne vous verrois plus ! gardez-vous d'accomplir cette réſolution ; craignez un amant que l'amour rendit inſenſé, & qui le deviendroit encore plus par le déſeſpoir... Je ne ſais où je ſuis... je frémis, je pleure, & crains tout... Eſt-il un déſert, une rive ſauvage, un antre inhabité où

je ne vous ſuiviſſe ? La terre a-t-elle une ſolitude où je n'allaſſe vous chercher ? Après le crime qu'elle m'a fait commettre, ma paſſion eſt capable de tout ; elle croît parmi mes torts, mes regrets, mes ſanglots. Vous voir ou mourir, voilà le vœu, voilà le cri de mon cœur ; il doit retentir dans le vôtre. Vous me défendez de vous écrire ; peut-être vous ne me répondrez pas ; cette idée m'accable ; je friſſonne, je ne puis achever... Adieu, cruelle...

LETTRE LXXIII.

Du baron au chevalier.

LAiſſez-moi, ne m'écrivez plus ; qu'ai-je beſoin de vos confidences ? J'aimois à vous croire ſupérieur même à l'opinion que j'avois de vous ; j'embraſſois cette chimere. Si vous ne ſuiviez pas tous mes

conſeils, au moins vous en connoiſſiez le prix, & j'étois conſolé de l'excès de votre paſſion par la délicateſſe que je ſuppoſois dans vos ſentimens. Aujourd'hui, qu'ai-je à eſpérer? qu'ai-je à vous dire? Si l'amour n'eſt pas plus pur ni plus noble dans votre cœur que dans un autre, êtes-vous digne encore de l'amitié? Vous manquez à tout, en bleſſant cet amour, qui devoit être en vous le gage de toutes les vertus. Vous inſultez à la plus reſpectable des femmes, vous affligez votre ami & le ſien; vous vous fermez le cœur de tous deux, & vous n'oſez rentrer dans le vôtre. Le voilà cet héroïſme dont vous étiez ſi vain! Il enflammoit votre tête ſans échauffer votre ame. O ma vertueuſe amie, j'étois bien inſpiré, quand je voulois vous précautionner contre des ſoins perfides, & vous détourner d'un piege couvert de fleurs! Combien vous de-

vez pleurer en vous rappellant ma derniere lettre ! Je pleurois, en l'écrivant : il sembloit que je prévisse l'outrage qu'un ingrat vous réservoit.

Falloit il choisir madame de Senanges pour la rendre le jouet de vos desirs effrénés, la victime de votre emportement ? Vous n'en aviez point le projet... la belle excuse ! si vous en aviez été capable, je ne daignerois pas vous montrer de la colere, vous seriez vil, & je me défendrois de prononcer jusqu'à votre nom. Je n'ai jamais été un moraliste chagrin ; mais je suis inexorable sur les foiblesses qui attaquent le bonheur d'un être & la probité d'un autre. Si madame de Senanges étoit une femme ordinaire, je vous blâmerois, parce que l'abus de la confiance est toujours condamnable ; mais vous n'auriez affaire qu'à mon esprit, mon cœur ne seroit point affecté... il l'est plus que je ne puis

vous le dire. Quelle créature céleste vous rendez malheureuse ! Songez donc à ses combats, à ses peines, à tout ce qu'elle a souffert avant l'aveu, au repentir qui l'a suivi. Pour comble de maux, vous la forcez à vous haïr, quand elle commençoit à attendre son bonheur du plaisir de vous aimer.

Je ne m'arrêterai point sur cette image, je deviendrois dur, je ne veux être que vrai. Si mon ton vous déplaît, vous êtes perdu. Ressouvenez-vous de ma liaison intime avec votre pere ; ses dernieres paroles furent pour me recommander son fils, & c'est dans son cœur expirant, que j'ai déposé le serment de l'amitié. J'ai suivi, avec complaisance, les progrès de votre éducation ; mais c'est pour votre début dans le monde que j'ai gardé mon zele. J'ai rempli jusqu'ici, & je remplirai jusqu'à la mort les engagemens que j'ai pris ; seriez-vous jamais assez

vicieux pour me forcer au parjure ?

Votre lettre m'a indigné d'abord ; elle a fini par me toucher parce que je vous estime encore assez pour vous croire très à plaindre. Il est question maintenant de réparer, & d'emprunter de votre foiblesse un nouvel aiguillon pour la vertu.

Il faut que madame de Senanges puisse estimer un jour l'être qui fut un moment méprisable à ses yeux. Qu'elle retrouve un amant digne d'elle, & vous êtes sûr alors de retrouver votre ami.

LETTRE LXXIV.

Du chevalier au baron.

JE vous ai fait l'aveu de ma faute ; quand je pouvois vous la taire ; & qui ne craint point de s'humilier devant son ami, est digne de le conserver. Le ton de votre lettre m'a affligé, & c'étoit, je crois, votre intention ;

intention ; mais il ne m'a point aigri ; je ſais tous les droits que vous avez ſur mon cœur ; & le premier, à mes yeux, c'eſt cet attrait indépendant, cette penſée ſi douce, cette ſympathie qui indique à une ame celle qui lui convient le plus pour recevoir les épanchemens de ſes plaiſirs, de ſes peines, même de ſes foibleſſes. Toute autre conſidération m'auroit maintenu dans le reſpect, & n'eût jamais arraché de moi les tendres preuves de l'amitié... Vous êtes l'ami de mon choix, & non des circonſtances. Plaignez-moi, ne m'accablez pas ; je me meurs, je voudrois n'être plus, je n'ai plus rien à attendre, rien à eſpérer ; le préſent me tue, & je ſaurois bien abréger l'intervalle qui le ſépare de l'avenir... Elle ne m'écrit point, elle ne me répond point, elle refuſe de lire mes lettres : voilà tout ce que je vois, ce que je ſens. Ne me demandez pas un courage

impoſſible. La cruelle ! eſt-elle aſſez vengée ? Sa barbarie eſt au point, qu'elle me fait paroître moins criminel. Qu'ai-je donc fait, ô ciel ! qu'obéir à l'amour, au délire, au plus doux penchant de la nature. Vous-même, à ma place, auriez-vous pu vous contenir dans les bornes d'une froide modération ? Tout ce que la beauté a de ſéduiſant, s'offroit à moi ; je croyois m'entendre nommer par madame de Senanges, tous ſes mouvemens développoient à mes regards une foule de chames... & mes yeux & ma bouche ne les auroient pas dévorés ! Une intelligence eût alors retrouvé des ſens ; elle eût renoncé à la perfection de ſon eſſence, pour le plaiſir de devenir coupable...

Eh, quoi ! ſon premier regard ne m'a-t-il pas arrêté ? A travers l'égarement de mes deſirs, mon cœur n'a-t-il pas reconnu ſa voix ? Cet amant ſi audacieux n'eſt-il pas tombé à ge-

noux devant elle ! Elle ne ſe rappelle que mon attentat, & ne veut point ſe ſouvenir de mon reſpect & de mes larmes. Il eſt des momens où je regrette de n'avoir pas profité du déſordre de l'amour pour en arracher tous les droits. O liens intimes de la jouiſſance, nœud ſacré, bonheur au-deſſus de l'homme, qui attires deux ames l'une à l'autre, les unis, les pénetres, les confonds à jamais, tu m'aurois laiſſé une partie de la ſienne, & celle-là du moins ne pourroit m'échapper... Où ſuis-je ? qu'ai-je dit ?... ah ! je n'ai plus de raiſon, je n'en veux plus avoir. Ne me faites pas de reproches ; craignez mon déſeſpoir ; traitez-moi, baron, avec le ménagement que l'on doit aux malheureux.

LETTRE LXXV.

De madame de Senanges à M. de Valois.

MON protecteur, mon ami, ne ſoyez point inquiet de votre malheureuſe niece ; je pars pour ma terre, & je ſerai déja loin quand vous recevrez ma lettre. J'ai craint vos repréſentations, vos prieres ; j'ai craint l'aſcendant que vous avez ſur moi, je ne ſais point vous réſiſter, & j'ai beſoin de fuir. Le plus noir chagrin me pourſuit ; j'aſpire après la ſolitude, & les rochers de... conviennent à la ſituation de mon ame : cette ame eſt profondément triſte ; mais elle emporte votre image, elle n'eſt pas tout-à-fait infortunée. Je renonce à tout, excepté à vous aimer ; je ne tiens plus qu'à vous. Gardez-moi le ſecret ſur ma retraite ; j'implore cette grace.... O

vous, qui me tenez lieu de pere, combien il m'en coûte pour m'éloigner !.. aimez-moi, je le mérite ; les ſanglots me ſuffoquent ; vous ſeul me reſtez dans l'univers. Adieu.

LETTRE LXXVI.

*Du chevalier à madame de ***.*

AH ! madame, vous êtes l'amie de madame de Senanges; vous m'avez témoigné des bontés. Qu'eſt-elle devenue ? où eſt-elle ? il ſeroit inutile de vous cacher à quel excès je l'adore ; vingt fois je me ſuis trahi ; jugez de ma douleur ! Elle a quitté ſon oncle, il ne ſait pas lui-même quel ſéjour elle habite ; je vis dans les tranſes, je cours, j'erre en homme égaré ; je demande madame de Senanges à tout ce qui m'environne, hélas ! & je ne la trouve que dans mon cœur. Elle ne vous cachoit rien : je m'adreſſe à vous ; rendez-

moi le repos, la raiſon, la vie. Je ſuccombe à mon déſeſpoir : avez pitié de moi, inſtruiſez-moi, & ſoyez ſûre que juſqu'à ma derniere heure, je garderai le ſouvenir d'un tel bienfait.

LETTRE LXXVII.

*De madame de ***, au chevalier.*

VOTRE lettre, monſieur, m'a trouvée dans les larmes, je ſuis auſſi inquiete, auſſi tremblante que vous. Madame de Senanges eſt ma meilleure, que dis-je, ma ſeule amie; je connois ſes vertus, je les adore, je donnerois ma vie pour elle. Quelle nouvelle infortune me l'arrache? Je pleure & ſon éloignement & le myſtere qu'elle m'en a fait. Dieu! ſi vous en étiez la cauſe, que je vous haïrois! je vous redemanderois la douceur de mes jours, vous me répondriez des malheurs de

mon amie. J'ignore tout ; voyez, pressez, interrogez ; & si quelque lumiere vous parvient, hâtez-vous de m'en faire part. Je ne dors plus, ou si je sommeille un instant, c'est pour être tourmentée par des réves affreux. Que je plains les ames sensibles ! & cependant je serois bien fâchée de changer la mienne, à moins que ce ne fut pour celle de madame de Senanges. Quelle femme !... je pleure ; & c'est ainsi que je la loue.

LETTRE LXXVIII.

De madame de Senanges à son amie.
Du château de***.

COMMENT vous avouer ce que je voudrois me cacher à moi-même ? comment dévoiler sa honte... Je ne l'estime plus ; connoissez tous mes malheurs. L'idole que mon cœur s'étoit faite, celui que j'adorois, cet homme que

je croyois un Dieu , n'eſt qu'un être vil... il a trompé ma confiance.. Il a voulu profiter de mon ſommeil ! je m'étois miſe ſous la garde de ſes ſentimens , quelle imprudence ! elle m'a perdue, mon amour eſt éteint.. un déſeſpoir affreux me reſte ; & juſqu'au ſouvenir des jours de mon innocence , tout m'eſt horrible... que les ſiens coulent en paix : l'inhumain n'eſt pas digne de partager mes tourmens... Que le repentir n'approche pas de ſon cœur : qu'il ſoit heureux : je ſuis vengée. Je le hais... je le mépriſe... il a pu m'y forcer ! je déteſterois même ſa douleur.. qu'il ignore à quel point... je ſuis infortunée ; mais que m'importe ſon bonheur , ſes regrets , ce qu'il ſent ; ma gloire eſt pure , je l'ai ſauvée de ſon audace & de ma foibleſſe ; j'oublie juſqu'à ſon nom , ne m'en parlez jamais... Ç'en eſt fait , je ne le reverrai plus ; j'ai renoncé à l'univers en tier ; je ſuis les re-

proches écrits. L'aveu de mon ſentiment fut un crime, je dois m'en punir. Je finirai mes jours dans cette retraite, hélas ! loin de mon oncle, de vous, j'ai quitté tout ce qui m'eſt cher, je vis !... mon amour eſt expié... j'habite un déſert, c'eſt ce qu'il me faut : je le voudrois plus triſte encore. Cette chaîne de montagnes qui le dérobe preſqu'à tous les yeux, ne me cache point aſſez : le jour m'afflige, la nuit me déſeſpere, le calme de la nature ne peut me rendre au repos ; je me condamne à la ſolitude ; je m'arrache à tout, & ſon image me pourſuit !..... Eſt-ce ainſi qu'on haît ? Ah ! lorſque M. de Senanges m'a abandonné une terre dont je m'étois promis de ne jamais approcher, qui m'eût dit qu'elle ſeroit mon aſyle ? Qui m'eût dit, ſur-tout, que j'y regretterois les jours que j'y ai paſſés près de lui ? Perſécutée alors, mais irréprochable, je n'avois à me plaindre

que du ſort ; j'étois bien avec moi-même, & me croyois au comble de l'infortune. J'y ſuis arrivée... l'avez-vous vu ? vous a-t il écrit ? S'il étoit malheureux !... Quoi ! je ſerois aſſez foible, aſſez lâche pour m'y intéreſſer ! non ; c'eſt par un motif noble, que je ne lui ſouhaite point de mal, & je m'en applaudis ; il en eſt plus coupable. De grace, qu'il ignore ma retraite. Jugez par l'importance du ſecret que je vous révele, du tendre attachement de votre malheureuſe amie.

P. S. Comme je ne ſais ſi le maréchal de*** eſt à Paris ou dans ſes terres, voulez-vous bien envoyer cette lettre à ſon adreſſe ? il ne ſaura point le lieu d'où j'écris. Je voudrois qu'il pût réuſſir dans ſes ſollicitations pour la place que je demande... je n'oſe le nommer ; j'aurai ſûrement du plaiſir à le haïr, ſi je peux lui être utile.

*

LETTRE LXXIX.

*De madame de *** à madame de Senanges.*

QUelle joie j'ai reſſentie en recevant votre lettre ! mais qu'elle m'a affligée quand je l'ai lue ! Mon amie, ma chere amie, quoi ! cent lieues nous ſéparent ! Je ne puis voler dans vos bras, vous porter les conſolations de l'amitié ! Que vous m'avez donné d'inquiétude ! hélas ! je ne ſuis pas plus tranquille. Victime intéreſſante de l'amour & de l'honneur, que vous avez de droits ſur mon ame ! O ciel ! le chevalier fut aimé, & c'eſt lui qui cauſe tous vos chagrins ! il a pu trahir votre confiance, manquer à la probité ; & vous le pleurez ! & vous daignez le fuir, vous intéreſſer à lui ! ſolliciter, à ſon inſu, la place qu'il ne mérite plus d'obtenir ! il ne mérite

que l'indignation, ou plutôt un entier oubli. Vous l'oublier ! vous qui ne parlez que de lui ! Vos protestations de haine sont des transports d'amour. Vous détestez le crime, & adorez le coupable ; vos reproches partent d'un cœur brûlant de passion, & l'image de l'ingrat vous suit moins pour vous irriter que pour vous attendrir. Ah ! ne le haïssez pas tant, c'est le moyen de vous en détacher plus vîte. Avez-vous cru vous guérir en vous éloignant ? Mon amie, vous n'avez fait qu'une imprudence inutile à votre repos, & qu'il ne tient qu'à un monde cruel de mal interpreter. Vous voilà livrée à vous-même, au milieu des montagnes, parmi des rochers solitaires, qui retentissent de vos regrets ; vous avez cru que cette nature sauvage vous affermiroit contre les foiblesses du sentiment. Que vous vous êtes trompée ! Les asyles de la mélancolie nourrissent l'amour dans les cœurs tendres, par la tristesse même qu'ils leur

leur inſpirent. On y eſt ſeul avec ſon cœur, on peſe ſur le trait qui le bleſſe ; les impreſſions s'approfondiſſent, les larmes coulent, on y trouve un charme funeſte, & le mal s'aigrit par le remede qu'on y vouloit apporter. Revenez parmi nous, vous y trouverez des diſtractions, des conſeils, des ames qui parleront à la vôtre ; tout eſt muet où vous êtes, excepté votre cœur, dont la voix eſt contre vous, en faveur du perfide que vous cherchez peut-être en croyant le fuir. L'amour malheureux ſoupire, ſans qu'il s'en apperçoive, après un recueillement qui l'augmente. Nous vous préſerverons ici de ces illuſions de la ſenſibilité. Si ces motifs ne vous touchent pas pourrez-vous réſiſter à la douleur de M. de Valois ? Il eſt au déſeſpoir ; il y a quelques jours qu'il vint chez moi ; il m'interrogea ſur le myſtere d'un ſi bruſque départ : je ne ſavois que lui dire ; nous pleurions enſem-

ble ; &, les yeux baignés de larmes, je voulois le consoler. Mon amie, vous lui devez trop pour ne pas finir sa peine, & mettre votre réputation à l'abri des conjectures malignes. Vous êtes jeune, belle & vertueuse ; que de tîtres pour être calomniée ! Ne laissez point de prise aux propos, & n'ayez pas contre vous le crime des apparences. Pour tranquillister M. de Valois, j'ai imaginé de lui dire que M. de Senanges étoit sécrétement à Paris, avec le dessein de se raccommoder avec vous, & que peut-être vous aviez voulu échapper à ses poursuites. Je ne me reproche point un mensonge qui vous justifie. Encore une fois, quittez votre lugubre habitation ; je tombe à vos genoux pour vous en prier. J'ai remis moi-même votre lettre au maréchal, qui m'a chargé de vous mander que l'affaire du chevalier prenoit la meilleure tournure, & c'est vous qui l'obligez !

quelle femme vous êtes ! & que dans vos foiblesses vous me paroissez supérieure, même à la vertu des autres ! Adieu : je croyois qu'il m'étoit impossible de vous aimer davantage ; mais vos malheurs m'ont fait sentir les progrès de l'amitié.

LETTRE LXXX.

Du chevalier de Versenay au baron.

Elle est partie !... elle emporte mon ame avec elle ; je n'existe plus que par le sentiment de la douleur, le seul qui me dispute au néant : tout m'afflige, je n'envisage plus la possibilité d'être heureux. Elle est partie !... & l'on ignore le lieu de sa retraite ! Ah ! baron quand j'ai appris cette affreuse nouvelle, j'ai cru que cent poignards entroient à la fois dans mon cœur, ce moment m'a fait anticiper sur les horreurs de la mort : mon sang s'est glacé, ma

raiſon s'eſt perdue, je ne voyois qu'à travers un voile funebre. Revenu de ce premier ſaiſiſſement, j'ai interrogé tous ceux qui pouvoient me donner quelqu'indice, & ſatisfaire mon avide curioſité. J'ai erré de toutes parts, j'ai fait des recherches dans les couvens de Paris & des environs, & je n'ai recueilli, pour ſeuls fruits de mes ſoins, que de nouvelles inquiétudes. Aux éclats de mon déſeſpoir a ſuccédé un chagrin ſombre & la plus affreuſe mélancolie. Cher baron, par quels forfaits ai-je donc mérité tous les maux que j'éprouve? J'aime à faire le bien, j'honore les hommes vertueux, je ſens qu'ils m'inſpirent une noble émulation; tout mon crime eſt d'être ſenſible. Dieu! ſi la ſenſibilité eſt un don, tu fais payer cher tes préſens! Cauſe myſtérieuſe & cachée, moteur ſuprême, être des êtres, pourquoi nous as-tu jettés ſur ce globe, puiſque

les paſſions que tu nous a données ſont autant de pieges où nous ſommes attendus ; puiſque des ſentimens auſſi purs que toi, s'aigriſſent dans les cœurs les plus honnêtes & les plus doux ; puiſque l'amour lui-même, qui devroit être le charme de la vie, comme il en eſt la ſource, la remplit de troubles, d'amertume, & déchire les ames où il devroit verſer la conſolation ? Cette idée me plonge dans une rêverie, qui, pour peu qu elle ſe prolongeât, me meneroit au tombeau. Peut-être en ce moment madame de Senanges pleure ! & c'eſt moi qui fait couler ſes larmes, moi qui l'adore, moi qui mourrois avec délices, ſi un ſeul de ſes regards honoroit mes derniers momens ! Nous nous tourmentons tous deux, avec le deſir de notre mutuelle félicité ; qu-a-t-elle à me reprocher ? un mouvement, un tranſport indépendant de ma volonté, & qu'a

défavoué mon cœur, dès que j'ai été le maître de ma raiſon ; à quel fil le bonheur eſt-il ſuſpendu ? O mon ami, je m'abandonne avec vous au cours de mes réflexions ; elles me ſoulagent, en m'enfonçant dans ma triſteſſe. Je ne crains point qu'elle vous importune ; quand elle m'accable, je rejette mon fardeau ſur vous, & vous ne le repouſſez jamais. O ſublime amitié ! un des avantages de l'infortune eſt de forcer l'homme battu par la tempête à ſe refugier dans ſon ſein ; & qui n'a pas été malheureux, n'eſt pas digne encore d'avoir un ami.

LETTRE LXXXI.

*De madame de Senanges à madame ***.*

VOUS déchirez mon cœur, vos inſtances me déſeſperent ; il m'eſt affreux de m'y refuſer, il me l'eſt de vivre ſéparée de vous ; mais

n'eſpérez pas de m'en détourner. Moi, je m'expoſerois à le voir !... hélas ! il n'eſt point haï ; ma colere me trompoit ; lui, haï !... plus coupable encore, je ſens qu'il n'en ſeroit pas moins adoré.. Votre amie n'a plus qu'à s'enſévelir dans cette retraite : mon funeſte amour m'y condamne. Je n'ai pu le vaincre ; je pourrai davantage ; je pleurerai ici, juſqu'à mon dernier ſoupir, mon égarement, ſon crime, & mon oncle & vous. Ma ſituation eſt affreuſe, chaque jour, chaque inſtant en redouble l'amertume. J'erre dans ces lieux abandonnés, ſeule, loin de ceux que j'aime, privée de tout, & ne puis échapper au cruel ; il me ſuit juſques dans mon ſommeil ; je m'en indigne, je veux envain m'y ſouſtraire, tous mes efforts ne ſervent qu'à rendre plus profonde la bleſſure que rien ne peut guérir. Sachez plus, ſon forfait dont je me punis, & que je déteſte.. le croi-

riez-vous ?... j'ai ſurpris en moi, au milieu de mon déchirement, même de mon indignation, j'y ai ſurpris, avec effroi, avec horreur, le vœu coupable de me retrouver dans ſes bras; j'en meurs de confuſion, je vais perdre entiérement votre eſtime : mais je l'aime mieux que de vous ſurprendre un ſentiment; votre amitié me reſtera, votre pitié m'eſt due. Jugez à préſent ſi je dois quitter ce ſéjour baigné de mes larmes; témoin de mes ſanglots, de mes combats & de ma foibleſſe... Ah! jamais !.... quoi! je ne pourrai l'oublier ! quoi ! ſon ſouvenir, toujours repouſſé, toujours préſent !...

Mon oncle.. ah, ciel! je reçois une lettre.. on me mande... mon oncle ſe meurt! je vole auprès de lui, je m'accuſe de ſon état, je déteſte mon abſence, je fremis de mon arrivée. Si je ne le ſerre dans mes bras, ſi je n'embraſſe qu'une ombre ! ſi... conſervez ſes jours,

grand dieu ! & prenez ma vie ; n'enlevez point à l'humanité votre plus parfaite image ; ce que je ne mérite pas d'obtenir, je vous le demande pour vous-même. Je ne ſais où je ſuis, je ſens tous les maux à la fois. Ah ! j'ai pu le quitter ! je ne me le pardonnerai jamais. Mon amie, une fluxion de poitrine.... il eſt expirant : le ſort me réſervoit ce dernier coup, & j'y ſuccomberai, je n'ai plus que cet eſpoir. Retourner dans le lieu que cet homme habite ! quel ſupplice, n'importe, j'y cours... mes projets ! mes réſolutions, mon intérêt même, tout eſt oublié.... un avenir affreux s'ouvre devant moi, mais c'eſt ſur le plus ſenſible, le plus honnête, le plus reſpectable des hommes que je pleure, je le redemande au ciel, à toute la nature : mes crimes ſeront-ils entendus ? Trahie par ce que j'adorois, tremblante pour le digne objet de mes plus

tendres affections, suis-je assez infortunée? Non, cruel, non, je ne pense plus à toi; je ne songe qu'au danger de l'être le plus vertueux, de celui qui te ressemble le moins. Helas! j'avois retrouvé en lui un second pere, il en avoit les bontés; je l'aime trop pour parler de ma reconnoissance; mais vous savez, mon amie, ce qu'il a fait pour moi; mon bonheur fut son ouvrage. Je lui devrois plus, je lui devrois toutes les vertus, si j'avois suivi son exemple; & je ne le reverrois pas! ses yeux seroient fermés pour toujours! j'en serois privée... privée à jamais! je ne puis, je ne saurois soutenir cette accablante idée. Combien de jours doux & paisibles j'ai passés auprès de lui! hélas! ils ne peuvent renaître; mais qu'il vive, que je le voie, que chacun de mes instans soit marqué par de nouveaux soins, & je supporterai tout. Quel moment de dé-

ſordre & de douleur ! que de tourmens ! & que j'ai peu de forces ! chere amie, je n'avois qu'un aſyle, qu'un ſeul appui ; peut-être à l'heure que je vous parle, peut-être je n'en ai plus. L'abyme s'ouvre, il va ſe refermer ſur moi ; je retombe au pouvoir de M. de Senanges. Oui, ſi M. de Valois m'eſt arraché, j'ai tous les malheurs à craindre, je les enviſage tous ; mais je ne ſens, je ne redoute que celui de le perdre. Tout eſt prêt... Adieu, mon amie ! jugez ſi je vous aime ! je vous aime ! je vous en aſſure au milieu de tant d'agitation, de troubles & d'alarmes. Que vais-je apprendre ?... je viens de me trouver bien mal... je ſuis mieux, je pars.

LETTRE LXXXII.

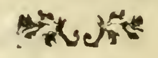
Du baron au chevalier.

MALHEUREUX jeune homme ! de quoi vous plaignez-vous ? Cette même ſenſibilité qui cauſe vos peines, peut-être un jour doublera vos plaiſirs. Vous êtes dans l'âge où l'on s'exagere tout, & particuliérement ſes infortunes, où l'on n'oublie que ſes torts. Le revers dont on eſt la cauſe eſt toujours le crime de la providence ; on ne ſe reproche rien, elle ſeule a tout fait, & il ſe joint à une légéreté pardonnable une ingratitude qui ne l'eſt pas. Croyez-moi, vous êtes trop heureux d'être ſous l'empire de cette providence, toujours agiſſante pour le bonheur même de ceux qui l'attaquent : vous la calomniez, moi je la bénis, elle veille également ſur nous deux. N'eſt-ce pas elle qui

a mis sur votre route un ami qui s'offroit pour vous conduire, & que vous n'avez pas écouté? N'est-ce pas elle qui vous le représente dans vos chagrins qu'il est prêt à partager? Cessez donc de vous livrer à des murmures injustes; à la rêverie d'un cœur malade, & aux sophismes d'un esprit faux. Quoi qu'il en soit, votre lettre m'a vivement affecté. Je suis ému de votre situation : vous ne pouvez l'imputer qu'à vous; mais elle n'en est que plus affreuse, & je n'en suis pas moins attendri. Quoi! madame de Senanges a disparu, & l'on ignore où elle s'est retirée! que je la plains! cruel homme, dans quel cœur avez-vous jetté la désolation? Mais je suis loin, en ce moment, de m'élever contre vous, il me vient une idée, n'en abusez pas; je ne vous la dis que pour vous tranquilliser. Je soupçonne qu'elle est allée dans une terre qu'elle a dans le ***; c'est un séjour sauvage, fait

exprès pour une ame triste & passionnée; au nom de l'amitié, n'abusez point de ma conjecture : la moindre indiscrétion, en déshonorant madame de Senanges, vous perdroit sans retour dans son cœur & dans mon esprit. Calmez-vous, supportez le mal que vous vous êtes fait, ayez du moins la philosophie du malheur : elle consiste dans le courage, & il n'est point d'extrêmités dans la vie où il soit permis d'en manquer.

P. S. Vous ne me parlez plus de madame d'Ercy : que devient-elle ? C'est une tête légere, vous le savez ; un cœur gâté, c'est moi qui vous le dis : prenez vos précautions, je vous le répéte. Adieu.



LETTRE LXXXIII.

De la marquise d'Ercy au chevalier.

QU'EST-ce donc que vous faisiez avant hier, mon cher chevalier, dans le bois de *** ? Vous marchiez à grands pas, vous aviez l'air égaré, un geste convulsif, & une allure tout-à-fait sauvage : dès que vous m'avez apperçue, vous vous êtes enfoncé dans une allée sombre, comme si l'aspect des femmes vous étoit devenu antipathique. D'honneur ; vous ressemblez à un certain *prince triste* qui figure dans je ne sais plus quel roman, ou à ce fou de Roland qui déracinoit des arbres, parceque sa maîtresse étoit infidelle ; ou, si vous l'aimez mieux, à dom Quichotte dans la forêt noire : il ne vous manque plus qu'un palefroi pour monture, une princesse à desenchanter, & des géans à pourfen-

dre. Quand on eſt ridicule, il faut l'être à ce degré-là; cela devient amuſant pour les autres. C'eſt donc une affaire arrangée, vous voilà paladin dans l'ame. Madame de Senanges doit bien rire de toutes vos extravagances; elle vous a ôté votre raiſon, votre figure, vos graces; & en dédommagement, que vous a-t-elle donné? Rien. A merveille, elle vous traite en véritable preux; on dit plus; pour être tout-à-fait dans le coſtume, elle s'en eſt allée bien loin, bien loin... On n'a pas pu me dire où; c'eſt une choſe conſacrée dans les archives des Eſplandian, des Amadis & des Polexandre, qu'il doit y avoir cent lieues au moins, entre les ſoupirs d'un chevalier & les beautés de ſa dame: vous voi à tous les deux dans les grands principes, vous adorant à une diſtance convenable. Je raffole de cette maniere d'être. Raillerie à part, chevalier, pourquoi donc madame

de Senanges vous a-t-elle inhumainement abandonné ? Il y a mille tournures à donner à cette abſence-là : je ne ſuis pas encore au fait des meilleures. J'ai moi-même été paſſer quelques jours à la campagne, il faut que je me remette au courant. Tout ce que je ſais d'avance, c'eſt que madame de Senanges ne vous échappe, ſoyez-en bien ſûr, qu'afin que vous ne lui échappiez pas ; & puiſqu'elle a pu vous enſorceler au point où vous l'êtes, je ſuis tentée, moi, de la croire capable de tout. Au reſte, comptez toujours ſur mon amitié : je vous regarde comme un homme qui auroit deux ou trois ſiecles ſur la tête : qu'eſt-ce que cela fait ? On inſpire de la vénération & de la curioſité, tout eſt au mieux. Adieu, chevalier, avant peu je vous donnerai des preuves non équivoques de mon affection, il faut bien pardonner.

BILLET

*De madame de Senanges à madame de ***, ſon amie.*

JE ſuis arrivée hier au ſoir, je reſpire : M. de Valois eſt mieux ; je l'ai tenu embraſſé pendant un quart-d'heure, ſans pouvoir dire une parole : il ne m'a point fait de reproches, il m'a reçu avec bonté, j'ai goûte un inſtant de joie. Demain je ſerai chez vous à votre lever, ce ſeront encore quelques momens de bonheur. Hélas, qu'ils paſſeront vîte ! Adieu.

BILLET

Du chevalier à l'amie de madame de Senanges.

EST-il vrai ? madame de Senanges eſt de retour ? Je n'oſe lui

écrire, j'ofe encore moins me préfenter chez elle. J'ai recours à vous, ayez pitié de mon trouble ; mon état eft fait pour attendrir l'ame la plus infenfible : la vôtre eft bien loin de l'être. Je vous ai conté naïvement l'hiftoire & les progrès de ma paffion, je ne vous ai point caché mes torts ; vous m'avez écouté avec indulgence, & n'y avez vu que ceux de l'amour. Ah! madame, fi vous daignez dire un mot en ma faveur... Sans vous je n'ai plus d'efpoir. J'attends votre réponfe, je tremble d'un refus ; mais j'efpere que vous excuferez ma demande. Je fuis au défefpoir : il faut me plaindre, & non me juger.

BILLET

De l'amie de madame de Senanges au chevalier.

MADAME de Senanges étoit chez moi, monſieur, quand j'ai reçu votre lettre : elle a reconnu votre écriture, & eſt tombée dans mes bras preſqu'évanouie. Revenue à elle, elle m'a défendu de prononcer votre nom, & je n'ai eu garde de la contrarier. Ne lui écrivez point, ce n'eſt pas là le moment; qu'on ne vous voie point autour de ſa maiſon : attendez tout du tems, & ſur-tout de votre bonne conduite. Vous m'intéreſſez, parce que je vous crois honnête malgré votre égarement ; mais vous avez bleſſé l'ame de mon amie, & je ne puis vous promettre de lui parler pour vous.

LETTRE LXXXIV.

De madame de Senanges à son amie.

EH bien! suis-je assez foible, suis-je assez malheureuse? je ne puis voir même son écriture sans être émue jusqu'au fond de l'ame. Je voulois aller chez vous ce matin, mais à peine suis-je remise du trouble dont vous avez été témoin... Qu'est-ce donc qu'il vous écrivoit le perfide? que peut-il avoir à vous dire? Que je m'en veux de vous avoir imposé silence, quand vous étiez prête à m'en parler! Falloit-il m'en croire! Vous étiez bien sûre du plaisir que vous m'auriez fait, en bravant une défense douloureuse à mon cœur, & qui devoit être interprétée par le vôtre. Mon amie, je l'aime plus que jamais. Ces lieux où je l'ai vu si souvent à mes pieds, cette chambre témoin de son crime

& de sa soumission tout ensemble, ce jardin où je me suis égarée tant de fois en rêvant à lui, tous les objets qui m'environnent ne me retracent que son image ; tout m'invite à l'adorer, tout prend une voix pour le défendre.

Hier je causois avec mon oncle au chevet de son lit. Le chevalier, me dit-il, a eu pour moi des attentions que je n'oublierai jamais : il a passé lui-même deux fois par jour, pour savoir de mes nouvelles ; & quand les accidens avoient redoublé, il s'en retournoit les larmes aux yeux.

Mon amie, si mon oncle m'avoit regardée dans ce moment, il auroit vu les miennes couler. Je le quittai brusquement pour aller pleurer à mon aise dans un coin de la chambre. Ce bon M. de Valois ne se doutoit pas, en me parlant ainsi, de l'impression profonde qu'il alloit laisser dans le cœur de sa niece ; il ignore que cet homme si sensible

pour lui, eſt le Dieu qu'elle s'eſt choiſi, & que ſa tendreſſe pour moi rejaillit ſur tout ce qui m'appartient. Ses traits ſont altérés, dit-on, & c'eſt mon ouvrage ! Quoi ! ces traits charmans, ſi bien gravés dans mon cœur, le chagrin les a flétris ! j'en ſuis la cauſe ! & j'héſite à lui pardonner, à le voir !... Le cruel ! il ne m'a pas écrit : je ne l'ai point apperçu ; ha ! ſans doute il a craint que je ne lui renvoyaſſe ſes lettres, il a tremblé de me déplaire, & j'allois l'accuſer d'un tort, quand il me donne la preuve la plus délicate de ſon attachement !

Dieu ! quelle nouvelle ! mon amie, combien je vais jouir ! La place de *** eſt accordée au chevalier : concevez-vous mes tranſports ? Ne nous plaignons point des tourmens de l'amour, puiſqu'ils amenent de ſi grands plaiſirs. Il ne ſait rien des démarches que j'ai faites, je ne ſerai point connue, je ſerai

doublement heureuse. Je vous quitte pour écrire au maréchal & le remercier de ses soins : il ne sait pas toute l'étendue de son bienfait.

BILLET

*Du maréchal de *** à madame de Senanges.*

VOus êtes très-aimable, madame ; mais vous vous intéressez pour des gens qui ne sont guere sages. J'ai vu ce matin le chevalier de Versenay, il avoit l'air d'être furieux de la faveur de la cour : il vouloit remercier le ministre ; &, sûr à peine d'avoir obtenu, il songeoit à sa démission. Je n'y conçois rien. J'ai tâché de lui remettre la tête, je lui ai fait entendre qu'il manquoit à ses amis, que c'étoit mal payer leur zele que de faire un pareil éclat ; je vous ai

nommée... j'ai cru qu'il étoit devenu fou; il s'eſt enfui ſans me dire un mot, & m'a laiſſé tout ſtupéfait d'une ſcene qui, je crois, n'a pas encore eu d'exemple. Vous m'expliquerez peut-être cette énigme: j'eſpére toujours que le chevalier voudra bien pardonner au roi de l'avoir préféré à ſes concurrens; & de quelque maniere que la choſe tourne, je ne me repentirai pas de mes démarches que j'ai faites par vos ordres.

LETTRE LXXXV.

Du chevalier à madame de Senanges.

O Ciel, ajoute aux facultés de mon ame, fournis-moi des expreſſions dignes de mes tranſports, & ſois toi-même, en m'inſpirant, l'organe de ma reconnoiſſance. Dans cet inſtant, le plus beau de ma vie, vous me pardonnerez,

madame, d'oublier vos ordres, de n'obéir qu'à mon cœur... Je ne me connois plus, je mouille de larmes le papier que j'écris en tremblant. Image de la divinité, vous qui n'opposez à l'offense que des bienfaits, il est impossible que vous rejettiez mon hommage. Quoi! du fond de votre solitude vous songiez à m'être utile! j'occupois votre souvenir! & je voulois refuser une place que j'obtiens par vous! & je n'ai pas deviné la main d'où partoit un tel service! je ne me le pardonnerai jamais. Si mon cœur étoit aussi grand, aussi sublime que le votre, je ne m'y serois bas trompé. Combien vous l'emportez sur moi! vous m'accablez par des vertus: je vous défie d'être plus vengée: vengée! dieu! seroit-ce là votre projet? j'en frémis. Tout pénétré que je suis de vos dons, si le cœur n'y avoit point de part, ils me seroient affreux, je les accepterois par obéis-

ſance ; mais j'irois mourir à vos pieds, décoré du titre que je tiendrois de votre généroſité, & non d'un autre ſentiment. Raſſurez-moi : permettez-moi d'aller tomber à vos genoux ; que je liſe dans vos regards, ou mon pardon, ou mon arrêt. Souvenez-vous des momens où vous juriez de m'aimer toujours ; une faute que l'amour fait commettre, ne doit être punie que par l'amour. Daignez ſeulement me recevoir, votre premier regard vous convaincra mieux que tous mes diſcours, de la vérité de mon repentir : voyez-moi, c'eſt tout ce que je veux.

BILLET

De madame de Senanges au chevalier.

HÉ bien, monſieur je vous verrai, j'y conſens ; mais j'exige que vous alliez prendre madame de ***, & que vous veniez avec

elle. Ne me parlez point de reconnoiſſance ; ſi je vous ai ſervi, c'eſt moi qui vous dois. Je vous remercie de l'intérêt qne vous avez pris à la maladie de M. de Valois, il vous acquitte de tout ce que j'ai fait pour vous.

LETTRE LXXXVI.

Du chevalier à madame de Senanges.

QUELLE ſcene attendriſſante ! l'impreſſion m'en eſt reſtée toute entiere. C'en eſt fait, vous m'avez élevé juſqu'à vous ; je n'apperçois plus la difficulté des conditions, je n'enviſage que la gloire de les remplir. J'ai retenu toutes vos paroles : mon ame avide les dévoroit, à meſure que vous les prononciez.

Chevalier, m'avez-vous dit, je vous pardonne, c'eſt déclarer aſſez que je vous aime. Je vous en re-

nouvelle l'aveu, & j'en fais le ferment entre les mains de mon amie; mais elle recevra le vôtre, & je l'exige en sa présence, que vous respecterez toujours mes devoirs, mes principes, le nœud fatal qui me lie. L'amitié sera témoin de vos promesses, l'honneur en sera le sceau, l'amour la récompense; & si vous y manquez, vous blesserez à la fois l'amour, l'honneur & l'amitié.

Non, mon adorable maîtresse, non, je n'y manquerai jamais: je vais employer à vous mériter l'ardeur que je mettois à vous obtenir. La certitude que je vous en donne est fondée même sur ma faute; elle m'a appris que je pouvois m'égarer, & ma force dépend aujourd'hui de la connoissance de ma foiblesse. Chaque degré de perfection qui me rapprochera de vous, sera une jouissance pour mon cœur; plus les desirs que vous ferez naître seront ar-

dens, plus il me ſera doux de les enchaîner à vos pieds, & je meſurerai mon plaiſir aux tourmens du ſacrifice. Vous aimer, être aimé de vous, vous rapporter toutes mes actions, épurer mes penſées en vous les adreſſant, acquérir quelques qualités pour les aſſocier à vos vertus, ce bonheur me tiendra lieu de tout, il ſera le vôtre; & je chercherois une autre volupté! Non, une étincelle de votre ame a paſſé dans la mienne. J'adopte vos affections, vos goûts, vos ſentimens. Déplorons ſeulement, mais pour la derniere fois, déplorons enſemble le malheur de deux êtres tels que nous, entraînés l'un vers l'autre par le penchant de la nature, & ſéparés par l'autorité des loix. Il faut que vous gardiez à votre tyran, que dis-je, à votre bourreau, des charmes qui n'appartiennent de droit qu'à l'objet aimé! Il faut que celui dont la tendreſſe vous déifie, reſpec-

te le cruel dont la jalousie vous outrage !... Il faut... ô tyrannie du préjugé ! source intarissable de larmes... Mais baissons le voile sur ce tableau de l'infortune... il n'en est plus pour moi. J'ai lu ma grace dans vos yeux ; tout est riant aux miens ; la peine est déja loin, quand la félicité commence. J'oublie tout ce que j'ai souffert ; les ames sensibles ont ce privilege sur les autres, que parvenues au comble des malheurs, elles conservent dans sa pureté la source des grands plaisirs.

LETTRE LXXXVII.

Du vicomte de Senanges au commandeur de Senanges.

C'EST trop endurer : mon parti est pris, commandeur. Je ne vous écris point pour vous demander conseil, mais pour vous instruire de ma résolution, qui est inébranlable. J'aime madame de Senanges

plus que jamais ; mon ſang, à ſon nom ſeul, s'enflamme & me ſuffoque. Je me ſuis ſéparé d'elle par un mouvement d'orgueil, ou plutôt parce que j'étois fatigué moi-même des tourmens que je lui faiſois ſouffrir. Mon ame, en retombant ſur elle de tout ſon poids, a ſenti le beſoin de ſe livrer à ſa paſſion, duſſé-je en mourir & entraîner avec moi celle à qui le ſort m'unit. La jalouſie, affreuſe quand on s'y abandonne, eſt la plus infernale des furies, lorſqu'elle eſt concentrée. Au défaut d'un autre aliment, mon cœur ſe dévore lui même. Vous n'imaginez pas le ſupplice que j'éprouve. J'ai beau me diſtraire par des exercices violens, paſſer ma vie à la chaſſe, me plaire à détruire des animaux, n'ayant point d'autres êtres à tyranniſer ; le trait empoiſonneur me ſuit, il me brûle, il s'attache plus fortement à mon cœur, à meſure que je veux l'en retirer : chaque ef-

fort eſt douloureux : tous ſont vains. Je trouve madame de Senanges dans l'antre où je vais me cacher, ſur le roc que je gravis. Tantôt je la vois parée de tous ſes charmes, digne des hommages de l'univers, toutes les fougues de l'amour s'emparent alors de moi : tantôt je me repréſente les jours de ſon infortune ; je la vois mourante à mes pieds qu'elle arroſe de larmes, & palpitante ſous le poignard que je leve ſur ſon ſein. Ce ſouvenir ſeul m'arrache des cris, je friſſonne, je pleure ; &, le croirez-vous ? je ſuis plus malheureux de m'être privé de mes fureurs, que je ne l'étois en les exerçant ſur elle. O Dieu ! avec quelle ame m'as-tu fait naître ! L'excès de la ſenſibilité mene donc à la barbarie ! Mon amour m'épouvante, & je ſerois déſeſpéré d'en guérir. Il eſt de ma deſtinée d'être le fléau de ce que j'aime ; celle de madame de Senanges eſt de vivre

avec moi. Les autels ont reçu nos ſermens, je les réclame : je reſaiſis ma victime, elle m'appartient ; j'uſe de mes droits, puiſque je n'ai pu rien gagner ſur ſes ſentimens. Eh quoi, tandis que mes jours ſont tiſſus d'horreurs & d'amertume, les ſiens coulent dans la paix & l'indépendance ! Celle qui eſt à moi fait l'enchantement de tout ce qui n'eſt pas moi ! je l'adore, & elle peut me haïr avec ſécurité ! que dis-je ? elle peut inſulter à ma peine dans les bras d'un autre ! O rage ! Prenez pitié, mon frere, d'un malheureux qui vous aime, qui reſpecte les liens du ſang, obéit aux impreſſions de la nature, ouvre ſon cœur à l'amitié, & qui n'eſt devenu féroce que pour trop ſentir l'amour. Une femme que j'ai rencontrée quelquefois à Paris, & qui me prie de ne la point nommer, me mande que madame de Senanges eſt plus aimable, plus belle, plus fêtée, plus bril-

lante que jamais ; cependant, ſous l'apparence du zele le plus vrai & le plus déſintéreſſé, elle me donne des ſoupçons horribles ſur ſa couduite. Je crois tout, je pars pour l'épier moi-même, pour m'enivrer du poiſon qui me tuera. Cette femme me recevra ſecrétement ; je vous verrai chez elle. Ne parlez point de mon projet, j'ai beſoin du myſtere le plus profond. Quel eſt dont ce chevalier ſi aſſidu auprès de madame de Senanges ? C'eſt la premiere fois qu'un homme la voit avec autant de ſuite. Que veut dire le ſéjour qu'elle a fait à ſa terre ? Tout m'alarme, tout m'irrite ; le volcan fermente depuis aſſez long-temps, il faut qu'il éclate : je veux être éclairci, vengé, quitte à pleurer ma vengeance. Malheur à tout être qui, plus heurreux que moi, me fera mieux ſentir mon infortune ! elle eſt au comble ; ne ſuis-je pas pour vous-même un objet d'effroi ? Vous devez me plain-

dre, vous devez m'aimer; ſuis-je le maître de l'aſtre qui me domine; ſuis-je le maître des bouillons de mon ſang, & de la fievre ardente allumée dans mes veines depuis que j'ai la faculté de ſentir ? Ah ! quand tu me verras, ſerre-moi dans ton ſein, ne me fais point de reproches, ne me donne point de conſolations : les uns me ſeroient odieux, les autres inutiles.

. . . .

Fin de la Seconde Partie.

LES SACRIFICES DE L'AMOUR, OU LETTRES

De la Vicomtesse de SENANGES, *&*
du Chevalier de VERSENAY.

PAR M. DORAT.

Vulnus alit venis, & cæco carpitur igni.

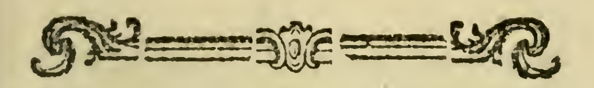
TROISIEME PARTIE.



A AVIGNON,

Chez JEAN - ALBERT JOLY, Imprimeur
& Libraire.

1793.



LETTRES DE LA VICOMTESSE DE SENANGES ET DU CHEVALIER DE VERSENAY.

LETTRE LXXXVIII.

Du commandeur à son frere.

S'IL en eſt tems encore, gardez-vous de partir : que voulez-vous faire ? O Dieu ! daus quel abyme vous jettez-vous ? Je crois deviner quelle eſt la femme qui vous a empoiſonné de ſoupçons, & le motif du zele atroce dont elle ſe pare : la conduite de madame de Senanges me paroît irréprochable. Faut-il que vous ſoyiez furieux, parce

qu'elle eſt tranquille ? On ne peut commander au bouillon du ſang, dis-tu ? Eh, malheureux ! fais toi ſaigner.

Votre lettre m'a rempli de terreur, & pour vous, & pour l'objet intéreſſant que le ſort a mis en votre pouvoir. Sans doute je voudrois vous voir retourner avec madame de Senanges, ſi vous pouviez vous vaincre; mais je vous aracherois moi-même d'entre ſes bras, ſi vous conſerviez les mêmes diſpoſitions. Infortunée créature ! n'a-t-elle pas aſſez ſouffert ? êtes-vous digne de l'aimer encore, vous qui l'avez tyranniſée ſept ans, ſans qu'elle vous ait donné le ſujet d'un reproche légitime ? Rougiſſez & tremblez de vos nouveaux tranſports. Je vous aime, oui, je vous aime, mais je protege l'innocence, la foibleſſe & la vertu. Ah ! mon frere, devrois-je avoir à les protéger contre vous ? Adieu.

LETTRE LXXXIX.

De madame de Senanges au chevalier.

JE ſuis ſûre enfin de la pureté de ton amour, le mien peut éclater. J'ai reçu ton ſerment, ta probité en eſt le garant, mon amie le témoin. Je te rends ma confiance, le paſſé eſt anéanti, l'avenir ne m'alarme plus : je m'enivre du préſent. Dieux! combien la vertu m'eſt chere! ton retour vers elle me donne le droit de te dire à quel excès je t'aime. Va, j'adore jusqu'aux maux que j'ai ſoufferts ; ils ſont ma ſureté. Une autre héſiteroit peut-être à ſe fier encore à vous ; mais la défiance eſt le partage des ames communes, les cœurs généreux pardonnent. C'eſt ta faute qui me répond de ton courage. Tu me connois d'ailleurs ; tu ſais que ton eſtime m'eſt plus que toi-même ; écoute,

s'il me falloit perdre l'un ou l'autre, mon choix ſeroit bientôt fait, & je n'y ſurvivrois pas. Cher amant, tous les feux de l'amour ſont dans mon cœur, mais la vertu n'en ſortira pas plus que ton image. Etre digne de toi, l'être toujours de tous deux m'agrandit à mes propres yeux pour m'élever aux tiens, voilà le motif de ma réſiſtance : ma force eſt ton ouvrage, elle ſurmontera tout. Garde-toi ſur-tout de m'accuſer de froideur ; toi, m'en ſoupçonner ! toi !... ah, s'il m'étoit permis de voler dans tes bras, de t'ouvrir les miens, d'obéir à l'attrait le plus doux ! ſi je le pouvois ſans remords, ſans te couvrir de ma foibleſſe, ſans rougir devant toi, tu me verrois alors, heureuſe de mon abandon, tomber à tes pieds, y dévancer tes vœux. Je m'immole au devoir, n'en murmure point : cet effort incroyable, s'il nous coûtoit peu, s'il étoit ordinaire, ſeroit-il

fait pour nous ? Soumettons-nous au ſort ; il ne nous a pas unis ; je dois reſpecter le nœud qui m'accable ; tu me l'appéſantis ; mais rien ne peut le rompre : pour-être haï, en eſt-il moins ſacré ? Cette voix intérieure, ce juge inflexible qu'on porte en ſoi, & qu'on ne ſur-prend jamais, quelquefois m'intimide & me trouble ; tu l'emportes cependant, & ton pouvoir (quel eſt donc ce pouvoir ?) eſt plus fort que ſien ; je lui ſoumets ma conduite, mes principes ; je lui ſoumets tout, excepté un ſentiment que ni le ciel, ni les jugemens des hommes, ni mes efforts ne ſauroient m'arracher. Eh quoi ! je me ferois des reproches ! Maîtreſſe de ſes actions, l'eſt on de ſon cœur ? le mien eſt pur ; le mal eſt de céder, non de ſentir. Ce que tu m'as inſpiré ne peut être criminel. Ce fatal ferment, pourquoi n'eſt-ce pas à toi que je l'ai fait ? Inutiles regrets ? nos ames ſont confondues :

quel bien vaut celui-là? ah! livrons-nous à d'innocens tranſports: nous nous aimons, nous ſommes vertueux, nous avons tout. Que je ſuis contente! je m'abandonne à mon amant, je ne le redoute plus; mes frayeurs ſont diſſipées! mon ame eſt tranquille, ton empire plus abſolu; tu as recouvré mon eſtime; j'ai retrouvé ma gloire; elle tient à la tienne. J'ai cru l'avoir perdue, dès que tu as été coupable. Adieu; ſi j'étois ſuſceptible d'une ſeule penſée contraire à ce que je dois: c'eſt à toi que j'aurois recours pour m'aider à en triompher.

LETTRE XC.

Du chevalier à madame de Senanges.

TOI! oui, toi, les délices de ma vie! banniſſons à jamais ce triſte *vous* qui effarouche l'amour: mettons dans nos entretiens, dans

nos lettres, la vérité, l'ivreſſe, la flamme de nos cœurs. Le langage de la paſſion doit-il être aſſujetti au frein de l'uſage ! le ſentiment n'en connut jamais l'uſage ! Ah ! que nous importe ? rendons-nous à la nature. Que d'élévation dans ce que tu m'as écrit ! tu es la ſeule femme qui puiſſe ainſi changer en faveur précieuſe la plus cruelle des privations. J'ai lu juſqu'au fond de ton ame ; tu m'en as ouvert tous les tréſors : qu'elle eſt noble & tendre à la fois ! Ton héroïſme n'eſt point impoſant & dur ; il attire, ſe communique, il invite à l'imiter : une ſeule penſée mêle de l'amertume à mon bonheur. Un autre que moi a poſſédé tes charmes ; un devoir atroce a légitimé pour toi les embraſſemens d'un monſtre ! tu as pu accorder au plus cruel des hommes ce que tu refuſes à ton amant ! Ecartons cette idée, elle m'ôteroit le courage, & détruiroit tous mes plaiſirs. Ah ! ton ame

alors, cette ame dont je jouis, que perſonne n'a connue avant moi, ſe retiroit en elle-même, & ne ſe laiſſoit point approcher; c'eſt à moi ſeul qu'elle s'eſt donnée; & je deſire, & je regrette! ah! pardon. Je ſuis aimé, dois-je me plaindre; tu trouves le ſecret de contenter l'amour, ſans rien prendre ſur la ſainteté du ſerment. O ſerment redoutable! ma chere maîtreſſe, je l'abhorre, parce qu'il te lie; je le reſpecte, pour t'égaler! Oui, oui, je ſerai digne de toi, je le veux. J'aurai toujours avec moi la lettre que tu viens de m'écrire; & ſi les deſirs m'égarent, je la relirai; elle me donnera la force de me vaincre... Qu'eſt-ce donc que tu veux dire, avec ce juge inflexible qui t'alarme quelquefois? Ah! qu'a-t-il à te réprocher? ne parle jamais de remords? ils ne ſont pas faits pour toi.

LETTRE XCI.

De madame de Senanges au chevalier.

C'Eſt de l'état le plus affreux que je paſſe à la douce tranquillité ; & ſi l'horrible ſouvenir de ce que j'ai ſouffert ſe préſente à moi, c'eſt pour me faire mieux ſentir le bonheur de mon état préſent. Mes maux ſont effacés ; les tiens ſeuls, ceux que je t'ai cauſés, me reſtent. Je voulois renoncer à toi ! moi, dont tu es l'ame, qui t'ai donné la mienne avec ſi peu de réſerve & tant de bonne foi, que tu es le confident comme l'objet de mes penſées, de mes vœux, de mes peines : ah ! des plus doux plaiſirs, & de tous mes ſentimens ! Va, je ne cherche point à la reprendre. Au milieu de mon déſeſpoir, voulant me ſéparer de toute la nature & rentrer dans ſon ſein, déſeſpé-

rée, anéantie, je n'en étois pas moins à toi. Au comble du malheur, je craignois de t'affliger: je te cachois une partie de ce que je souffrois: je mourois de ma douleur, sur-tout de la tienne, du mépris affecté que je te marquois. Puisque j'existe, je n'ai pas cessé de t'estimer, j'étois à genoux devant le Dieu dont je brisois l'autel. Mais, dis, mon ami, est-ce qu'on raisonne quand on sent? Ah! tu connois peu l'amour, si tu t'étonnes de ses inconséquences, de son désordre! Mille fois dans un même instant, on accuse, on s'en repent; on est en proie à l'impression qu'on déteste, à l'erreur qui vous tue, & à l'idée qu'on rejette. Aujourd'hui je suis heureuse... puisse, hélas! ce calme charmant être aussi durable que mon amour.



LETTRE

LETTRE XCII.

De madame de Senanges au chevalier.

VOILA deux jours que je ne t'ai écrit : tu es bien fâché, & tu as raiſon ; mais tu le ſeras bien davantage, quand tu ſauras ce que j'ai fait. J'ai été voir ce matin une Religieuſe de mes amies ; elle n'a ceſſé de me parler contre l'amour. Quoi, cher amant ! ce ſeroit un mal de t'adorer ? non, non ; je n'ai garde de le croire : nous ſommes heureux, & le ciel eſt trop juſte pour s'offenſer du bonheur. Ne me ſuis-je pas aſſez immolée ? d'où vient donc que ma conſcience... va, elle n'intimide mon amour que pour l'augmenter. Moi, des remords ! j'aime & n'ai point cédé... qui peut les faire naître ? je n'en ſais rien ; je ſais ſeulement que tu en triomphes, c'eſt bien plus que de les détruire.

Dussé-je en être accablée, je n'en voudrois pas un de moins, puisque c'est à mon amant que je les sacrifie. Si l'amour est un crime, ne m'envie pas le bien d'être coupable pour toi. L'excès de sensibilité, qui sera peut-être le tourment de mes jours, m'est plus cher que la vie, s'il est le charme de la tienne. Que dis-je ! je sens qu'une éternité de peines, qui ne tomberoient que sur moi, ne sauroit balancer dans mon cœur l'objet que j'aime ; & (j'en demande pardon à l'être souverain qui m'entend) sûre de sa colere, je n'en serois pas moins à toi : je ne craindrois que pour toi, & je le remercierois, s'il m'accabloit de tous les maux pour t'en préserver.

On t'a donc fait hier mon éloge, & tu l'as écouté avec plaisir ? c'est ce dernier article qui me touche. Je ne sens que les louanges qu'on te donne, & ne peux jouir de celles qu'on daigne m'accorder, qu'autant

qu'elles t'intéressent. C'est pour toi seul, c'est pour te plaire, que je voudrois réunir tout ; & si j'envoiois quelque chose aux autres, ce seroit pour t'offrir davantage, non pour avoir plus.

BILLET

De madame de Senanges au chevalier.

JE hais tout ce qui me distrait de ton idée. Je voudrois retrancher de ma vie les instans que je passe loin de toi ; & je préférerois un désert, où, seule avec mon amant, je puisse le voir toujours, à cette foule d'hommages, faux ou vrais, dont tu me crois si enchantée.

A propos de désert, on me contoit, ce soir, qu'un homme qui étoit seul, dans une loge à l'opéra, & ne se croyoit pas entendu, s'écrioit, à la vue d'une forêt : *Ma chere maîtresse, que n'y suis-je avec*

toi ! L'heureuſe femme ! j'en veux à l'homme qui a dit cela ; ce tranſport & ce mouvement de ſenſibilité ſont des larcins qu'il a fait à ton cœur.

LETTRE XCIII.

Du baron au chevalier.

AH ! cher baron, je vous ai tant de fois accablé de mes peines... Il eſt bien juſte qu'enfin je vous faſſe part de mon bonheur. Je vous ai inſtruit de mon raccommodement avec madame de Senanges ; vous avez ſu les conditions qu'elle y a miſes, & le ferment qui l'a confirmé : je me ſoumets à tout. J'obéis ; je combats, je ſouffre & n'en ſuis pas moins heureux. C'eſt un ſecret particulier à cette femme unique, d'exciter les deſirs les plus vifs, & de les enchaîner par un attrait plus doux, s'il eſt poſſible, que la féli-

cité qu'ils promettent... Quelquefois un trouble inexprimable m'agite ; le désordre de madame de Senanges augmente le mien : je ne raisonne plus, ne vois plus, & suis prêt à tomber dans ses bras, c'est alors qu'un seul de ses regards imposans, quoique toujours tendres, m'avertit, m'arrête, me peint sa reconnoissance pour me dédommager du sacrifice ; alors les desirs se taisent, il ne me reste plus à côté d'elle que cette émulation d'héroïsme & de délicatesse à qui je dois tous mes plaisirs. Elle est loin d'être insensible à l'ardeur que je remferme. Quelquefois des larmes furtives tombent de ses yeux... Elle veut envain me les cacher : cache t-on quelque chose à ce qu'on aime ? Que de femmes succombent avec froideur ! quelle ame dans sa résistance ! elle allie tous les transports de la passion à toute la dignité de la vertu. Elle a le délire de l'amour, sans en

avoir les foibleſſes ; elle me donne ce qu'elle peut donner, & plus ſes devoirs ſont horribles, plus elle ſe croit obligée de les remplir. Il n'entre dans cette conduite ni manege, ni coquetterie, ni fauſſe gloire : elle eſt honnête, parce qu'elle ne jouiroit de rien, ſi elle ne l'étoit plus. Le ſuffrage public eſt moins ce qu'elle ambitionne, que la volupté ſecrette d'être bien avec ſoi-même, & toujours eſtimable aux yeux de ſon amant. Concevez-vous rien de plus ſublime qu'une femme jeune, belle, ſur-tout ſenſible, aſſez courageuſe pour immoler ſa jeuneſſe, ſes charmes, ſes ſentimens, au tyran qui la perſécute, & qu'elle abhorre ? Elle hait ſon époux, elle m'aime ; elle eſt fidelle à l'un, & pleure dans le ſein de l'autre les maux dont elle eſt à la fois & la cauſe & la victime : que dis-je ! elle n'eſt fidelle qu'à ſes principes : non, non, ce n'eſt pas M. de Senanges

qui l'arrête... O ciel ! il conſerveroit de pareils droits ſur ma maîtreſſe ! cette idée m'indigne, elle ſuffiroit... attendons tout du tems & de l'amour, peut-être qui ſon ivreſſe l'emportera ſur des cruelles réſolutions ; peut-être.... Ah ! renfermons dans mon ame ce vœu coupable, ce vœu toujours renaiſſant, toujours plus enflammé : dois-je avoir une penſée qui puiſſe offenſer ce que j'aime ; Baron, ne redoutez plus rien des fougues de mon âge ; tout eſt ſoumis, tout eſt dompté. Madame de Senanges purifie le feu qu'elle allume, je m'éleve à ſa hauteur : mon ame a tant à jouir ; elle eſt ſi délicieuſement occupée, que les ſenſations n'agiſſent ſur moi qu'à ſon inſu ; elles s'anéantiſſent dans le ſentiment, & je m'accoutume à un bonheur qui n'a pas beſoin d'elle pour être entier, durable, & preſqu'au-deſſus de l'humanité.

Combien j'en connois le prix !

que je le goûte avec reconnoiſſance ! Il me ſemble que je vois ſe développer devant moi une ſuite brillante de jours paiſibles. Que ce calme eſt doux ! je chéris juſqu'à l'orage auquel il ſuccede. Adieu, baron, ſoyez toujours heureux : votre ami commence à l'être.

LETTRE XCIV.

De madame de Senanges au chevalier.

JE reçois, en rentrant, un billet de mon beau-frere qui m'inquiete extrêmement : il me demande un rendez-vous pour demain au ſoir. Eh ! que peut-il avoir à me dire ? je l'ai vu hier, il étoit embarraſſé, contraint : ſi c'étoit !.... ſi ſon frere l'avoir chargé de me parler ! s'il avoit l'effroyable fantaiſie de ſe racommoder avec moi !.... ah ! plutôt... la mort, plutôt tous les ſupplices enſemble, que celui d'être

arrachée à mon amant, de rentrer dans l'esclavage, & de gémir encore sous le poids insupportable de la tyrannie ! j'en ai trop été la victime. Je m'y suis soustraite ; j'ai échappé aux chaînes de fer dont m'accabloit l'homme cruel qui vouloit être craint & ne pouvoit être aimé : jamais, jamais prieres, promesses, menaces, jamais rien ne me fera renoncer au parti que j'ai pris. De quel œil reverrois-je M. de Senanges ? comment supporterois-je sa présence aujourd'hui qu'il auroit quelques reproches à me faire, & que son injustice ne seroit plus, comme autrefois, ma consolation ?... Pourquoi ma tendresse pour mon pere fit-elle taire en moi tout autre sentiment que la crainte de l'offenser ?... Ce fut cette crainte, ce fut la timidité de l'enfance qui m'entraîna aux autels, & j'y jurai, en frémissant, de chérir celui que j'osois déja détester. Peut-être ce premier tort

caufa tous les fiens ; fûr de n'être pas aimé, fa fureur, fa violence, des emportemens incroyables le vengerent de mon cœur, & affermirent un éloignement que je ne pus ni ne daignai lui cacher. Quel tems de ma vie, grand Dieu ! combien ton amie, combien ta maîtreffe fut malheureufe ! cet homme fut le tourment de mes jours, comme tu en es le charme ; je le crains, je le redoute davantage depuis que je t'adore ; il eut des droits affreux... lui !... Cette idée redouble une horreur que je ne croyois pas fufceptible d'augmenter. Mes nouveaux foupçons, fes perfécutions paffées, mes torts préfens, tout me le rend un objet d'épouvante. Que dis-je ! je lui pardonne les larmes qu'il m'a fait répandre, mais non le defpotifme de fon cruel amour ; il eft révoltant, pour un être libre, dont la fierté s'indigne & dont la délicateffe gémit, qu'on prétende l'affervir, au

lieu de le mériter... Quoi ! M. de Senanges... Ah ! qu'il ſoit heureux qu'il le ſoit loin de moi ! je me reſpecte trop pour faire part au public de mes ſujets de plaintes. De quelque maniére qu'on me juge, je ne me juſtifierai point à ſes dépens. Je n'en dirai point de mal, & je m'applaudis de ce que, même dans le tems où j'en ai le plus ſouffert, je ne lui ai ſouhaité que du bonheur ; mais jamais je ne retournerai avec lui. Non, non, je ne quitterai point la maiſon du meilleur des hommes ; je paſſerai ma vie chez lui, je la paſſerai auprès de lui ; & ſi le ciel reçoit mes vœux, il abrégera mes jours, s'il le faut, pour prolonger les ſiens. Il me feroit moins douloureux de finir, que de le perdre..... Pardon, cher ami ! je t'attriſte & je m'alarme peut-être mal-à-propos ; mais ce billet me donne la fievre, je n'en dormirai pas ; & puis, ce commandeur... depuis deux ou

trois jours, il a des conférences ſecrettes avec mon oncle. Dans le trouble où je ſuis, mon cœur avoit beſoin de s'épancher. Parlons de toi; j'aime à repoſer mon ame ſur ce qui me fait remercier le ciel d'en avoir une. Ne t'effraie pas; tu ſais que je ſuis extrême dans mes craintes, comme dans ma tendreſſe; garde-toi de partager les premieres, ſouffre ſeulement que je les adouciſſe en te les confiant. Laiſſe-moi mes erreurs, je ne ſupporterois pas les tiennes. Ne porte ton imagination que ſur des objets doux & rians, & plains-moi ſans t'affliger. Je te manderai demain ſi j'en ſuis quitte pour la peur.

BILLET

Du chevalier à madame de Senanges.

NOn, non, il ne ſe confirmera point ce preſſentiment qui t'agite

t'agite. Les maux qu'il nous annonce ſont trop affreux, pour que j'oſe ſeulement les imaginer. Ah ! diſſipe tes alarmes, ne mêle point d'amertume à l'ivreſſe de l'amour, à la ſécurité du bonheur, à l'innocence de notre attachement. Sur quel motif M. de Senanges... mais je ne veux pas même prononcer ſon nom; je ne veux m'arrêter que ſur le bonheur d'être pardonné, de jouir de ton ame, de te livrer la mienne, d'être tout entier à toi. Que je ſuis heureux! non, non, je ne crains rien. Que dis-je! tu t'effraies, tu trembles, tu es tourmentée, & je ſuis tranquille!... je te trompe, eſt-il poſſible que ton cœur ait une peine qui ne réponde au mien? Je te verrai ce ſoir, & j'eſpere que tes inquiétudes s'évanouiront dans cette entrevue.

LETTRE XCV.

De madame de Senanges au chevalier.

AH! mon ami, quelle affreuſe ſcene je viens d'eſſuyer! j'avois raiſon de craindre; mes preſſentimens ne me trompoient pas. Impatiente de ſavoir ce que le commandeur avoit à me dire, j'arrive, je cours à ſon appartement: le premier objet qui frappe ma vue, j'en frémis encore, c'eſt mon perſécuteur, mon tyran, l'homme qu'il m'a fallu jurer d'aimer, qui fit tout pour être haï, l'être qui ne m'inſpira jamais que de l'effroi, M. de Senanges enfin. Dieu! quel moment! je me ſuis crue en ſon pouvoir. L'horrible ſerment qui me lie, mes malheurs paſſés, mes torts actuels, (ſi c'eſt un tort d'être ſenſible,) ſa préſence m'a tout retracé; & mon amour même en eût acquis

des forces, s'il en pouvoit prendre de nouvelles. Tremblante, éperdue, j'ai cru voir mon tombeau s'ouvrir, j'ai cru voir le barbare m'entraîner, m'arracher à toi. J'étendois les bras vers mon amant, je le demandois à tout ce qui m'environnoit, & dans mon égarement, je l'eusse peut-être demandé à M. de Senanges lui-même, si je n'étois pas tombée sans connoissance à ses pieds. Revenue à moi, je l'ai trouvé aux miens; ses mains pressoient une des miennes; je l'ai retirée frémissant, elle ne lui appartient plus... Je ne connois de maître que le ciel & toi.

Madame, m'a-t-il dit, ma vue vous effraie; c'est ma faute & mon tourment. Je vous ai persécutée; l'amour au désespoir est cruel. Votre indifférence fut la source de mes fureurs; votre douceur ne put les calmer; votre vertu ne vous mit point à l'abri de ma jalousie. Je fus injuste, soupçonneux & haï; vous

fûtes vengée ; mais je peux me vaincre pour vous plaire. Je vous regrettai, je vous adorai toujours ; je vous aime plus que jamais. Daignez me pardonner, revenez avec moi, rendez-moi digne de vous, & vous me rendrez au bonheur. Je repars dans deux jours, je compte partir avec vous.

Ces derniers mots ont ranimé mon courage. Non, monſieur, non, lui ai-je dit, je ne vous ſuivrai point ; vos ſentimens me pénetrent de reconnoiſſance ; je ne me ſouviens pas que vous ayiez eu des torts avec moi, mais j'eus celui de ne vous pas convenir ; je l'aurois toujours : nous ſerions malheureux l'un par l'autre ; nos caractères ne ſympathiſent point ; la raiſon nous a déſunis. Vous m'avez permis de demeurer chez mon oncle, ſouffrez que j'y reſte.

Il m'a interrompu avec emportement, & d'un air terrible : je ſais,

a-t-il repris, je sais la cause de vos refus... je suis instruit; je le suis mieux que vous ne pensez. Si j'ai dissimulé d'abord, un reste de bonté pour vous m'y portoit; je voulois éviter un éclat déshonorant pour tous deux, quand je vous promettois des jours sereins auprès d'un mari offensé, je vous trompois, & si vos chaînes vous ont paru pesantes dans le tems que je vous estimois, elles le seroient davantage aujourd'hui... Vous avez perdu le droit de vous plaindre; j'ai acquis celui d'être inhumain & juste. Tremblez, je vous aime, vous en êtes indigne : je vous punirai de vos torts & de ma foiblesse; vous n'attendrez pas longtems les effets de ma vengeance. Je les attendrai en paix, lui ai-je répondu; je vous estime trop pour vous redouter.

Il est sorti brusquement : le commandeur l'a suivi. Après avoir cherché inutilement à l'appaiser, il est

revenu fort alarmé de ſes menaces. J'ai repris mes ſens pour lui faire les reproches les plus vifs. Mon frere, m'a-t-il dit, s'eſt mis à mes genoux pour m'engager à vous demander, ſans m'en expliquer le motif, un rendez-vous chez moi : j'ai eu beaucoup de peine à y conſentir, mais ſes inſtances ont été ſi vives, & il me paroiſſoit ſi repentant du paſſé, ſi enivré d'amour, il m'a tant juré que vous ſeriez contente de cette entrevue, qu'il a fini par me vaincre.

Le commandeur eſt honnête ; mais il eſt foible, il aime ſon frere, il voudroit que je retournaſſe avec lui. Ah, Dieu ! je le dois, dit-il ; & à qui le dois-je ? au public ? il peut m'accuſer, non me contraindre. A M. de Senanges ? L'abus de ſon pouvoir lui a tout ôté, il ne commande pas à mon cœur ; il ne m'eſt rien. Non, le ciel ne veut pas mon malheur. Je crois ſatisfaire l'être ſu-

prême & mon devoir, en pardonnant au tyran & fuyant la tyrannie. Tout m'éloigne de lui. Je t'adore, c'eſt l'offenſer, & je vivrois avec lui! Toi! ſi aimé, ſi digne de l'être, je t'abandonnerois! j'irois baigner de mes larmes des lieux que tu n'habiteras jamais, des lieux où il me faudroit, avant d'expirer de douleur, trouver l'enfer dans ſes bras... J'ai prononcé, en tremblant, dans un âge où l'on ſe connoît à peine, un ſerment que je déteſtai toujours; celui qui ne m'en a fait ſentir que le poids, en a briſé les liens: mon cœur a choiſi, le crime ſeroit de trahir mon amant, & c'eſt à toi, à toi ſeul que je veux être fidelle.

LETTRE XCVI.

Du chevalier à madame de Senanges.

O La plus courageuſe, la plus infortunée des femmes; mais

ſûrement la plus aimée : quoi ! vous avez réſiſté aux prieres, aux menaces, aux emportemens du cruel qui vouloit vous arracher à moi ! Ne vous repentez point de cet effort : l'amour nous ſoutiendra... nos ames ſont d'autant plus unies, que la vertu ſeule a ſerré le lien qui les attache. Oui, barbare ! tu auras beau faire, tu ne pourras nous enlever le ſentiment immortel qui nous anime ! O vice effrayant de notre légiſlation ! par-tout des entraves, des préjugés, & le malheur ! le cœur par-tout en contradiction avec la loi ! la tyrannie, toujours ſacrée, quelque forme qu'elle prenne ; & la nature proſtituée aux plus viles conventions des hommes !

Les femmes ont raiſon, quand elles trahiſſent, quand elles déshonorent, quand elles diffament un ſexe orgueilleux, cruel & abſolu, qui ſoumet des êtres ſenſibles à la

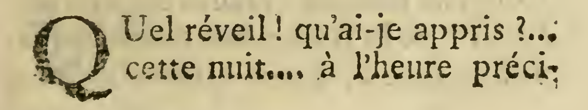
force, les réduit à souffrir ou à tromper, les punit de leurs maux, & venge sur eux ses propres crimes. Une jeune fille, tremblante sous l'autorité d'un pere, s'avance à l'autel, comme une victime qui marche au sacrifice. Le respect & la crainte lui arrachent le oui fatal interrompu par ses sanglots, & la voilà chargée de chaînes éternelles, parce qu'il lui échappe un serment qu'il est affreux d'exiger, & contre lequel son cœur réclame, en même tems que sa bouche le prononce ! Le tien est resté libre, en dépit du pouvoir paternel, & des fers de la coutume; tu me l'as donné, il est mon bien, mon trésor, ma vie; je les défendrai contre toutes les puissances de l'univers. Eh ! quels sont donc enfin les droits de ton despote ? Elle est nulle ta promesse. On l'a surprise à l'inexpérience d'un âge qui ne sait ni résister, ni combattre, ni sur-tout prévoir. Pouvoit on disposer de ton

cœur, à l'infu de ta raifon? Réflexions, hélas! trop inutiles! peut-être en ce moment ton perfécuteur travaille à nous défunir, & prépare le poignard dont il doit nous immoler tous deux: qu'il tremble! s'il te ravit à mon amour, il rompt tous les nœuds qui me retiennent, il laiffe un champ libre à ma fureur; je ne vois plus en lui qu'un indigne rival, & non le mortel que tu m'ordonnes de refpecter: fon fang ou le mien!...... Ah! pardonne, pardonne à des mouvemens de rage, que je retiens à peine; mais qu'il faut encore que je te facrifie. Le monftre! il t'eft facré! il doit me l'être! ô ciel... & ce droit précieux, ce droit confolant de l'homme qu'on outrage, la vengeance m'eft interdite par l'amour! Et bien! fi ton époux fe portoit aux extrêmités que nous craignons, j'irois, oui, j'irois, tomber aux pieds de l'inhumain, je l'affurerois moi-même de ton inno-

cence ; j'aurois le ton qu'on a lorſqu'on dit la vérité ; je ſaurois le convaincre, ou mourir de ma main, ſi ce n'étoit pas de la ſienne... Tu vois quel eſt mon trouble : ta lettre m'a mis hors de moi, je ſuis en proie aux terreurs, au courroux concentré, à l'amour le plus tendre... Hélas ! qu'il a peu duré, le calme dont nous jouiſſions, & dont je m'applaudiſſois : j'étois ſi heureux ! je croyois l'être toujours ! Tu m'aimes ! je le ſuis encore... ce bonheur eſt indépendant du ciel, de la terre, & des orages de la deſtinée. Adieu.

BILLET

De madame de Senanges au chevalier.



QUel réveil ! qu'ai-je appris ?... cette nuit... à l'heure préci-

ſément que vous êtes ſorti de chez moi... deux hommes ſe ſont battus. voilà ce que mes gens ont entendu dire ce matin, & ce qu'ils m'ont répété... Si c'étoit... grand Dieu ! je n'oſe vous faire part de mon ſoupçon, tant il m'effraie... Ecris-moi, parle-moi vrai, je te l'ordonne, je veux être éclaircie.... le doute me tue.

BILLET

Du chevalier à madame de Senanges.

L'Aventure d'hier n'eſt point effrayante : puiſque vous l'exigez, je vais vous la conter telle qu'elle eſt : en vous quittant, (comme le tems étoit beau) j'eus la fantaiſie de marcher, & je fis ſuivre ma voiture ; elle étoit déja aſſez loin, lorſqu'un homme s'élance comme un furieux de la petite rue attenante à votre maiſon, en me criant ; défen-

dez-

dez-vous. Il avoit l'épée à la main, je tire la mienne ; mes gens entendent le cliquetis des armes, ils accourent. J'eus beau leur imposer ſilence, ils appellent, jettent des cris. Mon adverſaire alors rompt la meſure, ſe renfonce dans la rue d'où il étoit ſorti & diſparoît ; je remonte en voiture, & rentre chez moi, ſurpris, mais peu troublé de cet événement. C'eſt quelqu'un qui ſe ſera trompé : en s'appercevant de ſon erreur, il aura craint d'être connu ; voilà comme j'explique l'énigme de ce combat. Reviens à toi, ô mon adorable maîtreſſe : tant que ma vie te ſera chere, j'aurai le courage de la défendre.

BILLET

De la même au même.

VOilà deux jours que je ne vous vois point, je meurs

d'inquiétude... Quel eſt donc ce myſtere ? expliquez-vous ; vos billets ont quelque choſe de contraint, de myſtérieux... Que penſer, que croire ?... tout ce que j'imagine me fait trembler : ne me trompes pas. Ce matin Dumont avoit l'air alarmé... cher amant, ſerois-tu.... je frémis, & n'oſe achever ; mes pleurs coulent melgré moi : raſſure ta maîtreſſe, elle eſt au déſeſpoir....

LETTRE XCVII.

De la même au même.

C'Eſt lui ! je l'avois deviné ! votre domeſtique l'a reconnu ; il vous l'a dit ; vous vous en doutiez ſans doute, mais vous avez feint de n'en rien croire.

Ah ! cruel ! je ſais tout ; je ſuccombe... une nuit affreuſe m'environne. Oui, j'ai fait venir Dumont, & j'exige que vous ne lui en diſiez

rien. Il n'a pu résister à mes instances: il a parlé ; cet instant a pensé me coûter la vie. Toi, toi qui m'es bien plus qu'elle, tu es blessé, peut-être en danger... M. de Senanges... le barbare! qu'il connoît bien mon cœur ; pour le déchirer mieux, ce n'est pas mon sein qu'il perce ; & je n'ai pu détourner vers moi le coup qui me fait mourir mille fois !.... C'est maintenant que cet homme est mon bourreau. Il me laisse vivre, pour me faire sentir tous les maux, hélas !... le supplice d'être liée à lui ; & le désespoir de trembler pour toi.

Il y a trois jours, en te quittant, j'étois loin de prévoir ce qui alloit se passer. Et c'est moi qui t'adore, moi qui suis la cause de cet affreux événement! Sans moi tes jours seroient heureux, rien n'en troubleroit la douceur ; c'est moi qui t'assassine! pourquoi t'ai-je connu? tu m'as donné l'être, & ton sang a coulé pour moi! pour moi, qui paye-

rois de tout le mien une ſeule de tes larmes ! Qui donc a inſtruit M. de Senanges ? d'où peut-il ſavoir ?.... eh ! que fait-il ? Je ne l'aimai jamais ; je ne lui enleve rien : ce qui fut à lui, je le refuſe à l'amour... à toi ! que pouvois-je de plus ? N'importe, le cruel eſt mon époux, & je vous demanderois le ſilence le plus profond ſur ſa fureur, ſi votre généroſité ne m'avoit pas prévenue.

Je ſuis ma lettre, je cours ; ni lui, ni les circonſtances, ni les périls ne peuvent m'arrêter ; le blâme de l'univers, le courroux du ciel, tous les maux enſemble devroient fondre ſur ma tête, que je volerois au devant d'eux, pour arriver juſqu'à toi. J'ai obéi aux bienſéances, j'ai été la victime du devoir : vous ſouffrez, je n'en connois plus. Mon incertitude, mon ſaiſiſſement, ma douleur... Dans une heure je ſaurai.. je vous verrai : je n'ai plus la force d'écrire : je vole chez vous.

LETTRE XCVIII.

Du même à la même.

JE bénis & ma blessure, & mes maux passés, & la fureur de M. de Senanges : c'est à lui que je dois le plaisir le plus vif que j'eusse encore goûté. O ma chere maîtresse, tu m'es venu chercher jusques chez moi ! je t'ai vue assise auprès de mon lit ! j'ai vu tes larmes couler ! le bonheur ne peut aller plus loin. ne te répens pas d'une démarche qui t'honore, tout s'ennoblit par le le sentiment. Il est mille femmes qui tiennent plus aux bienséances qu'à la vertu ; mais qu'il en est peu qui, comme toi, s'affranchissent des entraves de l'étiquette, & dédaignent le blâme d'une action, quand elles sont sûres & qu'elles peuvent être fieres de son principe. Va, tu viens d'ajouter à mon admiration,

Combien je remercie le ſort, que dans mon aventure avec M. de Senanges l'avantage lui ſoit reſté ! Si j'euſſe verſé une goutte de ſon ſang, j'élevois une barriere entre nous deux.... Ah! que plutôt il répande tout le mien! Ne crains plus la rage de ton époux; ſans doute elle s'eſt épuiſée ſur moi. Que je me trouve heureux ! je ſuis entierement guéri, c'eſt l'effet de ta préſence.

BILLET

De la même au même.

JE ne te dirai rien de ce ſoir qui ne ſoit triſte comme moi ; je ne ſuis pas encore revenue de tous les événemens qui depuis quelques jours agitent ma deſtinée ; pourquoi donc t'écrire ?... Hélas ! pour parler à toi, pour te dire combien je t'aime, pour me dédommager du peu de tems que nous paſſons

enſemble, & charmer le regret d'en être éloignée. Voilà bien de raiſons, lorſqu'il ne faudroit que deux mots ; je t'écris, parce que je ne peux m'en empêcher, parce que c'eſt l'attrait de mon cœur, ſon plaiſir, ou ſa conſolation. Il eſt deux heures après minuit, je ne puis me réſoudre à me coucher : je ſuis pénétrée d'une terreur ſecrette... Je crains de perdre un ſeul des momens où je puis t'aſſurer de mon amour.

BILLET

De la même au même.

UNe lettre de cachet, un ordre du roi... Je ne te verrai plus. O Dieu ! c'en eſt fait... De quel crime ſuis-je donc coupable ? Plains-moi, conſerve-toi, ne t'afflige pas... reſpecte M. de Senanges, ou tu me perds ſans retour... on entraîne ton amante... où ? dans quel lieu ? je ne

ſais; mais ton image, mon amour & mon innocence m'y ſuivront....... J'emporte tes lettres, ton portrait, le ſeul bien qui me touche, le ſeul que je poſſéderai déſormais: j'abandonne le reſte... on me laiſſe à peine le tems de t'écrire... mon déſordre, mes larmes... quand tu recevras ma lettre, quand tu apprendras... Sort barbare! je te pardonne tout, ſi tu épargnes ce que j'aime. Adieu, je t'adore: vis pour m'aimer. Adieu, adieu; ce mot affreux... il eſt peut-être le dernier que je te dirai.... Cher amant, je me meurs.... ſois tranquille; je prendrai ſoin de ce qui t'eſt cher.

LETTRE XCIX.

Du chevalier au baron.

DÉcence, honêteté, vertu, rien n'eſt ſacré... Pleurez, baron, pleurez le crime de loix, le

renverſement des principes, l'outrage fait à l'amour, à l'amitié, à tous les ſentimens. On vous enleve votre amie, on me ravit ce que j'adore... Madame de Senanges eſt au couvent, elle y eſt depuis huit jours. Dans le premier moment de cette horrible cataſtrophe, je n'ai pu vous la mander, j'étois inſenſible à force de maux; mes yeux ne voyoient point, ma main tremblante ne pouvoit écrire : mon déſeſpoir étoit ſtupide & morne... Je reprends mes ſens, pour m'abandonner à l'indignation. Impitoyable Senanges, tigre qui me déchires, es-tu content? ta rage eſt-elle aſſouvie? Nous ne la verrons plus cette femme adorable, elle a diſparu de la ſociété : l'univers n'exiſte plus pour elle. Ses larmes coulent dans la ſolitude, & elle n'a perſonne qui les eſſuie.

Baron, cette idée m'accable, je ne puis la ſupporter. Ah! quand cet homme m'attaquoit avec tant de fu-

reur, pourquoi ſon épée ne s'eſt-elle pas plongée toute entiere dans mon ſein ? Pourquoi n'a-t-il pas joui de mon dernier ſoupir ? D'où vient ex ſté-je encore ? Que dis-je ?.... Hélas ! ſi je n'étois plus, quel cœur reſteroit à madame de Senanges ? qui répondroit à ſes gémiſſemens ? Elle ſouffre ! vivons pour ſouffrir avec elle : mon malheur ſurpaſſe le ſien, c'eſt ma ſeule conſolation.

Baron, je ne voulois pas vous croire, quand vous vous livriez à vos ſoupçons ſur madame d'Ercy..... Hé bien c'eſt elle, j'en frémis..... oui, c'eſt elle qui a inſtruit M. de Senanges, qui l'a reçu, qui a conſpiré ma perte. Je viens de lui écrire & de la confondre : elle a pouſſé la noirceur juſqu'à indiquer le couvent de ***, dont ſa parente eſt Abbeſſe. La cruelle ! c'eſt ſous l'éclat des charmes les plus ſéduiſans, qu'elle cache l'ame la plus atroce. Beauté, preſtige trompeur, je te déteſte de-

teſte depuis que tu as ſervi de maſque à un cœur faux & méchant.... Et j'ai aimé cette femme ! j'ai aimé celle qui déſeſpere madame de Senanges ! Je ſuis contraint de reſpecter les jours du mortel qui l'aſſaſſine ! elle me l'a ordonné avant que de partir ! il me faut ſoumettre à ſes ordres ! il le faut... Concevez-vous, baron, une ſituation plus épouvantable ?

Ce n'eſt pas tout : je nuis à ce que j'aime, en le défendant. On déshonore la vertu même, & je ne fais qu'appéſantir ſes fers : quand j'éleve la voix pour elle, je ſuis entouré d'hommes foibles & cruels, qui, ſans verſer une larme ſur la victime, donnent toujours raiſon à celui qui l'égorge ; de femmes impitoyables, idoles languiſſantes pour tout bien, qui ne ſe raniment qu'au mal d'autrui, & dont la coquetterie jouit avec délice du déſaſtre de celle qui les éclipſoit toutes.

Ah ! baron, baron ! quel monde ! & mon devoir m'y attache ! Je le quitterai, je le fuirai ; madame de Senanges ne l'embellit plus, je n'apperçois que ses vices.

Être sacré, tendre objet de la plus amere douleur, toi dont je connois l'ame, dont le courage est au-dessus du mien : va, je te jure que tes malheurs m'attachent encore plus fortement à toi : mon amour se nourrit de sa tristesse, se complaît dans ses déchiremens : ma vie t'appartient jusqu'à son dernier souffle. Puissent mes sanglots pénétrer dans la tombe anticipée où tu es descendue ! puissent-ils répondre du cœur qui t'idolâtre. !

Cher baron... je peux aussi l'assurer du vôtre.... elle est malheureuse, vous l'aimez davantage, vous l'estimez toujours.

Dieu ! que vais-je devenir ? Il est impossible que mes lettres lui parviennent ; n'importe, je lui écris à

tous

tous les inſtans ; je me ſatisfais, je répands mon ame, je m'adreſſe à la ſienne ; j'épanche un ſentiment profond : il me ſemble que le papier s'anime ſous l'expreſſion de mon amour.

Quoi ! baron, n'eſt-il aucun moyen de tirer madame de Senanges de ſa priſon ? Tout eſt-il donc fini pour elle & pour moi ? Ses yeux ne rencontreront-ils plus les regards de ſon amant ? Vous avez conſervé quelques connoiſſances qui peuvent la ſervir, faire valoir les droits de la vertu, appuyer vos prieres & confondre l'injuſtice. Parlez, agiſſez ; je ſaiſis ce rayon d'eſpoir, mon reſpectable ami ! je vous devrois tout.

S'il exiſte encore des êtres ſenſibles, madame de Senanges trouvera des protecteurs. Vous les remplirez de votre ame, vous les toucherez par votre éloquence, vous ſécherez les larmes de deux amans, & vous ſerez le Dieu de l'amitié.

LETTRE C.

De la marquiſe d'Ercy au chevalier.

EN vérité, chevalier, on ne s'attend point à un aſſaut comme celui là. Je ſuis encore toute émue de vos reproches, vous êtes d'un pathétique effrayant; & ſi cela continue, vous deviendrez un vrai fléau de ſociété. Vous ne ſavez donc pas que j'ai de miſérables nerfs qu'un rien agace? Ils avoiſinent le cœur: tout ſe tient dans le monde, & vous venez, avec votre douleur, vous jetter ſans ménagement tout au travers de ma ſenſibilité. Je conçois vos peines, mais il eſt indiſcret de m'en accabler; & parce que vous ſouffrez, il ne faut pas que je ſuffoque. Par exemple, vous m'accuſez d'avoir trempé dans l'horrible tort que vient d'avoir M. de Senanges avec ſa femme; comment vou-

lez-vous que je ne sois pas affectée d'une pareille imputation ? Moi, ne pas respecter vos amours ? Moi, vous enlever ce que vous aimez ! Est-ce ma faute, si celle que vous adorez a un mari jaloux & sujet à quelques vivacité ! Il est vrai que la derniere est un peu forte : cet homme-là devient difficile à vivre ; & je n'imagine rien de plus gênant pour vous que la maniere dont il se conduit ; mais en suis-je responsable ? Quand ces maudits maris ont une fois le travers de trouver mauvais que leurs femmes aient des amans, il n'est plus possible de leur faire entendre raison. Que voulez-vous ? on ne peut que gémir alors sur le sort des infortunés que ces emportés-là persécutent. J'ai secrétement M. de Senanges, dites-vous : oh, la bonne idée ! ce seroit la premiere fois que j'aurois mis de la discrétion à quelque chose. Croyez-moi, je l'ai reçu sans mystere ;

je l'ai vu, parce que telle a été ma fantaisie : il est amusant avec ses fougues & son désespoir.

Un jour qu'il étoit bouffi de colere, (je l'aime comme cela) il me dit qu'il alloit faire emfermer sa femme. On ne s'attend point à ces sortes de bourades, il étoit trop furieux pour que j'osasse le contredire : je me contentai de gémir intérieurement. Vouliez-vous que je me fisse étrangler ? Je le répete, il n'est pas douteux que cet incident-là vous dérange horriblement... Il faut prendre patience, mon cher chevalier.

Savez-vous bien que votre situation a même un côté très avantageux? Si madame de Senanges fût restée dans le monde, vous vous seriez, à coup sûr, familiarisé avec ses charmes ; (on se fait à tout) elle seroit devenue moins piquante à vos yeux ; cette catastrophe renouvelle & ses attraits & vos sentimens. Une femme

n'eſt jamais ſi belle que quand on la voit dans la perſpective : l'imagination s'enflamme : on lui prête ce qu'elle n'a pas. D'ailleurs, un peu de chagrin ne meſſied point ; nous en contractons nous autres une ſorte de langueur touchante, qui eſt une arme de plus pour la coquetterie, & qui intéreſſe par l'altération même de la beauté.

Autre motif de conſolation : telle femme dont on ne diſoit rien lorſqu'on l'avoit ſous les yeux, devient, quand elle diſparoît, le ſujet de tous les entretiens ; ceux qui ne l'ont pas eue, triomphent ; ceux qui s'arrangeoient pour l'avoir, ſe déſeſperent. Ses rivales exagerent ſes torts, ou l'accablent de leur pitié. On en parle, elle occupe ; & s'il faut aller plus loin, je trouve, moi, que c'eſt un état que d'être au couvent. Je ne plaiſante point, pourvu qu'on y reſte un peu long-tems, on doit tirer un grand parti de cette poſition.

Elle épouvaute d'abord, & elle a ses agrémens, comme mille autres choses.

C'est en étendant ainsi ses idées, qu'on se met au-dessus des évenemens; mais vous êtes, vous, d'un sombre désolant : c'est un abyme que votre cœur, on n'osera plus en approcher. Consolez-vous, mon pauvre chevalier, sur-tout ne m'écrivez plus de lettres lugubres; ces lamentations-là me serrent le cœur, me noircissent la tête. Si vous ne changez pas de style, je finirai par ne plus vous lire, & vous sentez que ce seroit pour moi la plus affreuse des privations.

LETTRE CI.

Du baron au chevalier.

JE ne vous fait plus de reproches, mon cher chevalier : je ne raisonne plus, je pleure. Croyez que

votre auſtere ami ſait donner des larmes à l'infortune. Celle de madame de Senanges eſt affreuſe ; la vôtre.... Ah ! c'en eſt fait : tant que vous ſouffrirez tous deux, il n'eſt plus de bonheur pour moi. N'en doutez pas, je vais agir. J'avois rompu toute communication avec les gens en place, & les perſonnes qui ſont avec eux les dépoſitaires du crédit ; je reprends toutes mes relations, pour tacher de vous être utile. J'ai déjà écris à la maréchale de *** ; c'eſt une femme vertueuſe ſans pédantiſme : elle ne juge point ſur les apparences, & me croira ; elle a d'ailleurs la plus grande influence ſur ce qui ſe paſſe à la cour, & je ſuis ſûr de l'intéreſſer en faveur de l'être charmant qu'on accable. J'ai un autre projet qui réuſſira, ſi Senanges n'a point perdu tout ſentiment d'humanité. Hé bien, avois-je mal prévu, avois-je raiſon de vous détourner d'un attachement qui ne

pouvoit manquer d'avoir des ſuites cruelles ? Ne revenons point là-deſſus... Combien je vous plains, combien je ſuis à plaindre moi-même ! Envain j'ai cru jouir quelque tems dans ma retraite, d'une ame tranquille & repoſée des orages. La mienne n'eſt plus à moi, vous en diſpoſez, vos ſoupirs s'y répetent. Les fleurs de mes champs, l'ombre de mes bois n'ont plus de charmes pour moi ; vos chagrins ont tout flétri, tout empoiſonné. On peut ſe mettre ſoi-même hors de la portée des coup du ſort, mais quel eſt le mortel dur que n'atteint point le malheur d'un ami ?

LETTRE CII.

*De madame de ***, au chevalier.*

LEs barbares ! ils nous l'ont arrachée ! ils nous l'ont ravie ! qu'a-t-elle fait ? O mon cher che-

valier ! cette nouvelle eſt venue juſqu'à la campagne où je ſuis, chacun en parle à ſa maniére ; les uns ſont pour madame de Senanges, les autres pour ſon mari ; ceux-là ſont des monſtres. Ah, que ne pouvez-vous m'entendre ! Dès qu'on me contrarie, j'entre dans une colere..... Si l'on inſiſte, mes larmes coulent, & mon attendriſſement perſuade plus que mes raiſons. Je ne puis ſouffrir qu'on rie autour de moi : l'aſpect des heureux me choque ; mon amie eſt dans les pleurs. Hélas ! pourquoi l'avez-vous aimée ? que ne reſpectiez-vous ſon repos ! Je m'en prends à vous, à moi, à tout l'univers ; elle ſouffre, il eſt coupable. Le ſacrifice le plus courageux de la paſſion la plus vive, voilà donc ce qu'on punit en elle ! On ne ſait pas combien elle eſt vertueuſe, on ne le ſait pas, & on la juge ! on la calomnie ! elle eſt le jouet d'un monde qui confond le tort & l'infortu-

ne ? On lui fait bien expier ſes charmes, hélas ! on lui ôte juſqu'à ſes vertus. J'ai le cœur ſerré, je l'épanche avec vous, j'en avois beſoin. Malheureuſe femme ! comment lui écrire ? Sans doute, les ordres les plus rigoureux ſont donnés pour empêcher les lettres d'arriver juſqu'à elle ; mais quel eſt l'obſtacle qui ne ſoit applani par l'amour ? Si les vôtres lui parviennent, ô mon cher chevalier ! ſoyez auprès d'elle l'interprete de mes chagrins, de mon déſeſpoir ; dites-lui bien que tout ce qui lui arrive ne fait qu'ajouter à mes ſentimens ; dites-lui, répétez-lui cent fois, que je l'aime plus, & ne l'eſtime pas moins. Oui, oui, plus on ſe déchaîne contre elle, plus je m'y attache. Je connois ſon honnêteté, je lui dois hommage. Tant qu'elle a joui de quelque repos, je l'ai reſpectée, je l'ai chérie : on me la rend ſacrée depuis qu'on la perſécute. Hélas ! que ne puis-je pénétrer

dans ſa retraite, partager ſa ſolitude, & lui prouver par les ſoins les plus tendres, qu'une infortunée peut garder une amie. Je fais gloire d'être la ſienne : donnez-moi de ſes nouvelles ; juſques-là je vais languir, déteſter tout ce qui m'environne. La campagne me paroit affreuſe, je vois toujours madame de Senanges abandonnée, gémiſſante, ſéparée de ce qu'elle aime, & je ne jouis qu'à regret d'une liberté qui me rappelle ſon eſclavage. Et M. de Valois, que dit-il ?... Que je le plains ! j'attends votre réponſe ; je ne mange plus, je ne dors plus. Ma pauvre amie, ma reſpectable amie ! hommes injuſtes !... Adieu : je m'attendris, je m'afflige & votre douleur n'a pas beſoin du ſurcroît de la mienne. Que voulez-vous ? l'ame que je crois la plus attachée à Mme. de Senanges, eſt celle où j'aime à répandre le regret de l'avoir perdue.

LETTRE CIII.

Du baron au vicomte de Senanges.

VOUS ſerez ſurpris d'abord, Vicomte, de la démarche que je riſque auprès de vous; mais liſez ma lettre juſqu'à la fin, & ſi vous ne l'éprouvez pas, il ſera toujours tems de me repentir.

J'ai connu madame de Senanges lorſqu'elle étoit encore enfant; j'allois ſouvent chez ſon pere; je ſuivois avec une complaiſance attentive le développement de cette ame noble, courageuſe & pure; je l'aimois comme ſi elle eût été ma fille, & j'avois de moins le bandeau de l'amour paternel, ſi épais pour cacher les défauts. Pendant les premieres années de votre mariage, vous me permîtes de la voir. Je vous ai pluſieurs fois ouvert les yeux ſur ſes bonnes qualités. Plus d'une fois j'ai réprimé vos

premiers

premiers tranſports : vous commenciez par être furieux, vous finiſſiez par être reconnoiſſant. Aujourd'hui le mal eſt fait ; qui répare, n'eſt pas coupable, & le mal même dont on rougit, eſt une leçon précieuſe qui tourne au profit de la vertu. De quelque maniere que vous me jugiez, un homme déſintéreſſé qui vit à la campagne loin des relations, des intérêts, des intrigues, & qui du fond de ſa retraite éleve ſa voix pour votre femme, ne peut être que votre ami. C'eſt à ce titre que je vous parle, c'eſt à ce titre que vous devez m'entendre.

J'apprends par la voix publique que vous venez de faire mettre madame de Senanges au couvent ; & moi, vicomte, je vous demande à vous-même quel eſt ſon crime ? Je vois d'ici la paſſion qui s'apprête à me répondre ; mais c'eſt à votre raiſon que je m'adreſſe. L'une agit en aveugle, c'eſt l'autre qui juge. En-

core une fois, quel eſt le forfait que vous puniſſez dans madame de Senanges ? L'hymen vous unit ; voilà votre malheur & le ſien ! L'hymen impoſe des devoirs, elle les a tous remplis : des ſacrifices, rappellez-vous ceux qu'elle a faits ; mais vous vouliez de l'amour ! Eh ! ſoyons juſtes, ſe commande-t-il ? L'attrait peut-il naître de l'autorité ? Connoiſſez-vous, vicomte, une puiſſance qui puiſſe détourner l'inſtinct irréſiſtible de la nature ? C'eſt elle qui produit le charme que nos conventions contrarient ; c'eſt elle qui avertit le cœur de ce qu'il lui faut pour être heureux ; c'eſt elle qui fait rêver une jeune perſonne, & tout eſt perdu quand une réalité triſte dément les douces chimeres dont elle s'étoit bercée. Que pouviez-vous attendre de madame de Senanges ? de la vertu ! la diſproportion de vos âges devoit néceſſairement exclure la ſimpathie,

ce nœud ſecret qui lie les ames, comme le contrat unit les fortunes. Madame de Senanges vous regardoit comme un guide qui devoit la conduire, la préſerver des écueils, & lui donner le fil du labyrinthe où elle alloit entrer ; mais ce guide pouvoit être ſon ami..... qu'a-t-il fait pour le devenir ?

Quand les parents ſe laſſeront-ils d'immoler leurs filles aux vils calculs de l'avarice, de peupler la ſociété d'époux qui ſe haïſſent, d'enfans peu chéris, & de tyrans & de victimes ?

Il eſt des momens où je ſerois tenté de défendre les femmes, même dans l'excès de leurs égaremens. Elles ont à couler quelques jours de bonheur, & l'on y répand l'amertume ; on les condamne aux devoirs les plus rigoureux, dans l'âge où elles n'ont que la force de ſentir. Le cœur trompé s'aigrit & ſe révolte ; ce qui n'eût

été en elles qu'un penchant naïf, le garant de leur innocence, devient un goût effréné qu'elles pleurent, qui les dégrade, & qu'elles ne ſuivent que pour être, même dans leurs déſordres, fidelles encore à la voix de la nature.

Daignez me répondre. Madame de Senanges s'eſt-elle jamais laiſſée entraîner à l'exemple d'une telle conduite ? Pendant ſept ans que vous avez vécu avec elle, l'œil perçant de votre jalouſie a-t-il pu lui découvrir un tort ? Elle gémiſſoit de vos fureurs, ſans ſonger à s'y dérober. Des gémiſſemens concentrés, triſte conſolation de l'infortune timide, doivent-ils ſervir de prétexte pour l'accuſer.

Laſſée de vos perſécutions & de vos malheurs, encore plus que des ſiens, elle a deſiré une ſéparation à laquelle vous avez conſenti ; elle a vécu à Paris ſous les yeux de ſon oncle d'une maniére irréprochable,

& c'eſt après quelques jours paſſés dans le calme, que ſa vie devient plus orageuſe que jamais.

Vous croyez les propos, vous vous fiez aux conjectures, vous vous laiſſez infecter de ſoupçons; & ſans autre preuve, vous flétriſſez, vous empriſonnez, vous déshonorez avec éclat un être vertueux, qui s'eſt toujours reſpecté, & ne s'eſt jamais armé de vos torts pour s'autoriſer à une foibleſſe. Je ſais que vous croyez le contraire; je ſuis mieux inſtruit que vous, & je dois vous déſabuſer. Si madame de Senanges eſt ſenſible, elle a un droit de plus ſur vous; elle vous a immolé ſon ſentiment: j'en ai la certitude, & je ferois coupable de taire une vérité qui peut être utile à l'innocence. Croyez que je ne la défendrois pas, ſi ſa conduite eût même été ſuſpecte.

Revenez à vous, vicomte; rendez à votre femme la liberté, la

gloire, ce qui lui eſt dû, ce que vous ne pouvez lui arracher ſans barbarie, ſans vous préparer d'éternels remords. Convenez hautement que vous avez été trompé. Qu'il ſera honorable cet aveu ! qu'il ſera digne de vous ! quelle impreſſion il ſera ſur l'ame de madame de Senanges ! Vous êtes malheureux, vous allez ceſſer de l'être. Si vous ſaviez combien une belle action ſoulage !....... Mais vous le ſavez, vous êtes généreux, vous n'avez beſoin que d'un ami aſſez ferme, pour metre un frein aux paſſions qui vous emportent. N'obtiendrai je rien ? La belle madame de Senanges, que vous avez aimée, que vous aimez encore, languira-t-elle dans l'ombre d'un cloître ? Eſt-ce là le tombeau que vous lui préparez ? Faudra-t-il qu'elle y deſcende vivante, & qu'elle y ſoit traînée par vous ? Non, vous ſerez plus humain, & je ſens, à mes pleurs qui coulent, que vous êtes attendri vous-même.

LETTRE CIV.

De monſieur de Senanges au baron.

J'Approuve ce que vous me dites, baron, & ne puis faire ce que vous me conſeillez ; c'eſt à force d'infortune que mon ame eſt inflexible : je crois à la vertu de madame de Senanges, j'en ai même la conviction ; & plus j'y crois, moins je veux me rétracter. Si elle avoit des torts réels, peut-être les lui pardonnerois-je plutôt que mes fureurs, plutôt que mes injuſtices produites par ſon indifférence. Je ſens tous les feux de l'amour, & je ſuis haï.... N'eſt-elle pas aſſez coupable ? Faut-il donc que je ſouffre ſeul ? Elle ne ſonge à moi qu'avec horreur, mais elle y ſonge au moins. Ses peines lui rappellent mon image, & cette jouiſſance atroce plaît au cœur déſeſpéré qui n'en peut obtenir une

autre. Croyez que je me ſuis plus d'une fois attendri ſur un ſupplice que j'ordonne ; mais cet attendriſſement en rage, ſi j'imaginois qu'elle pût en être inſtruite. Je pleure ſur ſes fers, à condition de ne les jamais briſer. Au reſte, j'ai une eſpérance ; c'eſt que je ceſſerai bientôt d'être : que dis-je ? j'en ai un preſſentiment, & je m'y plais. Ce même homme, qui ne reſpire que pour la tourmenter, ne ſouhaite la mort que comme la fin de ſes tourmens. Le croiriez-vous ? au moment où je vous écris, mes larmes coulent, & je perſiſte dans ma réſolution. Je maudis le ciel de l'ame qu'il m'a donnée. Combien les paſſions y ſont brûlantes ! combien le chagrin s'y approfondit ! Votre lettre a fait ſur moi tout l'effet qu'elle pouvoit faire ; elle m'a attendri, ſans me changer. Adieu, je ſuis moins vengé que puni.

❧

LETTRE CV.

Du chevalier au baron.

QUel moment de regret, d'ivresse, de douleur & de charmes! Après ce que j'ai fait pour l'amour, il ne me reste plus que d'en instruire l'amitié. Je veux que mon cœur aujourd'hui épuise tous les plaisirs... Je viens de la voir... oui, je l'ai vue. La grille, les verrous qui l'enferment, les fossés qui l'entourent, tout a été vain.... Je l'ai vue, jugez de mon ravissement! Cette aventure est accompagnée de circonstances intéressantes, & je ne veux ni ne dois vous en taire aucune.

Avant-hier, dans un accès de la plus noire mélancolie, abhorrant les devoirs auxquels je suis attaché, & le mouvement d'une cour qui me fait mieux sentir la solitude de mon cœur; lassé de tout, à charge à moi-

même, je pris ſoudain le parti de fuir, de m'éloigner du monde bruyant, & de me rapprocher du déſert où languit le ſeul objet qui m'attache encore à l'exiſtence. Je me jette dans ma chaiſe, accompagné de l'honnête Dumont, & pars pour le village de ***, qui eſt à vingt lieues de Paris, & à une demi-lieue du couvent de madame de Senanges. Je deſcends à la premiere auberge, j'y laiſſe Dumont; je lui dis de m'attendre, de n'être pas inquiet, & ſeul je m'achemine vers le lieu fatal, unique but de mon voyage. Ah! baron, quel ſéjour!

Il a en perſpective, d'un côté, une forêt antique & ſauvage; de l'autre, il eſt dominé par un côteau aride, où ſont épars ça & là quelques ſapins dont le feuillage attriſte. De-là tombe avec un bruit effrayant une ſource qui ſemble gémir au lieu de murmurer.

L'horizon reſſerré de toutes parts

n'offre rien à l'œil que de lugubre : on diroit que le ciel craint de se montrer à cette terre ingrate & abandonnée. Cet asyle a l'air d'être destinée pour de criminels , & c'est la vertu qui l'habite ! c'est madame de Senanges qu'on y renferme.

Quand j'y arrivai, le jour étoit sur son déclin. Il s'étoit élevé un vent affreux: tout servoit à augmenter pour moi l'horreur du tableau. Je m'arrête à quelque distance de cette prison, & mesure des yeux la hauteur des murs qui la défendent. Cet aspect, en m'épouvantant, m'attache, me fixe ; & je reste immobile dans cette contemplation, espérant toujours que je pourrois être apperçu de madame de Senanges...

Peut-être en ce moment, disois-je en moi-même, peut être occupé-je sa pensée. Elle ne me croit pas aussi prés d'elle ; & quand le plus court intervalle nous sépare, elle gémit de mon absence... Pressenti-

mens de l'amour, parlez à ſon imagination, avertiſſez ſon cœur, dites-lui que ſon amant erre autour de ſa retraite.

J'étois abſorbé dans cette idée, lorſque je vois ſortir d'une des portes du couvent un payſan jeune, d'une figure gaie, franche & ouverte, & qu'aux outils dont il étoit chargé, je reconnus pour le jardinier de la maiſon, Il s'avance vers une chaumiere qui étoit à quelques pas, & que j'avois déja remarquée; une femme (c'eſt la ſienne) dont le travail & les intempéries de l'air n'avoient point altére les traits, filoit ſur le ſeuil de la cabane. Un enfant déja robuſte, quoiqu'encore à la mamelle, jouoit à ſes côtés. Du plus loin qu'elle voit ſon époux, elle vole à lui.

Son enfant qui couroit déja, dans un âge où les nôtres ſavent à peine marcher, eſt auſſi-tôt qu'elle dans les bras de ſon pere, qui les careſſe, les baiſe

tour-

tour-à-tour, & trouve ainſi dans le plaiſir qu'il fait à deux êtres innocens, la récompenſe de ſes travaux.

Ce tableau, devant lequel mon cœur ſe feroit épanoui dans tout autre tems, le reſſerre, le replie ſur lui-même; & m'abondonne à des réflexions qui m'étoient perſonnelles.

Ils s'aiment, diſois-je, ils jouiſſent de la nature & des ſentimens qu'elle inſpire. Ils s'aiment ſans être troublés dans leur amour Leur ſimplicité même aſſure leur bonheur; & madame de Senanges... & moi....

A ces mots il m'échappe un ſoupir qui, entendu de ces bonnes gens, leur fait prendre à moi une attention plus particuliere... Je m'en apperçois, m'éloigne, malgré je ne ſais quel inſtinct ſecret qui m'invite à me rapprocher d'eux. Je crois, baron, que les infortunés contractent inſenſiblement quelque choſe de farouche; ils brûlent de dire, & tremblent d'être devinés...

La nuit commençoit à être plus sombre : je m'enfonce dans la forêt. Le croirez-vous ? Les ténebres, le silence, qui n'étoit interrompu que par le bruit des vents qui siffloient autour de moi, l'horreur du lieu, le risque que je courois, n'ayant pris aucune arme, rien ne put m'arracher au charme qui m'y retenoit. J'y passai toute la nuit : ma rêverie m'emportoit loin de moi... J'étois, si j'ose le dire, gardé par mon infortune. Il semble que les malfaiteurs respectent les jours du mortel qui est aux prises avec le sort, ou que lui-même ne veuille pas se dessaisir de sa victime. Je me rapprochois du couvent, je me rengageois dans le bois, & me livrois au cours de mes pensées.

Soudain le son d'une cloche funebre retentit dans les airs. C'est alors que je connus l'effroi. Alors une sueur froide se répand sur tout mon corps ; je crus que j'allois expirer.

Mon imagination noircie, effarouchée, me repréſente madame de Senanges mourante, ſuccombant à ſa douleur. Ce ſon que j'avois entendu étoit pour moi le ſignal de ſes derniers ſoupirs : j'erre, & pouſſant des cris, je me traîne juſqu'à ſa priſon, je me jette aux pieds des murs qui nous ſéparoient; je les baigne de pleurs... je crois embraſſer ſon tombeau.

Le jour paroît enfin, & diſſipe par degrès les vapeurs ſombres dont j'étois environné. Par un de ces mouvemens qu'on n'explique pas, & qui trompent rarement, je jette les yeux ſur la chaumiere d'où devoit partir ma conſolation. Le jardinier en ſort en chantant, & me trouvant encore ſur ſon paſſage, il m'obſerve avec la plus avide curioſité.

Mes cheveux étoient épars, mon air égaré, mon front pâle encore des terreurs de la nuit. Il voit des pleurs tomber de mes yeux; il s'at-

tendrit, il s'approche, me demande, du ton le plus compatiſſant, s'il peut m'être utile. Je gémis, il me preſſe ; je ſanglotte & m'efforce envain de lui répondre : je verſe un torrent de larmes ; il ne peut s'empêcher d'y mêler les ſiennes, & je ne ſus pas réſiſter à cette marque de ſenſibilité.

Mon ami, lui dis-je, homme humain & généreux, tu vois mon déſeſpoir, connois en la cauſe, tu es digne de la connoître : tout ce que j'aime eſt là (& je lui montrai le couvent.)

Je lui nommai madame de Senanges ; mais je crus, baron, devoir lui dire qu'elle étoit ma ſœur... J'ai eu recours à ce ſtratagême, pour éviter les indiſcrétions, & ſur-tout ne pas dégrader aux yeux de cet homme reſpectable les ſervices qu'il pouvoit me rendre & que j'en attendois. Un mari ſévere & jaloux, continuai-je, m'a arraché cette ſœur

chérie.... toute ſa famille la pleure, elle n'eſt point coupable : gardes-toi de le penſer, tu commettrois un crime...

Au nom de madame de Senanges, il avoit eu de la peine à ne pas m'interrompre. Madame de Senanges, s'écria-t-il après que j'eus ceſſé de parler, cette jeune dame ſi prévenante, ſi douce !... Oh! oui, oui.... je garantirois bien ſon innocence. Tout le monde l'aime : mais ſi vous la regrettez, elle n'eſt pas moins touchée de votre abſence : hier en travaillant dans une allée ſolitaire du jardin, je l'ai ſurpriſe au travers d'une charmille, tandis qu'elle baiſoit un portrait, qui ſûrement étoit le vôtre, elle pleuroit de ſi bon cœur, que j'en étois tout attendri ; & je me retirai le plus doucement qu'il me fut poſſible, pour lui laiſſer ignorer que je l'euſſe apperçue.

Concevez, baron, concevez, s'il

eſt poſſible, le raviſſement où me jetta l'eloge naïf & le récit de cet honnête payſan.

Hé bien, mon Dieu tutélaire, tu peux nous ſervir, me rendre la vie, jouir toi-même de tout le bien que tu auras fait. Le barbare auquel elle eſt unie a défendu qu'on lui remit aucune des lettres qu'on pourroit lui écrire. Favoriſe notre ſecrette correſpondance. Sers l'amitié, la vertu & le malheur. Ton nom paroîtra ſur la premiere enveloppe de mes lettres que je t'adreſſerai. Sur la ſeconde ſera le nom de ma ſœur : tu auras le ſoin de les lui faire tenir, & tu prendras les ſiennes pour me les envoier.

Il conſent à tout : je lui demande ſon nom, je lui apprends le mien. La joie étinceloit dans ſes yeux, & il avoit l'air de l'obligé, à l'inſtant même où il étoit le plus zélé des bienfaiteurs.

Ma fortune eſt à toi, lui dis-je....

Que dites-vous, répliqua-t-il avec une ſorte de douleur, ne me propoſez rien, vous m'ôteriez tout le plaiſir.

Ce n'eſt pas tout; il faut qu'avant que je parte, tu me faſſes voir madame de Senanges. Ce ſoir, au coucher du ſoleil, quand les religieuſes iront à l'office, ne pourroit-elle point paroître à la croiſée de ſa chambre ? Je ne veux qu'un regard, je ſuis heureux; parle à Julie ſa femme de chambre, dis-lui que je ſuis ici. Mon ami, mon cher René... (c'eſt ſon nom...) tu auras conſolé deux cœurs à la fois... quelle jouiſſance pour le tien !

Il me promet de travailler à ce que je lui demande, me conſeille de diſparoître juſqu'à la fin du jour: il entre alors dans le couvent; mais avant de me quitter, il m'avoit montré l'appartement de madame de Senanges; en m'éloignant, je le regardois toujours.

A peine ai-je fait quelques pas, je vois de loin accourir le pauvre Dumont, tremblant, hors d'haleine; il s'étoit égaré en me cherchant dans la forêt : il me gronda bien fort de l'inquiétude où je l'avois mis, & je me la suis plus d'une fois reprochée: pour sa consolation, je lui contai mon aventure avec une confiance qu'il méritoit.

Arrivé à notre auberge, il me pressa envain de prendre quelque repos; je comptai, avec l'impatience du desir, toutes les minutes qui s'écoulerent jusqu'à l'heure où je devois être instruit du succès de mon message; long-tems avant qu'elle sonnât, je me mis en marche : le premier objet que je rencontre, est l'honnête René qui venoit au-devant de moi, pour m'informer de tout ce qu'il avoit fait. Julie étoit instruite; elle avoit monté chez sa maîtresse, elle en étoit descendue, toujours en sautant de joie; le rendez-vous étoit

fixé ſous les fenêtres de ſa chambre, à l'heure où dans cette ſaiſon le jour commence à tomber. Dans la crainte de laiſſer échapper l'inſtant d'où dépandoit ma vie, je n'eus garde de m'éloigner. M'écarté-je d'un pas, je reviens avec précipitation, l'œil toujours fixé ſur l'endroit où devoit m'apparoître ma belle & infortunée maîtreſſe. Je tremble au bruit le plus léger, je frémis du moindre ſon, je crains tous les regards; j'eſpere, je languis, j'attends, je me meurs: elle ſe montre enfin... les forces me manquent. Jamais deux amans ne ſe trouverent dans une ſituation plus douce & plus cruelle à la fois: elle me parloit des yeux; il ſembloit qu'elle voulût ſe précipiter dans mes bras, je lui tendois les miens, j'étois à genoux; mes ſoupirs inarticulés montoient juſqu'à elle; ſes ſanglots leur répondoient; qu'elle étoit belle & touchante! Sa douleur ajoutoit encore à ſes char-

mes. Elle ſe retira un moment, & me fit ſigne de reſter : bientôt elle reparut & me jetta un billet conçu en ces termes.

» Dieu ! c'eſt toi !... je n'oſe en » croire mes yeux ; mon cœur m'en » aſſure, que ne puis-je mourir de » ma joie ! Mais fuis, fuis, cher » amant !..... ton danger, ma gloi- » re, la tienne même... Fuis, em- » porte ma vie : vois couler mes » larmes, & n'y réſiſte pas.., Je ne » peux ſuffire à tout ce que j'éprou- » ve ; mon ame eſt prête à m'aban- » donner... Adieu.... »

Je couvris cette lettre de baiſers & de pleurs : le plaiſir, la douleur, le trouble & la crainte ſe confondoient dans mes ſens, dans mes eſprits, & dans mon cœur : une porte du couvent s'ouvrant avec fracas força madame de Senanges de diſparoître : la croiſée ſe ferma ; tout diſparut pour moi ; & je demeurai comme anéanti.

Aprés quelques momens, je repris mes ſens, & me traînai vers la chaumiere de René. Je me jettai dans ſon ſein, ſans proférer une parole.... Il comprit ce ſilence. Sa femme étoit touchée juſqu'aux larmes. Le ſoupé de ces bonnes gens étoit préparé ; ils me propoſerent de le partager avec moi ; je l'acceptai ; jamais le banquet le plus ſplendide ne me parut ſi délicieux que ce repas frugal & champêtre, apprêté par la nature, offert par la bonhommie & qui me retraçoit la ſimplicité des premiers âges du monde. Notre ſoupé fini, Thérefe(c'eſt le nom de la femme de René) ſe leve, prend la lampe, & me conduit au berceau de ſon enfant ; elle vouloit voir s'il repoſoit : convenez donc, me diſoit-elle, qu'il reſſemble bien à ſon pere ; & elle baiſoit le pere, à cauſe de la reſſemblance. Baron, je laiſſe à votre ame le ſoin de développer ce tableau ; je vous l'indique, il eſt fini

pour vous. Cher enfant de mes bienfaiteurs ! m'écriai-je, pressé par la plus tendre émotion, tant que je vivrai, l'infortune ne flétira point tes jours ; né dans le sein de la candeur & de l'innocence, tu as tous les titres. Dors avec sécurité : d'aujourd'hui je te prends sous ma protection : madame de Senanges & moi, nous ne t'abandonnerons jamais. Alors je me courbai sur son berceau pour le caresser à mon tonr. & j'y laissai, sans qu'on s'en apperçût, un rouleau de cinquante louis. Il falloit bien payer le port des lettres que René alloit recevoir pour moi, & qu'il devoit remettre à leur destination. Dumont m'attendoit, je me fais un effort pout quitter ce couple respectable ; je ne pouvois me détacher de leurs embrassemens, & je voyois sur le front de René la satisfaction intérieure d'échapper à la récompense. Je pars enfin ; mais, avant de m'éloigner, je retourne

vingt fois la tête vers cette croisée où madame de Senanges avoit paru, & que je ne voyois plus qu'avec les yeux de l'ame... pour lesquels les ténebres n'existent point.

Cher baron, je suis encore au village de.... C'est de ce lieu que je vous écris: je, suis seul ici, inconnu, j'y suis prés d'elle : que ne puis je y rester, y mourir, y être enséveli! je m'en arrache demain, & c'est avec un serrement de cœur inexprimable : j'ai pourtant, ô ciel! des graces à te rendre! Un rayon de bonheur m'a lui ; dans l'abyme où je suis tombé, j'ai vu encore une fois celle que j'aimerai jusqu'au dernier soupir ; j'ai trouvé le moyen de lui faire parvenir l'épanchement de ma douleur : j'ai apporté quelque soulagement sous un toit rustique, & dans la demeure du pauvre! Je ne suis pas tout-à-fait malheureux.

LETTRE CVI.

De madame de Senanges au chevalier.

JE t'ai vu !... Dieu ! quel moment ! & comment te peindre mon trouble, ma joie, ce doux frémiſſement, ces larmes délicieuſes, qui n'ont jamais coulé que pour toi ?... Mes craintes mêmes étoient des plaiſirs ! Va ces ſouvenirs adorés ne ſortiront jamais de mon cœur ; il eſt brûlant d'amour ce cœur, il eſt tout entier à ton image ; ſous le poids des chaînes il me fait ſentir que je ſuis libre, puiſque je t'idolâtre : où es-tu ? je t'appelle envain ; tu ne peux plus m'entendre, à chaque inſtant qui s'écoule, à chaque pas que tu fais, tu t'éloignes de moi !.... Tout-à-l'heure devant mes yeux, près de ton amante !... A préſent, hélas ! ciel ! voilà une lettre de toi ! cher amant, tu m'ai-

mes... & tu oſes me plaindre ! L'ingrat ! il ne ſait donc pas que la mort la plus affreuſe me feroit douce, ſi je ſouffrois pour lui. Ah ! calme-toi ; apprends à ſupporter le ſort, ſoyons au-deſſus du nôtre. Ne me fais plus l'injure de t'affliger. Peut-on nous ſéparer, quand l'amour le plus tendre nous unit ? & penſes-tu que je regrette un monde qui avoit déja diſparu pour moi ? Que l'univers, que mon perſécuteur, que le ciel même me porte envie ! j'ai dans ma priſon ton eſtime, le témoignage de ma conſcience, & les preuves les plus touchantes de ma tendreſſe ; que m'importent l'injuſtice d'un homme, & le blâme de tous ? Je n'ai à rougir à mes yeux, ni aux tiens.... je rends grace à mon tyran. Oui, ces grilles, ces verrous, le recueillement de ce cloître, ces impuiſſantes barrieres, je les chéris ; elles me ſauvent de ma foibleſſe, & peut-être redoublent mon ſenti-

ment. Tout, dans ces lieux, tout l'accroît. J'y suis loin d'une foule importune. J'y passe mes jours à relire tes lettres que je couvre de baisers : ton portrait, je le presse sur mon cœur palpitant, qui le dispute à mes regards ; & ce n'est point encore assez pour moi. Je te vois dans tous les objets qui s'offrent à mes yeux, & je les fermerois à tout, si je cessois de t'y trouver. O toi ! qui m'es apparu comme un Dieu bienfaisant ; toi, dont la présence vient d'enchanter, d'embellir ma vie, ma solitude, tout ce qui m'environne ; cher amant, mon unique bien, que ne te dois-je pas ? Les fureurs de la jalousie, l'austere vigilance de mes gardiennes, rien n'a pu t'arrêter, ni m'enlever au bonheur de te revoir... C'est le ciel qui t'a conduit ; il protege la vertu ; il pardonne à la sensibilité que l'innocence accompagne. De quoi nous puniroit-il ? S'aimer comme on l'a-

dore, c'eſt lui offrir l'encens fait pour lui plaire. Va, ſa bonté veille ſur nous; il nous envoie ce payſan reſpectable, plus grand dans ſa miſere que bien des êtres qui le dédaignent. Cet homme d'ailleurs t'a vu, il t'a parlé. . juge de ce qu'il acquiert à mes yeux! combien je l'aime! Il dit que mon frere eſt charmant; il l'a dit à ma Julie; je me ſuis fait répéter cent fois ſes moindres paroles... Mon frere, mon ami, mon amant, toi qui m'es encore plus, combien je te ſais gré du détour dont tu t'es ſervi! Le menſonge ceſſe d'être une lâcheté, quand il ennoblit les ſervices que notre bienfaiteur nous rend, & qu'il lui conſerve la dignité de ſon caractere. J'admire, j'apprécie ta délicateſſe, mais elle ne m'étonne pas.

Julie eſt convenue avec lui qu'elle iroit tous les jours, pour qu'on ne les vît point enſemble, porter mes lettres, & chercher les tiennes, à

une place indiquée. Comment les payer assez d'un tel bienfait ? Ne nous plaignons pas : le mystere de notre commerce y répand un nouveau charme. Plus libre, on peut devenir coupable. Qui sait même, qui sait, si me voyant tous les jours, tu m'aurois autant aimée ? Ah ! je bénis ce qui m'arrive, si je t'en suis plus chere. Adieu, adieu.... sois calme, que je t'inspire un sentiment doux ! Jouis des plaisirs qui se présenteront, ils seront les miens ; mais donne des momens à l'amour, à son recueillement, à mon idée ; sois heureux !... Ah ! dis, pourrois-tu l'être sans moi ?

LETTRE CVII.

Du chevalier à madame de Senanges.

OU suis-je ? d'où vient que tu m'as forcé de fuir, d'abandonner ton désert ? qu'il est affreux celui où je me trouve ! combien j'y

ſuis iſolé au milieu de la multitude qui s'agite autour de moi, & que je déteſte, parce qu'elle me diſtrait, parce qu'elle envenime encore la profonde bleſſure de mon cœur ! Où m'a-t-on entraîné ? quels devoirs pénibles me lient ? quelle froide étiquette m'enchaîne ! Ames ſtériles & glacées, combien je ſouffre d'être parmi vous ! Tout de vous eſt menaçant, juſqu'au rire de douleur qui avorte ſur vos levres perfides : vous ne devinez le malheureux que par le deſir de lui échapper. C'eſt dans la cabane de René qu'on trouve les épanchemens d'une ame ſenſible, & les tendres larmes de la commiſération ; c'eſt-là que j'ai joui d'un inſtant de bonheur : me voilà retombé dans les ténebres de la mélancolie... Hélas ! qu'eſt devenue celle que j'adore ? Elle pleure, & ma main ne peut ſécher ſes larmes ! elle gémit, & ſes gémiſſemens ne peuvent arriver juſqu'à moi ? On

l'a enlevée aux vœux d'un monde qu'elle embelliſſoit ; on flétrit ſa jeuneſſe, on la condamne aux ennuis d'une ſolitude... éternelle peut-être ! On attaque juſqu'à ſa réputation ; & c'eſt pour moi, c'eſt par moi qu'elle eſt malheureuſe & déshonorée ! & je vis ! & je ne vais pas expirer ſur le lieu qu'elle habite ! que fais-je ici, où l'on inſulte à tes chagrins, où l'on ferme l'oreille à la voix de tes défenſeurs ; ce ſont tes ordres que j'exécute. Quand je t'accable, il eſt juſte que tu m'en puniſſes...Ah ! ma peine eſt trop cruelle. Quels objets attriſtent mes regards ! que l'aſpect du vice eſt effroyable, lorſqu'on entend retentir de loin les ſoupirs de l'innocence ! Tandis que tant de femmes, le crime dans le cœur & l'audace au front, conſultent dédaigneuſement ſur le choix de leurs plaiſirs, toi, tu languis dans les tourmens de la ſervitude ! que dis-je ? tes fers ſont glorieux,

& leurs jouiſſances empoiſonnées. Ton honnêteté te reſte ; le remords ne les quitte pas; tu t'eſtimes, rien ne te manque; elles ſe mépriſent... elles ſont les infortunées. Mais quoi ! n'eſt-il aucun moyen de briſer tes fers, de s'armer contre l'injuſtice, de te rendre à ton amant ? .... Ecoute, je puis tout oſer, je puis tout entreprendre ; la foule des périls eſt un aiguillon de plus pour mon amour. Je t'arracherai à ton perſécuteur ; nous fuirons enſemble ſous des climats où la vertu ſera reſpectée, où la honte ne ſera pas le prix des plus doux ſentimens ; nous rentrerons dans tous les droits de la nature. C'eſt le choix du cœur qui fait la véritable patrie. En quittant la tienne, tu ſecoueras le joug des petits préjugés, des miſérables bienſéances qu'elle adopte, & qui ne deviennent ſacrés que par le pli de l'habitude, ou les terreurs de l'éducation... tu ſeras à moi. Des

amans tels que nous, ne ſont nulle part étrangers; ils ſe retrouveront toujours; jamais ils n'ont rien perdu. Ce projet me tranſporte, il m'enivre; dis un mot, il eſt accompli.

A quoi penſé-je? ces chimeres de mon imagination, tu ne voudras point qu'elles ſe réaliſent. Au moins, garde-toi de les condamner. J'aime à repaître ma triſteſſe de ces illuſions qui la ſoulagent & la trompent; j'aime à me figurer des lieux où, ſous un ciel pur & parmi des êtres ſenſibles, nous ſerions libres de nous aimer. Laiſſe-moi habiter un monde enfanté par ma rêverie; laiſſe-moi t'y ſuivre en idée; &, puiſque le ſort nous ſépare, ſouffre qu'une erreur innocente nous uniſſe un moment. Hélas! hélas! mes larmes coulent: me voilà rendu à la vérité. Plus tu affectes de calme dans ta derniere lettre, dans cette lettre où tu commandes à ta douleur pour épargner la mienne, plus tu ajoutes

à mon déchirement. Que je ſois, heureux; moi! que je ſois heureux! c'eſt toi qui me le recommandes! tu veux que je goûte les plaiſirs qui ſe préſentent! Ah! cruelle... te pleurer le jour, te pleurer la nuit, m'abymer dans mes regrets, chérir tout ce qui les augmente, retourner ſans ceſſe dans ces promenades ſolitaires où je t'ai quelquefois accompagnée; t'y appeller, y chercher les veſtiges de tes pas, couvrir de baiſers les gages précieux de ta tendreſſe, les voilà mes plaiſirs, je n'en ai, je n'en veux point avoir d'autres. Je hais les femmes dont je ſuis environné; il me ſemble qu'elles ſont toutes complices de tes malheurs; je te les compare; juge ſi je te ſuis fidele! Dans la lettre que je t'ai écrite, avant de ſortir du village de ***, & que René a dû te remettre; je te parlois de l'odieuſe madame d'Ercy; tu ne m'en dis rien: ah! c'eſt un être vil que

tu n'apperçois pas. O ciel ! & j'ai pu l'aimer ! moi, destiné à t'adorer ! moi qui devois sentir un jour l'enthousiasme de la vertu !

Ma chere maîtresse, que fais-tu dans ce moment ? Tournes-tu tes regards vers le lieu où je me suis prosterné devant toi ? Les laisses-tu s'égarer sur la forêt ténébreuse où j'ai passé la plus longue des nuits ? Sens-tu comme moi toutes les horreurs de notre sèparation ?

LETTRE CVIII.

De madame de Senanges au chevalier

JE voudrois te consoler, je n'en ai plus la force. Ta présence, ce moment de bonheur m'avoit élevée au-dessus de mes maux ; mon courage a disparu avec toi ; un accablement profond lui succede... Hélas ! nous sommes séparés... Cette porte redoutable, c'est peut-être

pour

pour toujours qu'on l'a fermée sur moi ! je ne vois point des termes à mes peines.... les ai je donc méritées ?...:. Je suis privée de tout, je suis loin de toi, ma réputation est flétrie, mon oncle désolé, je fais couler les pleurs d'une amie, & j'ai avec mes malheurs, celui d'affliger tout ce que j'aime !.... Ah ! quand je t'ai dit que j'étois tranquille, quand je m'applaudissois de te tromper, c'est en versant un torrent de larmes que je te reprochois les tiennes... Moi, chérir des lieux que tu n'habites point revoir tous les jours la lumiere, & jamais mon amant !.... Te chercher même dans les ténebres, & toujours envain ! Etre innocente & soupçonnée ! malheureuse & sans espoir ! enchaînée ici, quand mon cœur vole vers toi, & que je t'ai défendu, que j'ai dû te défendre d'y paroître ! Moi, ne pas haïr des tourmens dont tu souffres, que ta douleur me rend horribles,

que je ne foutiendrois pas, fi tu cesfois de les partager !... L'effort humain ne peut aller jufques-là... Je viens de relire ta derniere lettre, & je fuis plus calme. Qu'elles font tendres tes lettres ! combien tu mérites d'être adoré ! & je me laiffe abattre par le chagrin ! n'ai-je pas tort, puifque tu m'aimes ? Oublie un moment de foibleffe ; furtout ne m'imite pas. Donne de mes nouvelles à madame de *** ; il m'en coute de ne lui pas écrire : mais fi je multiplie les meffages, je crains qu'on ne découvre le myftere de notre commerce, & je réfifte aux mouvemens de l'amitié, je me prive de fes confolations, pour me conferver au bonheur de m'entretenir avec toi. Dis-lui les raifons de mon filence & mes regrets : fon cœur fera grace au mien ; je la connois, elle pardonnera à l'amante, fans douter de l'amie. Je ne t'ai point parlé de madame d'Ercy, & tu t'en étonnes. Tu honores de ta

haine un objet de mépris ! Ce n'eſt pas ta fureur, c'eſt ta pitié qu'elle doit faire naître. Le coup horrible qu'elle nous a porté, l'avilit à ſes propres-yeux. Quelques années encore, & elle deviendra l'opprobre de ceux dont elle eſt l'idole. Ses adorateurs diſparoîtront avec ſes charmes, ſes vices lui reſteront, elle ſera ſeule dans la nature..... Nous ſerons trop vengés. Toi ne perds jamais le ſouvenir du ſentiment qu'elle t'avoit ſurpris, ni des ſervices qu'elle t'a rendus. Rien ne dégage une ame honnête de la reconnoiſſance ; &, dût-elle s'armer contre moi, en me défendant, il te faudroit la reſpecter. Oh ! mon ami, que ces déſerts ſont lugubres ! que de vœux forcés, ou ſuivis d'un déſeſpoir qu'il faut dévorer ! Les ſoupirs y ſont interdits ; on s'y cache le jour ; les nuits y ſont interrompues par des ſanglots, ou plutôt les nuits y ſont éternelles. Hé bien ! ces re-

doutables asyles, je les ai chéris un moment. Mes yeux sont toujours attachés sur la place que tu y occupois ; mes larmes l'ont marquée, je ne l'envisage point sans un battement de cœur, une émotion, un frémissement dont on s'appercevroit, si je ne fuyois pas tous les regards. Julie est ma seule compagne ; je n'en veux point d'autres. Elle me parle de toi. J'écris tous les jours à mon oncle, il m'est prescrit de n'écrire qu'à lui. Cette occupation m'est bien douce ! je partage mon tems entre mon amant & cet homme respectable. Combien il m'inquiete ! les soins de sa niece lui manquent ; on l'a arrachée de ses bras comme une criminelle ; sa délicatesse & son cœur ont souffert ; sa santé mal affermie... De quelque côté que je me tourne, des sujets de douleur s'offrent à moi. Que nous sommes loin l'un de l'autre ! Que je suis à plaindre, & que j'ai peu de

fermeté ! ſois plus courageux que moi. Ce n'eſt pas ma ſituation qui me déſeſpere, c'eſt ton abſence. Objet adoré, ménage tes jours, ſi tu veux reculer le terme des miens.

LETTRE CIX.

Du commandeur à madame de Senanges.

MOnſieur de Senanges, chez qui je ſuis, ma chere ſœur, vient d'écrire à l'abbeſſe de votre couvent, & je mets ma lettre ſous la même enveloppe que la ſienne, afin qu'elle vous ſoit remiſe plus ſûrement. Je ſuis attendri de votre infortune, & je ne néglige pas vos intérêts. J'aime mon frere; mais la tendreſſe que je lui dois n'a point étouffé celle que j'ai pour vous. Je vous plains; je fais plus : depuis votre détention, je n'ai point quitté votre mari, dans l'eſpérance de le

fléchir, de lui ouvrir les yeux, & de vous rendre la liberté. Le malheureux, au milieu de ſes fureurs, il eſt dévoré par ſon amour. M. de Valois lui a écrit, il a reçu une lettre du baron de ***, qui tous deux garantiſſent votre innocence ; il en eſt convaincu. Quelquefois il déteſte ſa violence, des pleurs roulent dans ſes yeux, il eſt tout prêt à pardonner : mais ſoudain un ſentiment contraire s'empare de lui, & il ſe livre à des emportemens qui me font trembler pour ſa vie.

Elle me hait, dit-il, & je ſerois ſenſible à ſes maux ! Qu'elle gémiſſe, qu'elle expire dans les larmes, qu'elle expire en me maudiſſant ; que m'importe ſa vertu ? c'eſt ſon amour que je voulois.... Que dis-je, ſa vertu ? elle aime un autre que moi, & je ne les ai pas tous deux pognardés de ma main !

A ces mots il rougit, ſes veines s'enflent, tout ſon corps eſt agité de

convulſions ; je cours à lui , je veux le conſoler , le ſecourir , il me repouſſe d'un air farouche , & quelquefois il s'enferme ſix heures de ſuite , ſans que perſonne oſe approcher de ſon appartement.

La chaſſe eſt la ſeule diſtraction qu'il veuille ſouffrir , & il ſemble qu'il ne la préfere qu'avec le projet d'y haſarder ſes jours. Il affecte de monter les chevaux les plus ombrageux , & de s'abandonner à leur fougue dans les routes les plus impraticables. Il aime à s'écarter de ſes gens , & à s'égarer ſeul dans l'épaiſſeur des bois.

Je vous l'avouerai , létat de mon frere m'attendrit juſqu'aux larmes. Sa paſſion en a fait un tigre ; mais , alors même qu'il vous perſécute , il eſt plus infortuné que vous : cependant c'eſt dans ſa paſſion même , toute féroce , toute effrénée qu'elle eſt , que je trouverai les moyens de le déſarmer. Ces ſortes de caracte-

res, quand ils ont été fatigués par de fortes secousses, deviennent susceptibles d'émotions tendres. La même sensibilité qui leur met le poignard à la main, les détermine à la compassion : c'est là que je veux l'amener ; j'en ai la certitude, si vous voulez seconder mes efforts, mes prieres, & n'être pas impitoyable à votre tour.

Il vous a proposé de retourner avec lui ; voulez-vous y consentir ? j'obtiens tout. Avant deux jours vous êtes libre ; vous rentrez dans tous vos droits aux yeux d'un monde pour lequel vous êtes faite, & où vous reparoîtrez avec éclat, quand votre mari vous aura fait lui-même la plus authentique réparation.

Ma chere sœur réfléchissez un moment, & voyez à quels maux vous vous exposez, en persistant dans votre animosité contre un homme de qui dépend votre existance. Il peut vous enlever jusqu'à la considéra-

tion, si précieuse pour une ame comme la votre. Vous êtes au plus beau de votre carriere : voulez-vous la finir dans les larmes, les regrets, & j'ose dire, dans le déshonneur ? La femme la plus innocente ne l'est plus aux yeux du public, dès que son mari sévit contr'elle. Ce public, souvent si injuste, devient équitable alors, parce que ne pouvant scruter le fond des cœurs, il est obligé de juger sur les apparences.

Je sais tout ce que vous avez eu à souffrir de mon frere ; je connois ses emportemens, la violence de ses transports, & la rage de sa jalousie ; mais il a tant souffert lui-même, que ses tourmens ont dû lui servir de leçon & dompter son cœur... qui vous aime avec idolâtrie

Tirez au moins cet avantage de votre solitude, de voir les choses avec plus de sang froid & sous un jour plus vrai ; personne au monde ne sait mieux que moi combien vous

êtes honnête & irréprochable ; mais prenez-y garde, votre fermeté actuelle n'eſt que l'efferveſcence du ſentiment nouveau qui vous occupe. L'amour, dans une ame comme la vôtre, ne va point ſans une ſorte d'héroïſme qui ennoblit tout ce qu'il ſuggere, qui ſoutient pour le moment, & peut égarer pour le reſte de la vie. Vous avez immolé au devoir la paſſion la plus tendre, & l'orgueil de cette victoire vous tient lieu de tout... même du bonheur. Aveugle que vous êtes, qui ſait ſi vous ne pleurerez pas un jour ce qui vous conſole aujourd'hui ? Celui que vous aimez eſt jeune, ardent, jetté dans un tourbillon où l'inconſtance eſt preſque une néceſſité. Qui ſait, ſi après les premiers regrets de votre abſence il ne ſe laiſſera point aller aux ſéductions d'un monde qui corrompt tout ce qui l'approche ? Qui ſait, ſi un établiſſement avantageux ne l'emportera point ſur les

rêves affligeans d'une paſſion ſans eſpoir ?

Je ne cherche point à vous effrayer, mais il court déja des bruits qui pourroient donner du poids à mes conſeils, ſi je voulois y croire. Encore un coup, ceſſez de vous faire un Dieu d'un être qui après tout n'eſt qu'un homme, c'eſt-à-dire, toujours à la veille d'être infidele. Je vous parle avec une franchiſe un peu dure ; mais je la crois néceſſaire pour fixer votre eſprit ſur les objets qui doivent l'attacher davantage, & le détourner de ceux qui vous trompent en vous enivrant. Rentrez en vous-même : donnez à votre vertu de motifs auſſi nobles & plus ſolides. Mon frere a des vices, j'en conviens : tachez de les vaincre à force de bons procédés, de douceur & de modération. Il eſt une adreſſe louable qui peut ſuppléer au défaut de l'attrait, & il eſt permis d'abuſer le malade qu'on veut gué-

rir. Vous ne pouvez aimer celui qui fit long-tems, & qui fait encore le fupplice de vos jours ; mais vous pouvez le plaindre, ne le point haïr, le ramener par degrés, & devenir fa bienfaitrice, en vous l'acquérant pour ami.

O combien je jouirois de fa félicité... de la votre ! Qu'elles feroient douces les larmes que je répandrois dans votre fein, fi je pouvois vous voir unis, fi je pouvois vous rendre à la fociété, pour laquelle vous êtes perdus tous deux !

Si vous perfiftez dans votre réfolution, mon frere eft condamné à une vielleffe affreufe, que vous aurez peut être à vous reprocher ; & vous, au printems de vos jours, vous perdez votre état, l'eftime des honnêtes gens, les hommages dus à vos charmes, & tout le fruit de vos vertus. C'eft pour vous, pour vous feule que j'infifte maintenant. Pour brifer vos fers, c'eft à vous-même que je

m'adreffe

m'adreſſe. Dites un mot, ils vont tomber : vous recouvrez vos avantages, vous ſauvez mon malheureux frere, & vous me rendez la vie, en aſſurant le bonheur de la vôtre. Répondez-moi. Senanges a mandé à l'abbeſſe qu'il vous permettoit de m'écrire ; j'attends votre lettre avec la plus vive impatience, elle décidera de votre ſort ; jugez combien elle m'intéreſſe.

LETTRE CX.

De Mme de Senanges au Commandeur.

CHer commandeur, que j'aime votre lettre & votre procédé ! il me prouve qu'il eſt encore des ames honnêtes. Il m'apprend qu'on n'oublie pas toujours ceux que l'autorité opprime, & que le ſort perſécute. C'eſt le frere de M. de Senanges qui s'occupe de mes malheurs, qui ſonge à les terminer !

Tout ſon ſang n'eſt donc point ſoulevé contre moi ! Ah ! prenez garde : il finira par vous haïr, s'il peut ſe convaincre que vous ne me déteſtez pas. Il voudroit m'enlever le peu d'amis qui me reſtent ; il voudroit mettre le dernier trait à mon infortune, en me fermant tous les cœurs qui me plaignent & cherchent à me conſoler.

Dieu ! quelle propoſition vous me faites ! vous ne connoiſſez pas encore M. de Senanges, puiſque vous me conſeillez de retourner avec lui. J'ai été, pendant ſept ans, en butte aux orages de cette ame inexplicable & féroce. Les moyens de douceur que vous me ſuggérez, je les ai tous employés. Combien de fois je me ſuis jettée à ſes pieds ! Combien de fois je les ai trempés de mes larmes, pour implorer, je ne dis pas ſa juſtice (il n'en connoît point) mais ſa pitié, ſa commiſération pour un être qu'il accabloit

ſans qu'il le méritât ! Il ſembloit que ſon courroux s'accrût à proportion de mes efforts & de mes prieres.

Diſpenſez-moi de vous raconter les extrêmités auxquelles il ſe portoit. En refuſant de me réconcilier avec lui, ce ſont peut-être des crimes que je lui épargne ; ce ſont, au moins, des cruautés inouies & qui ſurpaſſent toute expreſſion.

Son caractere peut changer ....! Non, commandeur, non. jamais; il s'eſt aigri avec l'âge. Il eſt, dites-vous, convaincu de mon innocence... il paroît l'être. C'eſt un piege qu'il tend à votre crédulité ; il n'a plus de droits ſur la mienne. A peine aurois-je conſenti, que je verrois toutes ſes fureurs ſe rallumer, & elles acquérroient un nouveau degré de force, par la contrainte même de ce moment de diſſimulation. C'eſt alors que mes jours ſeroient affreux, que mes nuits ſe conſumeroient dans les ſanglots, que tous mes momens

ſeroient marqués par les horreurs de ſon deſpotiſme.

Si, dans le tems que mon ame, toute entiere à la douleur, ignoroit juſqu'au nom de l'amour; ſi, dans ce tems-là, dis-je, il ſe défioit de mes moindres mouvemens, de mes geſtes, de mes regards, de mes paroles les plus innocentes; que ſeroit-ce, à préſent que mon cœur eſt agité par la paſſion la plus vive qu'on ait jamais ſentie? Il entendroit mes ſoupirs les plus ſecrets; il liroit dans mes yeux l'expreſſion involontaire de mon amour, il interpréteroit mon ſilence, ſouvent plus paſſionné que les diſcours; & ſurprendroit, avec une rage dont j'aurois tout à craindre, juſqu'aux myſteres de ma penſée. Oui, oui, commandeur, il me devineroit à tous les inſtans du jour, & peut-être moi-même n'aurois-je pas la force de lui rien cacher.

On peut abuſer le malade qu'on veut

guérir. Moi, l'abuser, moi! j'aimerois mieux lui donner mon cœur à dévorer, que de flétrir ce cœur, qu'il n'a jamais connu, par l'ombre même de la feinte. Elle me feroit insupportable; la pureté de l'intention ne corrigeroit point ce qu'elle a d'odieux pour moi, & je ferois vraie, dût la mort la plus horrible être le pris de ma sincérité!

Me voilà telle que je suis. Plaignez mes malheurs, mais respectez mes principes. Après des raisons aussi fortes, pourriez-vous encore m'engager à un raccommodement, qui ne feroit qu'un prétexte à des atrocités nouvelles? Je le sais bien, & je le sens avec une profonde amertume, M. de Senanges m'a enlevé la considération dont je jouissois, & j'ose le dire, le prix de ma conduite; il m'a ôté, non pas l'honneur, mais la gloire; cette gloire qui tient à l'opinion; il m'a privée de tout, & il me fait passer par un

tombeau pour arriver à un autre. Je n'ai plus de relation avec les humains : ils me méprisent, ils ignorent l'étendue de mon infortune & la force de mes sacrifices ; mais le témoignage de ma conscience me reste. Il me tranquillise, il m'aguerrit contre cet opprobre apparent, qui est le vice de notre société, & non un châtiment qui doive effrayer l'innocence ; on n'est jamais puni que par son cœur ; le mien est pur.

Il existe un mortel qui partage mes affections, mes peines, & mon courage ; un seul homme vertueux, qui rend justice à mon honnêteté (qui en est la victime peut-être ;) voilà mon juge, voilà mon univers ! Oui, j'aime, commandeur, & cet amour est trop noble pour que je rougisse d'en faire l'aveu. Etois-je donc la seule femme au monde que la nature condamnât à ne rien aimer ? On a livré mon enfance au plus impitoyable des

époux. Je n'ai connu, avec lui, que les frémiſſemens de la crainte, les terreurs de l'antipathie, & la rigueur des devoirs qu'aucun charme n'adouciſſoit. Après cette épreuve épouvantable, j'ai joui d'un moment de liberté : j'ai cru qu'elle étoit le bien ſuprême ; j'ai épuiſé tous les plaiſirs de la diſſipation, j'ai, en quelque ſorte, effleuré la ſurface du bonheur : mais le calme où mon ame ſommeilloit, devint bientôt une langueur pénible. J'apperçus, ou plutôt je ſentis le vide de ces amuſemens frivoles qui m'avoient ſéduite ; des ſoupirs, qui n'avoient point d'objet, m'échappoient quelquefois, & je ſouhaitois involontairement de rencontrer un être à qui je puſſe les adreſſer.

Il s'en préſenta un, qui, comme moi, ennuyé de la pompe & du bruit aſpiroit à la douceur d'un ſentiment dans lequel il pût ſe recueillir. Je ne ſais quelle ſympathie, je ne ſais

quelle voix ſecrette du cœur nous avertit des rapports qui ſe trouvoient entre nos deux ames, & les attira l'une à l'autre. J'ai rencontré chez lui tout ce que l'amour a d'honnête, de délicat & de généreux, il ne s'eſt point effarouché des devoirs que j'avois à remplir, & auxquels, avant tout, je voulois être fidelle. Il s'eſt ſoumis aux conditions les plus cruelles qu'on puiſſe impoſer à un amant; & j'ai jugé de ſa tendreſſe par le reſpect qu'il avoit pour ma gloire. Son attachement n'a rien coûté à mes principes; il eſt ma vie : que dis-je ? il m'eſt bien plus qu'elle; il me rend mon malheur ſupportable. Je prononce le nom de ce que j'aime, & mes peines ſe calment.

C'eſt à vous, c'eſt au frere de M. de Senanges que je fais de pareils aveux; jugez ſi je vous eſtime; jugez ſi ma confiance eſt entiere & ſi je crains qu'elle ſoit jamais trompée.

Ah ! commandeur mon cher com-

mandeur, ne cherchez point à détruire un ſentiment ſans lequel je ne ſerois plus. Tout le monde a droit de m'accabler, de m'accuſer.... Mon honneur eſt en dépôt dans le cœur de mon amant. C'eſt-là que je n'ai rien perdu; c'eſt-là que je jouis de tous mes droits; c'eſt-là que l'intérêt le plus vif & que l'eſtime la plus méritée me dédommagent des affronts de l'univers; & vous voudriez me faire renoncer à la ſeule douceur qui me reſte! non, non, ne l'eſpérez pas, gardez-vous de croire aux bruits qui ſe répandent; ils ne peuvent être que faux... Il ſait ce que j'ai fait pour lui; il voit à quels maux je me ſuis expoſée, plutôt que de m'arracher à mon amour; il ſait que dans cette ſolitude je n'ai d'autres reſſources, pour exiſter encore, que de penſer qu'il m'eſt fidele. Il eſt impoſſible qu'il ſoit ingrat; il ne pourroit l'être, ſans devenir le plus inhumain des hommes, & ſans avoir

quelques traits de ressemblance avec mon persécuteur.

Pourquoi voulez-vous me donner des alarmes ? Croyez-vous me guérir en m'effrayant ? Il est impossible qu'un cœur comme le mien se détache : mais je l'ai donné sans réserve, & la mort viendra le glacer, avant qu'il soit volage ou moins sensible. En me rendant le chevalier suspect, ne croyez pas me ramener à un mari que je ne dois point haïr, mais que je ne puis aimer, & que je ne tromperai jamais.

M. de Valois, cet oncle si tendre. cet ami si vrai, ce bienfaiteur si généreux, M. de Valois m'a fait les mêmes instances que vous ; mais j'ai vu, aux caracteres effacés de sa lettre, que sa main trembloit en les traçant, & qu'il les avoit mouillés de pleurs. J'ai vu qu'il frémissoit lui-même du conseil qu'il me donnoit, & qu'il m'engageoit à rentrer en grace avec M. de Senanges, comme

on encourage un coupable au supplice qu'on lui prépare.

M. de Senanges !..... son idée seule me fait frissonner. Plutôt, plutôt expirer mille fois dans cette retraite, que de passer mes jours déplorables avec lui ! Ici, du moins, un regard vengeur & formidable ne s'attache point à toutes mes actions ; la tyrannie ne s'étend point jusqu'aux émotions que mon cœur éprouve. Je puis songer librement à ce que j'aime, je puis me reposer à loisir sur son idée, pleurer sur son image ; je puis m'abandonner aux délicieux épanchemens de l'amitié.

Une jeune personne qu'un amour infortuné traîna dans cette retraite, où elle va bientôt se lier par des vœux, a deviné mes peines, & m'a confié ses tourmens. Nous gémissons, nous soupirons ensemble, & nous trouvons, dans cette confidence intime de nos malheurs mutuels, la plus douce des consolations. Hélas !

je prie le ciel qu'il me conſerve cette précieuſe amie ; ſa ſanté languiſſante me fait ſans ceſſe trembler pour ſes jours, & je ſerois au déſeſpoir qu'elle me fût arrachée.

Laiſſez-moi ici, puiſque vous n'avez pas d'autre moyen de m'en tirer. Puiſſe ſeulement mon exemple être utile à celles dont les parens voudroient forcer l'inclination ! Puiſſé-je être la derniere victime des nœuds mal aſſortis ; & que mes pleurs ne ſoient pas perdus pour un ſexe trop foible trop opprimé, & preſque toujours malheureux ! Combien de femmes à ma place ſe ſeroient abandonnées aux déſordres les plus exceſſifs, & auroient peut-être mérité leur ſort par le ſcandale de leurs foibleſſes ! L'honneur m'a ſoutenue ; mais en ſuis-je moins accablée ? Irréprochable à mes yeux, ſuis-je moins criminelle aux yeux des autres ? mes fers en ſont-ils moins peſans ? O mon pere, mon pere ! ſi ceux qui ne ſont plus

plus prennent quelque part aux maux de ceux qui habitent ce triste globe, combien tu dois souffrir! combien mes gémissemens doivent troubler le calme de la tombe où tu es renfermé! Vois ta fille emprisonnée, avilie aux yeux de la société, en proie aux fureurs d'un barbare... Vois-la déchirée par tous les combats de l'honneur le plus inflexible contre la passion la plus ardente. Que dis-je? où m'égaré je? Va, je ne te reproche rien; tu n'as point prévu les suites de ma complaisance & de l'union fatale dont les avantages t'avoient ébloui! Au comble des revers, j'ai du moins la satisfaction de n'avoir jamais manqué au respect que je te devois, & de t'avoir prouvé, par mon obéissance, combien tu étois aimé.

Cher commandeur, ma lettre est couverte de larmes, & je ne sais si vous pourrez la lire. Combien mon cœur est oppressé! Hélas! je vous re-

mercie de l'intérêt généreux que vous prenez à moi ; mais je ne puis vous offrir que ma reconnoiſſance. J'attendrai que M. de Senanges prenne enfin pitié de la malheureuſe créature qu'il ne ſe laſſe point de pourſuivre ; j'attendrai qu'il me permette de retourner chez l'adorable M. de Valois. Sinon je reſterai ici, j'y pleurerai, s'il le veut, juſqu'à mon heure ſuprême, qui peut-être ne tardera pas long-tems. Vous, cependant, veillez ſur les jours de votre frere ; je ſuis loin d'en ſouhaiter la fin : je deſire ſon bonheur, ſa tranquillité, duſſé-je l'acheter de la mienne ! Tout ce que je vous demande, c'eſt de ſolliciter mon retour chez mon oncle. Si vous l'obtenez, je vous devrai plus que la vie, & j'emploierai le reſte de la mienne à me rendre digne d'un tel bienfait.

LETTRE CXI.

De madame de Senanges au chevalier.

CHER amant, que je ſuis heureuſe ! je viens de te faire un ſacrifice nouveau ; je viens de te donner une preuve nouvelle de mon amour. J'ai reçu une lettre du commandeur ; il me propoſe la liberté, ſi je veux retourner avec M. de Senanges : il eſt ſûr, dit-il, de le fléchir : mais moi j'ai frémi de cette propoſition, je l'ai rejettée. J'aime mieux gémir quelque tems ici, que d'être condamnée à ne te voir jamais. Si je me réconciliois avec M. de Senanges, nous ſerions ſéparés pour toujours ; ma captivité ſeroit cent fois plus dure que celle où je languis. Tu m'aimes, je t'adore. On agit pour moi ; pluſieurs perſonnes emploient en ma faveur tout ce qu'elles ont de crédit ; peut-être réuſſiront-

elles ; peut-être te reverrai-je encore. Enfin, j'ai le plaiſir de m'immoler pour toi, & c'en eſt un que tu dois ſentir, puiſque tu connois l'amour : le mien s'augmente à tous les inſtans. Ton idée me ſuit, elle m'enchante ; je la porte aux pieds du ſanctuaire ; tu es le Dieu que j'y implore. Mon culte eſt de l'idolâtrie, tu la mérites : que ne puis-je te dreſſer des autels ! Que ne puis-je voir le monde à tes pieds, & lui donner l'exemple !

Combien un ſentiment tendre s'approfondit dans la ſolitude ! Rien n'y diſtrait l'eſprit, tout y parle au cœur ; tout y entretient cette rêverie qui reporte l'ame ſur les plaiſirs paſſés, & lui fait un plaiſir encore de ſa réflexion ſur les maux préſens. Oui, cher amant, oui, quand je ſonge à toi, ta ſeule image répand autour de ta maîtreſſe un charme inexprimable ; elle eſt heureuſe de l'excès de ſon amour, & de l'aſſu-

rance du tien : elle eſt heureuſe en dépit de M. de Senanges, de ſa priſon, de ce cloître formidable, & du délaiſſement de l'univers. Tu m'aimes, tu me le dis, tu m'en donnes les preuves les plus tendres! Va, ſi je pleure, mes larmes n'ont point d'amertume. Que je chéris le bon René! Avec quel intérêt je ſuis tous ſes travaux! Sa femme ne le quitte pas; elle eſt auſſi laborieuſe, auſſi active que lui; le deſir d'aider ſon mari lui donne des forces; ils s'aiment, ils ne s'apperçoivent point de la peine, & je ſuis jalouſe de leurs plaiſirs.

Que ne ſuis-je condannée à cultiver moi-même un petit enclos, que j'habiterois avec toi! Combien aiſément alors mes mains s'accoutumeroient aux occupations ruſtiques! Jouets d'une pompeuſe tyrannie, que de femmes, ainſi que moi, préféreroient aux palais où elles gémiſſent, un ſimple champ où elles

pourroient ſe rendre à la nature, ſentir l'amour, & fuir ces goûts dépravés qui ne leur offrent pas même une fauſſe image du bonheur.

Voilà pluſieurs jours que tu ne m'as point écrit; ce ſouvenir m'afflige & m'effraie malgré moi. Ce cruel commandeur! ne dit-il pas que tu peux changer? Toi, changer! Toi! je te ſoupçonnerois d'un crime! tout me raſſure & te juſtifie. C'eſt moi qui ſuis coupable; il eſt impoſſible que tu le deviennes. Adieu: je compte ces jours-ci écrire à madame de ***, je m'y détermine, & je lui dois cette preuve d'amitié. Je lui donnerai l'adreſſe de René, qui me remettra ſa lettre. Quand il eſt abſent, ſa femme, qui eſt inſtruite, eſt auſſi exacte que lui. A propos, elle te remercie de ta libéralité: René en a été furieux, & Julie a eu bien de la peine à le conſoler.

LETTRE CXII.

De madame de Senanges au chevalier.

QUelle nuit ! quelle horrible nuit ! Le jour lui ſuccede ; mais l'effroi m'en eſt reſté. O mon ami ! que cette ſolitude commence à me paroître affreuſe ! Il me ſemble que je ſuis ſeule dans l'univers : il ſemble que toutes les tempêtes ſe ſoient fixées ſous ce ciel ténébreux. Cette nuit, à travers le murmure des vents & le tumulte des airs, j'ai cru entendre des ſoupirs plaintifs & inarticulés ; je me ſuis levée avec précipitation ; je ne ſais quelle illuſion me faiſoit reconnoître ta voix dans les ſons lamentables qui arrivoient juſqu'à mon cœur. J'ouvre la croiſée de ma chambre, je regarde, j'écoute, & m'apperçois de mon erreur. Mais d'où vient ſuis-je tourmentée par des rêves lugubres ?

D'où vient qu'à mon réveil je verſe une abondance de larmes, que rien ne peut tarir ? Pourquoi le deuil de toute la nature ſemble-t-il m'annoncer quelque déſaſtre, qui ſe laiſſe preſſentir, ſans que j'oſe l'imaginer ?

Je ſuis reſtée à ma fenêtre juſqu'au lever du jour, les regards fixés ſur la place que tu as occupée un inſtant, ou ſur la forêt qui eſt voiſine de ces lieux, & dont l'aſpect mélancolique entretient mes ennuis.

J'ai vu René ſortir de ſa cabane, je lui parlois des yeux, & il m'a répondu, par un ſigne de tête, qu'il n'avoit rien à me remettre. Hélas ! tu ne m'écris plus ! Crains-tu d'être découvert ? Eſt-ce que tu m'abandonnes ? M'aimerois-tu moins, depuis que je ſuis bien malheureuſe, & que je le ſuis pour toi ? Pardonne, cher amant : je ſouffre, je te le dis ; à qui me plaindrois-je, ſi ce n'eſt pas à toi ? J'eſpere que j'aurai de tes nouvelles aujourd'hui. Que les heu-

res font longues ici ! Toi feul peux les abréger. Je dépends de toi feul ; un mot, & ma triftefle s'évanouit. Je fouffre trop pour que tu négliges les occafions de me confoler. La lettre que le commandeur m'a écrite me défefpere. Il court des bruits, dit-il, qui pourroient donner du poids à fes confeils. Ah, Dieu ! eh ! quels font donc ces bruits ? Je me forge mille chimeres ; je me livre à mes terreurs, & m'alarme, fans pouvoir t'accufer. Hélas ! prends pitié de ma fituation, elle eft affez cruelle, fans que ton filence ajoute à fon horreur. Mon ami, dans le monde entier je n'ai plus que toi. Dis, que veux-tu que je devienne, fi tu m'ôtes ton cœur ? Tu dois favoir que la vie ne me feroit rien fans ton amour. Adieu.... adieu, je n'ofe te dire à quels excès je m'inquiete ; je crains de t'accabler du fardeau de mes peines ; y ferois-tu moins fenfible ?.... Ai-je tout perdu ?

BILLET

Du baron au chevalier.

QU'eſt-ce donc, chevalier, que le bruit qui ſe répand dans Paris? Vous épouſez, dit-on, la baronne de *** ; je vous eſtime trop pour le croire; mais prenez garde que ce bruit ne vienne aux oreilles de madame de Senanges : il porteroit la mort dans ſon cœur.

Il y a un ſiecle que je n'ai entendu parler de vous; quelle eſt la cauſe de votre ſilence: J'ai reçu une réponſe de Senanges. Le malheureux! il eſt impoſſible de le déſarmer. J'écris tous les jours vingt lettres; je preſſe, je ſollicite : la maréchale agit; je n'ai pas un moment de repos, & je ſerois bien fâché d'être tranquille. Adieu.

LETTRE CXIII.

De madame de Senanges au chevalier.

VOUS me reftez feul dans l'univers, & vous m'abandonnez à mes incertitudes ! trois lettres fans réponfes ! Hélas, je ne connoiffois pas le doute ; que fon fupplice eft horrible !.... Moi, douter ! douter de ton amour ; ah ! pardonne, je fuis injufte. Pardonne, cher amant, je connois ton cœur ; le foupçon n'approche pas du mien.... D'où vient donc que mes larmes coulent ?.... que fignifient ton filence & ces preffentimens qui m'épouvantent ?.... Va, je les rejette. O ciel ! j'ai pu m'y arrêter ! Tes affaires, des voyages à la cour, les devoirs de ta place, que fais-je enfin ?.... il t'a été impoffible de m'écrire, puifque tu ne l'as pas fait... On m'apporte une lettre de M. de Valois....

Dieu ! il me mande.... ai-je bien lu ?... quelle affreuſe nouvelle !... le bruit court que vous épouſez la baronne de... Mon oncle ſemble le croire, mon oncle prétend... on l'a trompé ; mais on n'abuſe point une amante... Ne crains pas que je t'accuſe, je ſuis trop malheureuſe pour ne pas compter ſur toi. Rien ne peut altérer ma confiance... cependant... ah ! ſi... ton changement ſeroit pour moi la mort, & pour toi le regret de toute ta vie. Non, je ne me fixe point à cette inſupportable idée. Ecris, écris-moi : dis-moi ce que je ſouhaite, ce que je ſais ; dis-moi que tu m'aimeras toûjours, que cela ſeul eſt vrai, que le reſte... Ah ! mon ami, quelle impoſture ! encore une fois, je n'y crois pas... je t'adore... je ſuis aimée.

LETTRE

LETTRE CXIV.

*De madame d'Ercy à l'abbesse du couvent de ***.*

MOnsieur de Senanges vous recommande, ma chere cousine, de veiller plus que jamais sur tous les pas, tous les mouvemens, toutes démarches de sa femme... Eh bien! dites-moi comment s'accommode-t-elle de sa solitude? est-elle bien changée? Il seroit étrange qu'elle ne le fut pas. Je sais bien, pour moi, que, si l'on m'enfermoit, je serois bientôt laide à faire peur. Commence-t-elle à l'être un peu? Ecrivez-moi ce qui en est, les moindres détails me semblent intéressans... quand ils viennent de vous. Je n'ai point de nouvelles à vous mander, si ce n'est le mariage du chevalier de Versenay, avec la jolie baronne de ***, jeune veuve d'un homme de qualité,

trés-fêtée à la ville, & trés-puissante à la cour. Adieu, ma chere cousine, j'irai vous voir incessamment ; j'ai grand besoin de vos conseils.

LETTRE CXV.

De madame de Senanges au chevalier.

AH ! pourquoi me rappeller au jour ?... Julie, ma julie, si mon sort te touche, laisse-moi mourir. Oui, j'abhorre tes funestes secours. Tes soins, ta pitié même, tout m'est un supplice....

Il est vrai, il est possible !... vous m'avez trompée, vous !... La bonne foi n'habite donc point sur la terre ! je n'ai que l'espoir de rentrer dans son sein. Tu le veux, tu m'y condamnes ; tu ne me laisse que cet asyle ! je ne le voulois pas croire. Une religieuse qui m'a toujours marqué plus d'affection que les autres, vient de me faire part d'un billet de son frere ; je vous l'envoie.

BILLET

*Du comte de *** à sa sœur religieuse au couvent de ***.*

» JE vous apprends, ma sœur, » le mariage de la baronne » de***, notre parente, avec le » chevalier de Versenay, qui est » déjà très-avancé, dit-on, & » fait pour aller à tout. Il avoit » une grande passion dans le cœur » pour une certaine femme qu'on » a enlevée, & qui est, je crois, » dans votre couvent; mais les » charmes & le crédit de la baronne » ont tout éclipsé; le roi même » desire ce mariage, & le cheva- » lier paroît enchanté d'un établis- » sement qui lui promet la plus » haute faveur. Comme je connois » l'intérêt que vous prenez à tout » ce qui nous arrive, je me suis » hâté de vous instruire d'un évé-

» nement dont toute notre famille
» paroît très-satisfaite.

Et la cruelle pense m'avoir servie !... O ciel !... les bruits du public arrivés jusqu'à M. de Valois, qui est maintenant à cinquantes lieues de Paris ; ceux que l'abbesse a répandus dans le couvent ; mes pressentimens affreux, tout ce que votre silence m'annonçoit, tout est confirmé ! Je regrette jusqu'aux tourmens de mon incertitude ! C'en est fait, mes yeux s'ouvrent à la profondeur de l'abyme où tu m'as entraînée.... je ne l'appercevois pas : les fers, l'opprobre, la prison, tant de peines endurées pour toi, je les aurois chéries jusqu'à mon dernier jour : plus mon sort avoit d'horreur, plus je me croyois sûre de ta foi. Je dédaignois l'opinion des hommes ; j'aurois, dans mon délire, j'aurois bravé la vengeance céleste ; ma récompense, ma gloire étoient dans ton cœur. Que m'étoit l'estime des

autres ? j'avois la tienne ; mais aujourd'hui, que me reste t-il ? dis, ai-je dans l'univers, ai-je un seul appui ? Tomberai-je aux pieds d'un Dieu que j'offense, j'offenserai toujours, puisque je ne cesserai jamais de t'aimer ! Porterai-je à M. de Senanges le repentir de t'avoir mal connu, des vœux coupables, un cœur désespéré, & dont le dernier battement sera pour toi ? Soutiendrai-je la présence d'un homme qui m'a soupçonnée, d'un public qui me méprise ? Suis-je digne encore de mes amis ? je les ai quittés pour toi ; jamais, jamais je ne les reverrai. C'est dans l'abandon de tout ce qui m'est cher que je finirai mes jours, ces jours que je t'avois consacrés, & que tu m'as rendus épouvantables ! Tu me plaindrois, cruel, si tu avois un cœur. Combien mes maux se multiplient ! ton crime me rend présens tous ceux que j'ai soufferts ; il remet sous mes yeux, avec plus de force encore,

le ſpectacle funebre dont ils ont été les témoins.

Hélas! dans ce ſéjour funeſte, j'avois trouvé une amie. L'attrait qui emporte l'un vers l'autre deux malheureux, le rapport de nos ſituations, celui de nos ſentimens, tout nous avoit rapprochées; je goûtois une ſecrette douceur à m'affliger avec elle, & de ſes peines & des miennes. Eh bien! j'en ſuis privée pour toujours! elle m'a été ravie, l'infortunée! elle eſpéroit trouver le repos aux pieds des autels; trompée juſques dans cet eſpoir, elle n'y trouva que l'image du perfide qui l'avoit abandonnée. La retraite, l'exemple, les auſtérités, rien ne put calmer ſes peines; l'amitié même ne put les adoucir; ſon ame étoit mortellement bleſſée. Victime d'une paſſion, payée de la plus noire ingratitude, je l'ai vue, conſumée de chagrin, s'éteindre dans les pleurs; je n'en verſois que ſur elle..

alors je m'applaudiffois de t'aimer. Je l'ai vue mourir dans mes bras, qui effayoient, en la ferrant, de la retenir à la vie. J'ai vu tomber, j'ai recueilli fa derniere larme ; elle étoit encore pour l'amour... pour le barbare que la beauté, la candeur, la vertu ne purent enchaîner. Elle eft morte en prononçant fon nom, en demandant au ciel de veiller à fon bonheur. Je n'oublierai jamais le regard tendre & prolongé, qu'avant d'expirer elle a jetté fur moi ; ce regard lugubre s'eft fixé fur mon cœur ; il n'en fort point : il fembloit m'avertir que, trahie comme elle, j'irois bientôt la rejoindre... c'eft le vœu que je porte fur fa tombe... Amie trop malheureufe, toi, fi digne d'un autre fort, toi que j'ai perdue, fans doute, parce que tu m'aimois, parce que tu me confolois, & que je fuis née pour fouffrir !.... Je te regretterai toujours !

Mais, quoi! elle a fini désabusée, & je la pleure! il faut la suivre... Il est donc un port assuré contre vous... il en est un! il est un terme au malheur, & j'y touche... Je ne me connois plus; rien n'égale le désordre & l'égarement où je suis; ma gloire même, qui l'a emporté sur mon amour, sur toi!... Va, je la déteste, & je voudrois t'en avoir fait le sacrifice, pour que tu fusses plus coupable... Pardonnez, grand Dieu! cet élan criminel, involontaire & promptement désavoué: mais pour m'être immolée au devoir, en suis-je moins punie?.... Qui, moi! j'oserois me croire innocente!... hélas! je suis au pouvoir d'un cruel; je brûle pour un autre!... C'est le plus inhumain des deux qui est adoré. Je mérite mon sort.... écoute.

Dans ces instans affreux je n'ai plus rien à cacher. J'ai perdu ton cœur; crois-tu que je veuille de

ton eſtime ? Quand je faiſois couler tes larmes, quand je te réſiſtois, ſais-tu que je partageois tes vœux ?... Oublie ce que je viens de te dire ; oublie tant d'abaiſſement, de foibleſſe... juſqu'à mon nom...

O ciel ! tandis que je meurs déſeſpérée, vous vous enivrez d'amour auprès d'une autre ! vous vous occupé des projets de votre ambition, & ce que je ſouffre eſt peut-être une jouiſſance pour vous deux ! Mais quelle ame ſeroit aſſez dure pour vouloir d'un tel hommage ? Elle ignore, ſans doute, ce qu'elle me coûte ; puiſſe-t-elle ne le jamais éprouver ! Vos lettres, votre portrait, je vais m'en ſéparer ; je ne vous ſuis plus rien ; je ne veux rien de vous. Ah ! ſi, en les éloignant de moi, je pouvois parvenir à vous oublier !.... Tu le voudrois, ingrat ! tu es capable de m'envier juſqu'au plaiſir de mourir pour toi !

Reçois du moins, ſans averſion,

cette lettre trempée de mes larmes, la derniere que je t'écrirai. Jouis de tous les biens dont tu me prives ; ces caracteres que ma main trace avec peine, tu ne les reverras plus... tu l'as voulu... tu vas être à une autre !... Ne me répondez pas... vis aussi fortuné que j'ai vécu misérable ; reçois mon éternel adieu.

LETTRE CXVI.

De madame de Senanges à son amie.

AH ! mon amie, ma tendre amie, souhaitez-moi la mort ; je n'ai plus à attendre qu'elle. L'auriez-vous cru ? auriez-vous seulement osé l'imaginer ? Il m'abandonne ; il se marie ! il m'a menée dans l'abyme, il m'y laisse ! il insulte à mes larmes ! Qu'ai-je donc fait.... que l'adorer ? Heureuse ou malheureuse à son gré, je ne connoissois que lui dans l'univers ; la

pauvreté, la misere, l'abaissement, si j'y eusse été reduite pour lui, je les aurois préférés à l'empire du monde, dont je n'aurois voulu que pour le mettre à ses pieds, que pour vivre sous ses loix. Il étoit mon bonheur, je ne faisois des vœux que pour le sien : & voilà la femme qu'il trahit, qu'il dédaigne, qu'il oublie !... Prenez pitié d'une infortunée en pleurs, qui ne tient plus à rien, qui se voit délaissée de toutes parts, & qui, respirant encore, sent d'avance les horreurs du néant. C'est mon dernier soupir que je vous envoie. Encore un coup, ne me plaignez pas de mourir ; plaignez-moi d'aimer, plaignez-moi d'idolâtrer l'ingrat qui me tue : il est le seul homme, le seul... qu'on ait jamais aimé à cet excès ! en finissant à tout, je ne m'arracherai qu'à lui. Jugez de mon égarement ! je viens d'apprendre que M. de Senanges a fait à la chasse une chûte, qu'on

m'assure être fort dangereuse. Et ce n'est pas lui qui m'occupe ! combien je suis coupable ! tout barbare qu'il fut, il est mon époux ; je dois le plaindre, je dois trembler pour lui ; je dois oublier tout, puisque ses jours sont en danger. Ah ! je frémis de moi-même, ma foiblesse m'épouvante, & mes remords ne servent qu'à l'augmenter....... Cruel amant ! jouis à présent de tous les maux que tu m'as faits ! ce souvenir m'arrache des cris... qu'allez-vous penser de moi ? Dites, dites que vous m'aimez toujours, que vous ne me méprisez pas ! J'ai besoin de cette assurance... je l'obtiendrai. Je ne doute pas de votre cœur, il connoît le mien. Vous savez trop si j'ai jamais mérité l'opprobre dont je suis couverte, les chagrins qui ont flétri mes jours, & le coup qui les termine. L'espoir de la faveur, un vil motif d'ambition, voilà donc ce qui m'enleve ce que j'aime !... Cette

conduite eſt ſi atroce, qu'il y a des momens où je ne puis le croire coupable; mais les bruits qui ont couru, que M. de Valois m'a mandés, qui ſont parvenus juſqu'à l'abbeſſe de ce couvent; le billet, l'odieux billet que j'ai lu... tout dépoſe contre lui. Son crime n'eſt que trop avéré. Cependant j'ai envoyé à Paris le jardinier de la maiſon; on l'a laiſſé aller, il eſt parti ſous le prétexte qu'il vouloit voir ſon pere qui eſt infirme & mourant : il doit s'informer de tout. Je l'attends.... je me meurs; ſon retour décidera de mon ſort... Ma main s'affoiblit, mes yeux s'obſcurciſſent. O mon amie, je n'ai que la force de vous dire un adieu.... ſans doute éternel.

LETTRE CXVII.

*De madame de *** à madame de Senanges son amie.*

EST-ce bien toi ?... pardonne.... l'attendrissement où je suis, exclut le cérémonial, est-ce toi qui m'écris ? Que ces caracteres me sont précieux ! ta main les a tracés ; ton ame y respire, la mienne s'y attache, mes pleurs les arrosent ; je les recueille dans mon sein ; je ne veux plus m'en séparer. Oh ! que tu me connois bien ! que tu m'as bien jugée ! oui, oui, je t'aime, je t'estime toujours. Les actes de despotisme & de violence sont des preuves contre la sensibilité des hommes, & non contre la vertu des femmes. Ta lettre m'a pénétrée de douleur & d'admiration. Quelle générosité dans les reproches que tu te fais au sujet de M. de Senan-

ges ! tu le plains, & je t'approuve : va, ton honnêteté l'accuse, & c'est le ciel qui le punit... Mais, revenons à l'objet qui t'est cher, qui t'adore, que tu soupçonnes, & qui sûrement ne l'as pas mérité. Non, il est impossible que le chevalier de Versenay soit coupable d'un crime ; il est impossible qu'un misérable intérêt d'ambition ait avili son ame, dénaturé son caractere : on ne change point ainsi : reviens à toi ; tu n'es point trahie, tu es encore aimée, tu le seras toujours. Dans la solitude, l'imagination s'effarouche aisément, & le caractere de l'infortune est de saisir les sujets de chagrin bien plus évidemment que les motifs de consolation. Crois-moi, le retour de l'homme que tu as envoyé dissipera tes inquiétudes : je réponds du chevalier : autant je m'en suis défiée autrefois, autant j'en répondrois aujourd'hui. Te voilà donc séparée de la nature entiere, loin

d'une ſociété dont tu étois les délices, loin d'un monde à qui l'on te propoſoit pour modele ! Une terre aride, un horizon borné, voilà ce qui s'offre à tes regards ! & moins tes yeux parcourent d'eſpace, plus tu te perds dans le vague de tes idées. Au nom de mes pleurs, tache de leur commander : que ne puis-je aller te conſoler moi-même ! Quelle priſon devroit être inacceſſible à l'amitié ? Si la mienne t'eſt chere, reçois en le tendre témoignage ; puiſſe-t-il adoucir tes maux ! combien leur ſouvenir m'afflige ! combien je te regrette ! quel vide tu laiſſes dans ma vie ! que ſont devenus nos entretiens ſi tendres, ces épanchemens ſi vrais, où ſe déployoient pour nous tous les charmes de la confiance, tous les tréſors de la douce intimité ? Quand le bonheur eſt perdu, que les ſouvenirs en ſont amers ! Je ſuis encore à la campagne ; je crains de retour-

ner à Paris ; je crains de voir tous les lieux qui me retraceront ton image... Adieu, ma tendre amie ! j'espere, j'ai un pressentiment que tes maux finiront bientôt. Le chevalier n'est point ingrat ; j'en suis sûre, je te le répete : le fantôme n'est que dans ton esprit ; c'est à ton cœur à le combattre. Si tu le peux, écris-moi ; ne crains point de me parler de tes peines ; j'aurois tant de plaisir à les partager ?

LETTRE CXVIII.

De madame de Senanges au chevalier.

RENé ne revient point ! Vous ne daignez pas même m'assurer de votre inconstance... Ah ! le coup est porté... A l'heure où je vous écris, vous êtes aux pieds de votre maîtresse, offrez-lui ma douleur, offrez-lui ma vie ; elle ne sera pas longue. Oui, je suis sûre, ingrat, que tu

me verrois expirer plutôt que d'y renoncer, & que tu ne recueillerois mes derniers ſoupirs que pour la joie de les porter à ma rivale. Tu pleureras un jour le cœur que tu déchires.... Non, ne verſez point de larmes, n'en verſez jamais ; laiſſez-moi pleurer ſeule l'erreur que j'adorois ; l'amant que j'ai mal connu, que j'ai trop aimé... Cette femme que vous me préférez eſt ſans doute plus belle que moi, mais a-t-elle plus fait pour vous? Eſt-ce donc mon infortune qui l'embellit? Sont-ce mes tourmens qui aſſurent ſon triomphe? Ne devoir qu'à vous tous les chagrins qui m'accablent, eſt-ce un titre pour en être abandonnée? Va, je ſuis loin te reprocher mes ſacrifices ; haïe, mépriſée de l'univers, ſi j'expirois entre tes bras, ſi mon amant m'étoit fidele, & l'univers, & les fureurs d'un époux, & l'aviliſſement même, rien ne m'empêcheroit de bé-

nir mon ſort.... Ah ! puiſque tu n'étois pas l'être ſenſible que le ciel devoit au cœur le plus tendre, pourquoi t'ai je connu ? N'étoit-ce que pour remplir mes jours d'amertume, que tu t'es fait adorer ? L'amitié de quelques perſonnes, l'eſtime de toutes, l'indépendance qui m'étoit chere & la paix de l'ame, voilà ce que j'aurois dû conſerver ; cependant, tu le ſais, en t'immolant tout, qu'ai-je regretté ? Peines, blâme, danger, rien ne m'arrêtoit : je ne connoiſſois que la crainte de te perdre. As-tu ignoré une ſeule de mes démarches ? Une autre idée que la tienne m'occupa t-elle jamais ? combien de fois, déteſtant le joug des bienſéances & des préjugés, & tout ce qui m'enchaînoit, j'ai envié l'état le plus obſcur, j'ai ſouhaité d'être ignorée de tous, de ne fixer l'attention de perſonne, & d'habiter une cabane, où ne voyant, ne recevant que toi, j'euſſe été trop

heureuſe... Hélas ! vous avez tout oublié ! Que ma ſituation eſt horrible ! Il eſt trois heures après minuit ; je ſuis ſeule, le ſilence effrayant de ces lieux m'abandonne à l'horreur de mes réflexions ; un abattement morne a ſuccédé au déchirement d'une ame déſeſpérée ; je ne ſens, je ne diſtingue rien ; mes yeux ſont fixes, & ne voient plus ; je n'ai point d'idées, point de mouvemens : la lampe à la lueur de laquelle je vous écris va s'éteindre, je vais me retrouver dans les ténebres, je n'aſpire plus qu'après celles du tombeau, & j'aurois déjà terminé ma vie, ſi je pouvois ceſſer d'être, ſans ceſſer de t'aimer. Mon ſentiment m'attache à ma douleur : mais il eſt tems, grand Dieu, que tu me délivres d'une exiſtence importune & déteſtée. Je finirai jeune, ma carriere, & je la finirai avec joie, ſi vous vivez heureux. Heureux, toi !... non, cruel, ne l'eſ-

pere pas. Quand je ne ſerai plus, quand tu auras perdu l'amante la plus vraie, quand un ſommeil éternel aura fermé à la lumiere des yeux qui ne s'ouvroient qu'à toi; quand le cœur où tu regnes ne ſentira plus l'amour, ni le malheur, tu lu regretteras, & ne le retrouveras jamais... Adieu.

LETTRE CXIX.

De Dumont à madame de Senanges.

Madame la vicomteſſe,

C'Eſt par l'ordre de mon maître, que je prends la liberté de vous écrire; il eſt d'une ſi grande foibleſſe, qu'il lui eſt impoſſible de tenir une plume & de s'en ſervir. J'ai eu l'imprudence de lui dire, ce matin, que René étoit là, & qu'il venoit de votre part; il m'a ordonné de l'introduire. A peine l'a-t-il ap-

perçu, qu'il a jetté un cri de joie, & fait un bond dans son lit. René s'est approché, & M. le chevalier l'a tenu embrassé pendant un quart-d'heure. Ils pleuroient tous deux, & je suis encore attendri, seulement d'y songer. René m'a demandé s'il étoit vrai que M. le chevalier allât se marier? Je vous assure, madame la vicomtesse, qu'il n'en a jamais été question. Pendant tout le tems de sa maladie, mon pauvre maître n'a été occupé que de vous; dans son transport, il ne faisoit que prononcer votre nom. Je n'ai pas encore osé lui remettre vos lettres, parce que j'ai craint, madame la vicomtesse, que cela ne lui fît une révolution; il n'est pas encore hors de danger, & j'aimerois mieux mourir que de le perdre. Je ne lui ai pas dit le sujet du voyage de René; j'ai craint de lui donner de l'inquiétude. D'abord qu'il sera en état de lire, madame la vicomtesse,

je lui remettrai vos lettres. L'apparition de René lui a donné tant de plaisir, qu'il en est plus malade aujourd'hui ; mais j'espère qu'avec l'aide du ciel, il ira de mieux en mieux.... J'ai l'honneur d'être, dans cette espérance, madame la vicomtesse, avec le plus profond respect,

Votre très-humble, &c.

LETTRE CXX.

De madame de Senanges au Chevalier.

Que de coups accablans viennent frapper mon cœur ! comment ai-je pu y survivre ? Tu étois malade, expirant... peut-être, hélas ! tu l'es encore, & je t'ai soupçonné de la plus noire trahison ! je ne fais que changer de supplice. Me faudra-t-il toujours trembler ! Cher amant, toi qui méritois une maîtresse plus confiante, toi que j'a

offensé, reçois mes larmes, mon repentir : va, j'ai expié mon injustice, tu m'as pardonné, j'en suis sûre ; mais moi, crois-tu que je me pardonne jamais ? je meurs si je n'ai pas de meilleures nouvelles. Etre adoré, vis, fût-ce même pour me haïr, vis pour une autre, s'il le faut !... plutôt expirer de ton inconstance, que de ta perte ! Je suis comme une folle, comme une insensée... cette maison de silence & de paix retentit de mes gémissemens ; prosternée aux pieds des autels, je te demande à un Dieu que j'ai trop oublié... pourroit-il ne pas te rendre à mes vœux ? J'ai assez souffert ; il est tems qu'enfin j'éprouve sa bonté. Ah ! si tu savois dans quel moment ta coupable amante ne l'invoque... que pour toi ! M. de Senanges est à l'extrêmité. O ciel !... conserve aussi mon barbare époux... & ne prends que moi pour victime.

BILLET

BILLET

De monſieur de Senarges à madame de Senarges.

PEut-être ne ſerai-je plus quand vous recevrez ma lettre. Je bénis mon trépas ; il termine vos maux. Tout votre crime eſt de n'avoir pu ſupporter votre haine. J'avois de l'emportement à proportion de votre indifférence ; la nature nous juſtifie tous deux. Elle m'abſout en vous délivrant de moi. Je me ranime pour vous rendre juſtice. J'emploie mes derniers ſoupirs à ſolliciter la fin de votre ſervitude. Puiſſent ces mots, tracés de ma ma main mourante, dépoſer contre votre tyran, & vous ſervir d'apologie ! Tous mes vices venoient de la chaleur de mon ſang.... la mort la glace.... je redeviens vertueux...

LETTRE CXXI.

Du chevalier à madame de Senanges.

MOi infidele ! tu l'as pu penſer ! tu as pu croire ce qu'on t'a écrit ! Je te l'avoue, on m'a preſſenti ſur ce mariage ; j'ai frémi quand on m'en a parlé ; voilà comme j'ai répondu. Ah, Dieu ! l'ambition auroit pu me changer à ce point ! Pour courir après la faveur, je me ſerois rendu coupable de la plus noire ingratitude ! J'aurois perdu ton cœur, ma propre eſtime, tout ce que j'aime, tout ce qui m'attache à la vie ! Cruelle ! en liſant tes lettres, j'ai cru que l'ombre de la mort venoit encore m'envelopper : elles ne contiennent pas un mot qui n'ait été trempé de mes larmes. Ainſi donc, innocent ou coupable, je cauſe toujours tes peines ! le ſort me plonge à demi dans le tombeau

& il ne me rend au jour, que pour t'offrir mourante à mes yeux d'un ſoupçon que tu n'aurois pas dû former, & qu'il m'étoit impoſſible de détruire !

Ma chere maîtreſſe, objet unique de mes penſées, de tous mes vœux, de tous mes ſentimens, que ton cœur me venge de lui-même ! le ſang qui brûle dans mes veines s'arrêteroit, ſi tu ceſſois de m'aimer, il ſe glace dès que tu me ſoupçonnes.

Pendant tout le cours de ma maladie, ton idée, ta ſeule idée a charmé mes maux ; il ſembloit que mon ame abondonnât mon corps à la douleur, pour être plus entiere à l'amour. Dans le délire qui m'agitoit, c'étoit toi que j'appellois, que je voyois ſans ceſſe : tantôt je croyois te défendre contre des monſtres prêts à te dévorer ; tantôt, ſous les plus rians ombrages, je te couronnois de fleurs ; ta vertu moins ſéve-

re ſe laiſſoit déſarmer à la voix de de l'amour, je te preſſois contre mon ſein, je l'échauffois du feu de mes ſoupirs ; mon cœur étoit enivré, je t'adorois, & je ſauvois ainſi la plus pure partie de moi-même des approches de la deſtruction.

Ciel ! qu'ai-je lu ? que m'apprend-on ? que vient on de m'écrire ? M. de Senanges... Eſt-il vrai ?.... M. de Senanges n'eſt plus ! Je ſuccombe... Te voilà libre... Pardonne... je n'oſe en dire davantage. Où ſuis-je ? eſt-ce le même monde que j'habite ? Quelle barriere immenſe s'abaiſſe devant moi ! Les ténebres qui m'environnoient s'éclairciſſent, & me laiſſent appercevoir... N'eſt-ce point un rêve qui m'abuſe ? ou plutôt n'eſt-ce point que mon mal ſe prolonge, & que je retombe dans le délire qui en fut la ſuite !.... Non, le ciel protege les amans vertueux... Non, ce n'eſt point un preſtige... Dois-je te conſoler ? Dois-je... Que veux-tu que

je faſſe ? Je m'égare... Le déſordre de mes ſens... Une foibleſſe... Dieu ! veille ſur mes jours ; ce n'eſt pas le moment de les terminer.

LETTRE CXXII.

De madame de Senanges au chevalier de Verſenay.

JE reſpire ! Je ne tremble plus pour vos jours.... Votre ſeconde lettre m'en aſſure. Vous le ſavez, & je vous le répete avec une douleur bien vraie, la mort a terminé ceux de M. de Senanges : quelle lettre il m'a écrite avant d'expirer ! L'émotion qu'elle m'a cauſée dure encore. Je ne puis y ſonger, ſans un attendriſſement, que je ſerois au déſeſpoir de ne pas ſentir, & que je ſuis incapable de vous cacher. Que l'hymen eſt puiſſant ſur les ames honnêtes ! L'infortuné ! je voudrois pouvoir le rappeller à la

vie! Ses fureurs ne me rendoient que malheureuse ; son repentir me rend coupable. Cette lettre où il l'a déposé, cette lettre fatale & révérée, oui, oui, je l'ai couverte de pleurs. Ah ! mon ami, tu ne peux le condamner. Un amant tel que toi chérit jusqu'aux devoirs dont il est la victime... Je t'aime plus que jamais ; mon amour s'est accru par mes malheurs, par ton danger, par mes alarmes ; mais je dois le renfermer ; je dois rejetter jusqu'à l'espérance d'un bonheur qui seroit empoisonné de regrets trop légitimes. Tant que M. de Senanges a vécu, j'ai gardé la promesse que j'avois faite au pied des autels de n'être qu'à lui ; je ferai plus, je respecterai sa mémoire ; je justifierai ce qu'il a fait pour moi. Il a employé ses derniers soupirs à protester en faveur de mon innocence : je suis libre, je n'en abuserai pas. Je sors de ce couvent pour ren-

trer dans un autre : je t'écrirai à tous les inſtans du jour ; je te permettrai de me répondre : mais il faut, pour quelque tems, me priver de ta vue, & m'arracher à ce que j'aime... ce dernier effort eſt le plus horrible de tous : la bienſéance, l'honneur me le commandent, & c'eſt à toi de m'y encourager. Mon aventure a éclaté ; elle a pu laiſſer des doutes ſur ma conduite ; je les ferai diſparoître. Va, ſi je prends un ſoin plus particulier de ma gloire, c'eſt parce qu'elle t'intéreſſe plus que jamais ; c'eſt parce que, devant t'appartenir, je veux être irréprochable aux yeux de l'univers. J'afflige ton amour, pour m'aſſurer ton eſtime. Pendant cette ſéparation volontaire, & dont je gémirai plus que toi, tu ne ſortiras pas un inſtant de mon cœur : je te fais ici le ſerment inviolable de ne reſpirer que pour toi, de ne penſer qu'à toi, de m'en occuper ſans ceſſe, juſqu'au

jour où des liens ſacrés uniront deux cœurs ſi bien faits l'un pour l'autre, & dignes de leur félicité par l'étendue de leurs ſacrifices.

J'ai reçu hier une lettre de M. de Valois ; il revient de la campagne où il étoit reſté depuis que je ſuis ici ; il compte me retrouver chez lui, & ſe livre d'avance au plaiſir d'embraſſer ſa niece : ſon eſpoir ſera trompé ; mais je ſuis ſûre qu'il m'en applaudira. Il me mande que madame d'Ercy vient de perdre un procès qui lui enleve plus des trois quarts de ſa fortune ; il ajoute que les changemens arrivés dans le miniſtere lui ont ôté tout ſon crédit ! Ah ! mon ami, la belle occaſion de nous venger ! Tache de lui être utile. C'eſt elle qui a été la cauſe de tous mes maux ; c'eſt elle qui, en dernier lieu, ſur l'indice le plus vague, a fait courir exprès le bruit de ton prétendu mariage. Ce billet, ce billet fatal, dont j'ai penſé mourir,

eh bien! il avoit été concerté entre la religieuſe & elle. Cette religieuſe eſt une fille de qualité ; on l'avoit ſéduite par l'eſpérance d'une abbaye, & en lui diſant que c'étoit une œuvre pieuſe de m'arracher par ce moyen à la paſſion que j'ai pour toi. Après tant de noirceurs, madame d'Ercy mérite bien que nous la faſſions rougir par nos bienfaits.

Adieu, le plus aimable & le plus adoré des hommes : je compte ſur ton courage ; & ma tendreſſe elle-même t'eſt le garant du mien.

P. S. N'oublions pas le pauvre René ; il me ſera toujours cher ; qu'il me tarde de le voir heureux ! (*)

(*) Il faut ſuppoſer deux ans entre cette lettre & celle qui ſuit...

LETTRE CXXIII.

Du Marquis de Verſenay au baron.

LEs deux ſiecles ſont écoulés... c'en eſt fait, cher baron ! nous ſommes unis ; elle eſt à moi !... Des organes mortels ne ſuffiſent pas à mes tranſports, concevez l'excès de mon ivreſſe... C'eſt hier que le ciel a reçu notre ſerment. Ce ſerment ſolemnel, formidable pour tant d'autres, & ſi fortuné pour nous, nos cœurs l'avoient fait, bien long-tems avant que nos levres l'euſſent prononcé. Que cette cérémonie m'a paru auguſte & riante à la fois ! Comme nos malheurs étoient devenus publics, il falloit bien qu'on s'intéreſſât à leur terme. Il ſembloit qu'une fête qui n'étoit que pour madame de Verſenay & moi, fût celle

de tous. J'entendois dire autour de nous, qu'elle eſt belle! qu'il eſt heureux! J'attachois ſur elle des yeux enivrés d'amour; les ſiens, baiſſés avec décence, laiſſoient échapper quelques rayons de la joie la plus pure. Son émotion l'embelliſſoit encore. Combien il eſt doux d'avouer ſon bonheur à l'univers, & de voir juſtifier ſon choix par le ſuffrage unanime! O mon reſpectable ami, vous avez été le témoin, le confident de nos peines, ſoyez de moitié dans nos plaiſirs. Les voilà ſur le rivage, ces êtres qui vous ſont chers, & qui furent tant de fois ſur le point de périr. Nous logeons chez M. de Valois; ſa niece ne veut jamais le quitter: & vous, cher baron, voudrez-vous bien nous recevoir? Nous partons dans huit jours. Ma femme, ma maîtreſſe, celle que j'idolâtre plus que jamais, vous menera ſon amie; nous paſſerons avec vous le plus beau mois de

l'année. Préparez vos berceaux ; que vos parterres s'émaillent & se parfument pour la recevoir. Je vous présenterai, dans sa seule personne, la vertu, les graces, l'amour & l'amitié.

FIN.

